

La belle histoire de MAGUELONNE

par
Jeanne
de
COULOMB



PRIX :

1^{fr}
1-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme
du "Petit Echo de la Mode"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : 1 franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus :: :: complet des albums de patrons. :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc. Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par
Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.25.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : France et Colonies, 12 francs ; Etranger, 13 fr. 50

Aux deux Albums : France et Colonies, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV).

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main.

La Collection STELLA constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée sans salir l'imagination. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection STELLA forme peu à peu à ses fidèles amis une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect. Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORJUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis D'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.

41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille, Femme de Lettres**, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre LE ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonnez**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.

51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques des GACHONS.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Marie THIERY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le Roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIERY.
60. **L'Algue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.

61. **L'Inutile Sacrifice**, par T. TRILBY.
62. **Le Chaperon**, par Louis D'ARVERS.
63. **Carmencita**, par Mary FLORAN.
64. **La Colline ensoleillée**, par Maria ALBANESI.
65. **Phyllis**, par Alice PUJO.
66. **Choc en Retour**, par Jean THIERY.
67. **Noëlle**, par CHAMPOL.
68. **Kitty Aubrey**, par TYNAN.
69. **Le Mari de Viviane**, par Yvonne SCHULTZ.
70. **Le Voile déchiré**, par Edmond COZ.

71. **Maria-Sylva**, par LUGUET-FRICHE.
72. **L'Etoile du Lac**, par Andrée VERTIOL.
73. **Les Sources claires**, par Marguerite d'ESCOLA.
74. **L'Abbaye**, par SALVA du BEAL.
75. **Le Tournant**, par Pierre VIELLETARD.
76. **Tante Babiote**, par Mathilde ALANIC.
77. **Mon Ami le Chauffeur**, adapté de l'anglais par Louis D'ARVERS.
78. **De l'Amour et de la Pitié**, par Jacques GRANDCHAMP.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco. 1 fr. 75
Cinq volumes au choix, franco. . . . 8 fr. »

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Adresser lettres, commandes et mandats-poste à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

C92588
54
JEANNE DE COULOMB

LA

Belle Histoire de Maguelonne



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan et 7, Rue Lemnignan, Paris (XIV)

La belle histoire de Maguelonne

I

Ce matin-là, le vent soufflait avec violence, courbant la cime des pins et des chênes-verts qui enveloppaient le Manoir.

Toute proche, la mer grondait, cette mer du Morbihan, si douce à certaines heures d'été, lorsqu'elle offre aux regards sa belle nappe d'un bleu profond, moirée vers le couchant par les longues traînées d'étincelles qu'éteint et rallume le clapotis; si terrible, l'hiver, lorsqu'elle se déchaine sous un ouragan venu du grand large.

Maguelonne Perhelle, son petit ménage achevé, s'assit devant le vieux secrétaire de sa chambre pour écrire une ennuyeuse lettre d'affaires, depuis plusieurs jours renvoyée au lendemain; mais elle ne put ajuster les mots, et, oppressée par le ciel bas et menaçant, les gestes de détresse des grands arbres tordus, les hululements du vent dans les corridors, elle rejeta sa plume et gagna le vestibule. Son manteau de toile cirée était suspendu à une patère; elle l'enfila, rabattit le capuchon sur ses cheveux, chaussa les petits sabots qui l'attendaient près de la porte, et, ainsi équipée, se lança dans le dehors tumultueux.

Dès les premiers pas, du sable et des feuilles mortes la soufflèrent; elle n'y prit pas garde, et, la grille de l'avenue franchie, elle tourna, face à la tempête, sur la petite route qui conduit à la grève et où, l'hiver, les pêcheurs et les douaniers marquent seuls leurs pas. Son « ciré » claquait comme un drapeau. Elle marchait presque pliée en deux. Ses cheveux, arrachés à la garde des longues épingles, lui voilaient à demi le visage; par moments, elle avait de la peine à avancer. Et cependant elle éprou-

vait une sorte d'ivresse à cette lutte contre les éléments qui absorbait sa pensée, écartait pour quelques instants les douloureuses préoccupations de l'heure présente.

Mais, si grande que fût son obstination, dès qu'elle eut contourné le dernier bouquet de pins et découvert la pointe sablonneuse, festonnée de varech, qui donnait son nom au village et au Manoir, elle ne put rester debout. Il lui fallut ramper pour atteindre la hutte de douanier qui, dans ses jeux de petite fille, avait souvent figuré la maison de poupée; elle s'y blottit et, malgré le sable qui lui cinglait le visage et l'aveuglait à demi, elle put contempler le spectacle qu'elle était venue chercher.

Il y avait partout, dans les formes comme dans les couleurs, rupture d'équilibre et d'harmonie. Le ciel et l'eau confondaient leur gris de plomb, sur lequel des nuages cotonneux, de l'écume en colère, des goélands éperdus mettaient de violents rehauts blancs.

A travers le rideau de pluie qui cachait la côte opposée, à peine devinait-on les îles innombrables, si jolies sous le soleil quand elles parsèment de fleurs d'or l'étendue d'azur paisible. La plus proche de la Pointe, d'ordinaire si avenante avec ses maisons nichées dans la verdure, n'était plus qu'une tache sombre sur le fond, tendu de noir, qui évoquait des visions de deuil et de désolation.

Un petit cotre manœuvrait dans la direction du port : il avançait lentement, disparaissant, par moments, dans le creux profond des vagues qu'il rasait du plat de sa voile, glissé jusqu'au bas ris.

A le suivre du regard, Maguelonne éprouvait une véritable angoisse; il lui semblait que cette coquille de noix sur la mer démontée où un homme se tenait raidi au gouvernail représentait son existence actuelle : du gris, du noir, un vent contraire qui menaçait de la submerger, et, de quelque côté qu'elle regardât, un horizon menaçant et voilé qui l'empêchait de voir loin dans l'avenir. Le cotre avait disparu entre deux îles, un mauvais passage où, bien des fois déjà, des marins avaient péri. Haletante, la jeune fille guetta sa réapparition, et, lorsqu'elle le revit enfin, plongeant et remontant dans la houle, l'homme toujours à son poste, volonté obstinée à son but malgré la violence des forces aveugles, elle respira longuement, profondément... Et le souvenir lui revint de ce que lui avait dit son père, un jour qu'il était très faible et déjà près de sa fin :

— Pour qu'une vie soit bonne, il faut qu'elle obéisse au devoir, et, le devoir, il faut s'y cram-

ponner comme le commandant qui, pendant la tempête, se fait attacher à la barre...

Pauvre père!... Il recherchait volontiers les comparaisons, empruntées au métier qu'il avait passionnément aimé, et rien qu'avec des mots très simples, il vêtissait de noblesse ses moindres pensées. Oh! pourquoi était-il parti si vite, pourquoi avait-il laissé sa fille dans l'isolement, presque la détresse?

Des larmes montèrent aux yeux de Maguelonne; elle n'eut pas le temps de les laisser couler. Quelques gouttes de pluie commençaient de crépiter sur son toit de feuillage; bientôt ce serait le déluge! Les grands oiseaux de tempête semblaient en pleine déroute et, au long de la plage, des vagues dressées se recourbaient et s'abîmaient dans le fracas pour courir ensuite en festons irréguliers qui s'avançaient loin, au hasard du vent. La jeune fille quitta son abri et revint au Manoir poussée, emportée comme les goélands par la rafale! Ma Douce, la fidèle Arlésienne, que Mme Perhelle avait emmenée avec elle lorsqu'elle s'était mariée, balayait les larges dalles de granit du vestibule; elle s'arrêta pour regarder sa jeune maîtresse accrochant son « ciré » à la patère :

— Ma jolie, remarqua-t-elle en hochant la tête, m'est avis que vous avez eu tort d'aller vers la mer. Aujourd'hui, elle ne pouvait vous consoler puisqu'elle-même ne possède pas la paix. Mieux eût valu demander à votre jeune cœur de vous distraire!

La jeune fille se contenta de sourire en guise de réponse, un sourire pâle et fragile comme ces rayons de soleil qui, l'hiver, réussissent, un moment, à percer l'épaisseur des nuages. Elle aimait Ma Douce, c'était elle qui, marchant à peine et pour bien marquer son droit de propriété sur la chère créature, préposée à sa garde, avait ajouté le possessif à ce nom charmant de Douce qu'en des temps très anciens une Douce, comtesse de Provence, avait dû donner à l'enfant d'un de ses humbles vassaux, et que, par un miracle de survivance, ceux-ci avaient transmis à leurs descendants sans qu'aucun papier poudreux n'en racontât l'origine.

Et donc, Maguelonne aimait Ma Douce. Elle l'aimait jusqu'en ses défauts.

Trop facilement, en effet, la vieille bonne eût rêvé de Prince Charmant ou d'Oiseau bleu. Il fallait que la jeune fille appelât à son aide le souvenir des enseignements paternels pour défendre l'entrée de sa solitude à des visions ou des espoirs trop romanesques.

Mais elle n'avait jamais le courage de gronder sa fidèle compagne, et, cette fois encore, elle l'embrassa, puis remonta dans sa chambre où l'attendait

l'ennuyeuse lettre à écrire, celle qu'elle avait fuie pour le spectacle de la tempête, mais vers laquelle son devoir la ramenait : la réponse à ces nouveaux riches qui, connaissant sa gêne et son pressant besoin d'argent, prétendaient acheter le Manoir de la Pointe à vil prix. En passant devant une glace, Maguelonne s'arrêta pour remettre en ordre ses cheveux, dérangés par son escapade dans la bourrasque, ses beaux cheveux châtain foncé qui donnaient tant de charme aux yeux bleus, couleur de la mer du Morbihan quand elle s'étend riante entre ses îles d'or.

« Je ressemble de plus en plus à ma pauvre maman, pensa la jeune fille en ajoutant une épingle pour retenir une bouclette rebelle. J'ai le type de là-bas : ce teint mat, très légèrement rosé, cette bouche arquée qui, parfois, laisserait croire qu'elle est dédaigneuse, et ces cils noirs qui donnent à ceux qui ne me connaissent pas l'illusion que mes yeux sont de couleur plus sombre. De papa, je n'ai rien pris, si ce n'est un peu de son caractère énergique. Et encore ! Lui ne s'abandonnait jamais au découragement, le considérant comme coupable. En toutes occasions, il gardait son admirable vaillance. Auprès de lui, je le sentais... je devenais meilleure ! »

Elle s'essuya encore les yeux, puis s'assit devant le secrétaire. A présent, la pluie fouettait la fenêtre, ruisselait contre les vitres. La mer, qu'une éclaircie dans les arbres laissait apercevoir, ne se distinguait plus. Tout était gris uniformément. Maguelonne ne reprit pas sa plume, elle pensait à sa mère, la jolie Montpelliéraine que son père avait rencontrée à Toulon chez des amis, lorsqu'il n'était encore qu'enseigne de vaisseau. Dans son souvenir, elle ne la retrouvait qu'habillée et coiffée à ravir, partant pour quelque dîner ou quelque fête, ou encore souriante dans son salon, au milieu d'un nombreux cercle où, parfois, à l'heure du thé, on admettait la petite Maguelonne, coquettement attifée d'un tablier brodé, un ruban frais dans les cheveux, et l'enfant tendait sa menotte aux visiteurs avant de leur présenter le sucrier, et elle souriait à tous en s'entendant dire qu'elle était jolie. Et puis, brusquement, dans l'appartement de Brest d'où l'on découvrait la rade enveloppée de ses brumes d'hiver, la maladie entra, — une imprudence au sortir d'un bal, — et derrière elle, toute proche, la mort avec son accompagnement habituel de tentures noires et de voix qui parlent bas. A la mignonne qui pleurait, Ma Douce racontait que la jolie maman était au ciel et, pour la consoler, elle la berçait de petits mots tendres qui adoucissaient sa

peine. Maguelonne avait six ans alors ; à la rentrée suivante, elle avait été mise dans une pension de Rennes, dirigée par des religieuses sécularisées, et, sous ce ciel gris de Bretagne qui rend les âmes plus graves que le ciel bleu de Provence, elle avait reçu une forte et sérieuse éducation. Elle ne sortait que pendant les vacances, passées au Manoir près de Ma Douce, ou pendant les congés de son père. A dix-sept ans, elle avait quitté définitivement ses chères maîtresses lorsque son père, blessé aux Dardanelles, lui était revenu, après de longs séjours dans les hôpitaux, infirme pour la vie...

Non seulement, elle avait dû se consacrer à lui ; mais encore, sous sa direction, s'occuper de la culture, surveiller les travailleurs, mettre de l'ordre dans les comptes, et vite, avec son intelligence prompte à saisir toutes choses, elle avait compris que leur situation était assez embrouillée : son père ne possédait plus de valeurs en portefeuille ; il les avait vendues pour éteindre des dettes dont il ne spécifiait pas la nature et que pouvaient à la rigueur expliquer plusieurs déménagements consécutifs de Toulon à Cherbourg et de Cherbourg à Brest.

Force avait été d'emprunter pour remettre en état les terres très abandonnées pendant la guerre et, par la suite, les récoltes n'avaient pas répondu aux sacrifices consentis. Jusqu'à la fin, le commandant n'avait pas laissé échapper une plainte devant la fortune contraire. Une fois seulement, il avait dit : « Dieu a été bon de reprendre ta mère, Maguelonne, elle eût trop souffert de nos difficultés actuelles. » Il n'avait pas ajouté de commentaires à cette réflexion et, sur le moment, Maguelonne n'y avait pas arrêté sa pensée, mais, après la douloureuse séparation, lorsqu'elle avait dû trier les papiers de famille, la vérité lui était apparue.

Sa mère, Vivette Maureilhan, que des photographies, à des âges divers, lui montraient si joliment irrésistible, avait été, de bonne heure, privée comme elle de l'affection maternelle. L'institutrice, chargée de son éducation, ne s'était préoccupée que d'en faire une femme du monde, et M. Maureilhan, grand avocat de Montpellier, ne l'avait pas contredite sur ce point : il avait des habitudes fastueuses et dépensait sans compter. A ce train, il s'était à peu près ruiné, et, à sa mort, il n'avait légué à sa fille qu'une fortune médiocre. Malheureusement, celle-ci avait emporté de la maison paternelle des goûts de luxe et de plaisir ; elle était bien l'enfant de ce Languedoc aux garrigues pierreuses, qui, par anticipation, fait songer à l'Espagne, et qui, tout voisin de la Provence,

n'en a pas seulement la poussière blanche, le mistral, l'éclatant soleil, les cyprès noirs et les cigales chantantes, mais encore et surtout ce besoin de chercher au dehors le bruit, le mouvement, les distractions. Dans les ports de guerre qu'elle avait traversés, Mme Perhelo avait été la petite reine fêtée, adulée; pour soutenir ce rôle, il fallait de l'argent, et cet argent, elle n'en connaissait pas la valeur. Il lui glissait entre les doigts comme le sable échappe à la main qui veut le retenir. De loin, son mari lui adressait de tendres adjurations, des reproches de forme presque paternelle; elle y répondait par des lettres touchantes, toutes chaudes d'affection et mouillées de repentir, qu'on sentait sincères, mais où perçait une nature puérile qui, sur le moment, croit à ce qu'elle promet, mais qui est incapable d'un effort suivi.

Maguelonne n'avait pas voulu en savoir davantage; elle avait pieusement réuni les vieilles lettres que nouaient des faveurs décolorées et les avait livrées aux flammes. Mais à présent, elle comprenait la réflexion de son père; elle devinait ses angoisses d'être toujours en croisière, de ne pouvoir prendre une salutaire influence sur celle qu'il aimait toujours bien qu'elle eût déçu ses espoirs, et, comme lui, elle éprouvait une tendre pitié pour cette jolie maman qu'elle avait si tôt perdue et à qui personne n'avait songé à enseigner le sérieux de la vie.

« Moi, j'ai été plus heureuse! pensait souvent la jeune fille. J'ai eu d'admirables maîtresses, et papa a continué de former mon âme. Si je ne faisais pas mon devoir, je serais coupable, bien plus coupable que maman! »

Son devoir! Il lui apparaissait sous une figure bien austère! A vingt-deux ans — bientôt vingt-trois — à l'âge où les jeunes filles, choyées par leurs parents, sourient à l'avenir inconnu qui s'avance, sous la forme du fiancé espéré, attendu, Maguelonne se trouvait dans sa solitude d'orpheline en face de cette cruelle éventualité : vendre le bien de famille pour désintéresser les créanciers et ensuite chercher un gagne-pain.

Sur le conseil de M. le recteur qui, chaque dimanche, venait célébrer le saint sacrifice dans l'humble église de la Pointe, depuis la guerre sans desservant, elle avait suivi à Vannes des cours de sténo-dactylographie, et, comme elle réussissait à tout ce qu'elle entreprenait, bientôt ses doigts avaient couru aussi agiles sur les touches de la machine à écrire que sur le vieil Erard dont elle aimait le soir, lorsqu'elle était seule, à réveiller l'âme endor-

mie. Ses diplômes obtenus, et toujours sur le conseil de M. le recteur, elle avait écrit à une fédération d'œuvres sociales qui, par la voie des journaux, demandait des employées sérieuses.

— Je vous suivrai, ma jolie, avait promis Ma Douce. Nous louerons un petit appartement tout en haut d'une maison de Paris pour mieux voir le soleil quand il brillera, et, le soir, quand vous rentrerez bien fatiguée, vous trouverez le couvert mis et, dans la cheminée, les jours froids, un beau feu clair qui vous réjouira le cœur.

Jusqu'ici, Maguelonne n'avait pas reçu de réponse à sa lettre et elle s'en inquiétait. Son désir d'une existence obscure, laborieuse, mais très fière, ne devant rien aux autres, était-il une illusion, tout comme ces bonheurs dont elle avait rêvé quand elle était très jeune, qu'elle ne savait rien des difficultés de la vie.

Serait-elle rejetée de partout ainsi qu'elle semblait l'être par sa famille, ces cousins éloignés qui, à la mort de son père — et sous prétexte qu'elle était majeure — ne s'étaient pas informés de sa situation et s'étaient contentés de lui écrire des lettres sèches ou désespérément banales.

Même son parrain, cousin germain de son grand-père, cet Elzéar Maureilhan, dont le commandant Perhello disait qu'il était l'une des figures les plus en vedette du Midi, ce parrain auquel elle devait son étrange nom de Maguelonne, au parfum d'épopée, ne lui avait envoyé qu'un court billet de condoléances, daté de Palma, où il était allé étudier sur place la curieuse histoire de ces rois de Majorque qui, pendant près d'un siècle, possédèrent la seigneurie de Montpellier. Et, depuis, comme si rien n'était changé dans l'existence de sa filleule, il continuait presque automatiquement ses envois d'argent au nouvel an et à la Sainte-Madeleine, le nom chrétien sous lequel Maguelonne avait été baptisée.

Seule, tante Delphine, la demi-sœur d'Elzéar, qui, même du vivant de Mme Maureilhan, avait toujours vécu dans la maison de son frère, lui écrivait de temps en temps : de bonnes lettres qui eussent été tendres, presque maternelles, si l'on n'y eût senti la timidité d'un cœur qui n'ose pas se livrer. Mais que pouvait tante Delphine pour sa jeune parente ? Son frère seul était riche, — du chef de sa mère, une douce et charmante Argentine que leur père avait rencontrée à Nice où il tenait garnison, — et depuis qu'il avait perdu à la guerre son fils unique, Amaury, nul ne savait à qui, après sa mort, irait sa fortune.

Maguelonne n'écrivait toujours pas ; elle criblait le

buvard, placé devant elle, de traits menus et obliques qui faisaient songer aux zébrures de pluie qu'une demi-heure auparavant elle avait observées sur l'horizon. En bas, Ma Douce chantait une ronde provençale :

*Lou vicoungé plouro
Nautri cautavian (1)*

La jeune fille s'essuya les yeux.

« Je ne suis pas vieille encore, pensa-t-elle, et pourtant je pleure... »

Il y avait de la révolte en elle : tout ce qui n'était pas son partage lui apparaissait comme un jardin fermé, plein d'enchantements et de promesses, où il lui était interdit de pénétrer. Son père avait eu beau lui apprendre que le bonheur n'est pas dans la satisfaction des désirs, mais dans l'accomplissement du devoir, toute sa jeunesse ardente frémissait devant l'avenir solitaire et sans joie qui s'étendait devant elle, et Ma Douce entretenait cette fièvre de regrets par les jolis romans qui, sans cesse, s'échafaudaient sous sa coiffe d'Arlésienne.

« Dimanche, j'irai parler à M. le recteur, pensa la jeune fille. J'ai besoin qu'il me gronde... »

Elle s'essuya les yeux, mit résolument son mouchoir dans la poche droite de sa jaquette de laine et trempa sa plume dans l'encrier ; mais elle n'écrivit que la date : 4 décembre 1921. La sonnette de l'entrée l'empêcha d'aller plus loin. C'était une sonnette bruyante, faite pour mettre en émoi toute une maisonnée.

« Qui peut venir à pareille heure ? se demanda Maguelonne. Kercoz, le vieux pêcheur, serait-il plus malade ? Ou bien la petite fille du douanier viendrait-elle réciter son catéchisme ? »

Elle se levait pour ouvrir la porte et écouter lorsque Ma Douce parut, un peu essoufflée et visiblement émue.

— Ma jolie, annonça-t-elle, il y a en bas un monsieur qui désire visiter le Manoir !...

— Ne lui as-tu pas proposé de l'accompagner ?

— Si bien, ma jolie ! mais je ne lui suffis pas, paraît-il. Il demande Mademoiselle, et je comprends à son insistance que la maison n'est qu'un prétexte.

Les yeux de l'Arlésienne se plissaient sous de malins sous-entendus, et sa bouche dessinait dans le sourire un arc de mystère. Elle semblait dire : « Le voici, le Prince Charmant que j'attendais depuis si longtemps ! »

(1) La vieillesse pleure. Enfants, nous chantions.

Les sourcils de Maguelonne se froncèrent. Sa situation d'orpheline sans appui lui faisait toujours craindre les acquéreurs audacieux, disposés à l'intimider pour profiter de son inexpérience.

— Quel air a ce personnage ? interrogea-t-elle.

— Oh ! l'air d'un monsieur très comme il faut !

— Il est jeune ?

— Je ne sais pas !... Mais je le croirais volontiers ! Derrière son lorgnon, les yeux semblent en velours brun avec un peu de soleil dedans. Il n'a ni barbe, ni moustache...

— Et les cheveux ?

— Ils grisonnent comme les miens. De plus, il boite... Ce doit être un blessé de la guerre, bien qu'il ne porte pas de décorations à la boutonnière.

— Les aventuriers prennent parfois figure d'honnêtes gens. Je vais le recevoir, mais ne t'éloigne pas, Ma Douce !

— Ne craignez rien, ma jolie... pendant que vous visiterez les salles et les chambres, je vous suivrai par le corridor qui les longe, prête à entrer s'il le fallait !

Forte de cette assurance, Maguelonne descendit au petit salon, une grande pièce qu'on appelait ainsi par comparaison avec la galerie voisine.

L'étranger l'attendait debout, appuyé sur sa canne ; il effleurait d'une main les touches jaunies du vieil Erard. Au frôlement des pas sur le tapis, il se retourna en tressaillant et salua comme un parfait homme du monde :

— Mademoiselle Perhello, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait un peu.

— Oui, monsieur.

— Je suis confus de me présenter à une heure si matinale, mademoiselle ; mais l'horaire des trains ne laisse pas le choix et il me faut, ce soir, revenir à Paris.

— Vous désirez visiter le Manoir, à ce que m'a appris ma fidèle domestique ? C'est elle qui, d'ordinaire, est chargée de ce soin.

— Elle me l'a dit, mademoiselle, mais je désirais quelques renseignements qu'elle n'eût pu me fournir. C'est ce qui vous explique la liberté que j'ai prise de vous demander.

La voix était douce et chaude, presque autant que les yeux, avec cependant çà et là, des intonations plus brèves qui trahissaient une nature autoritaire.

Maguelonne éprouva une légère impression de gêne et, pour la secouer, elle expliqua :

— Le Manoir est un des plus anciens de la région. Il date du xv^e siècle. Il a été remanié au xvi^e. Une

enceinte crénelée le défendait autrefois. Il n'en reste plus aujourd'hui que le Donjon qui semble une tour isolée dans le parc. Je vous le montrerai tout à l'heure si, toutefois, vous ne craignez pas de vous mouiller.

L'étranger eut un geste de la main qui signifiait : « J'en ai vu bien d'autres ! »

Et il continua de regarder sa jeune compagne comme si, de toute la maison, il n'y avait qu'elle qui l'intéressât. Maguelonne, gênée par la persistance de ce regard, essaya de s'y dérober en ouvrant la porte qui donnait dans l'ancienne salle d'honneur, pièce principale du Manoir, celle qui lui valait deux ou trois lignes dans les Guides du Voyageur.

Le plafond était à poutrelles, les murs, boisés de chêne. Au fond s'élevait une estrade que des balustres isolaient comme un trône.

— Anne de Bretagne est venue ici, expliqua encore la jeune fille. C'est même pour elle et pour sa suite que cette estrade fut élevée. Elle y reçut les hommages de tout le pays de Vannes.

Le visiteur examinait, pour la forme, le curieux fauteuil sculpté qui portait les hermines de Bretagne, et les bahuts anciens, les vieux portraits.

— Y a-t-il longtemps que ce bien est dans votre famille ? demanda-t-il.

— Depuis toujours, monsieur ! Mon père l'avait hérité de sa mère, une Coat-Néguer... Et ce sont les armes des Coat-Néguer que vous voyez ici...

Il y eut un silence pendant lequel les pas et le martèlement de la canne résonnèrent sur le vieux parquet à chevrons. L'étranger s'était rapproché de la haute cheminée de pierre où un reste de blason se distinguait encore.

— Comme vous devez être triste de vendre tout cela ! murmura-t-il.

Des larmes jaillirent des yeux de Maguelonne. Jusqu'ici ceux qui étaient venus n'avaient pas songé, un instant, à sa peine : ils se carraient dans les fauteuils, pour discuter entre eux les changements qu'ils apporteraient dans la distribution des appartements, le dessin du parc, ou bien ils se récriaient sur le prix de vente, cependant modéré, qu'ils déclaraient excessif, et, par des détours habiles et un peu perfides, ils essayaient de surprendre la prudence de la jeune propriétaire, de précipiter sa décision pour conclure la bonne affaire. Aucun d'eux ne comprenait qu'elle fût attachée à cette maison de famille où elle avait grandi, ou bien ils se moquaient d'une telle sentimentalité.

L'inconnu, au contraire, semblait souffrir de la douleur silencieuse qu'il devinait auprès de lui.

— Oh ! oui, balbutia Maguelonne, j'en suis triste... mais il le faut !

Les larmes coulaient maintenant sur ses joues dont la matité nacrée se réchauffait d'un peu de rosé.

Par discrétion, le visiteur ne voulut pas les voir ; il s'absorba dans l'examen d'un vieux portrait, et, sans se retourner, pour donner au fin mouchoir le temps d'effacer les traces d'une faiblesse passagère, il déclara que cette belle et noble figure d'amiral en cuirasse et jabot de dentelle devait être l'œuvre d'un bon élève de Largillière.

Dans l'ombre du corridor, Maguelonne entendit Ma Douce qui toussait discrètement pour rappeler sa présence. Elle s'étonnait sans doute du peu de paroles qu'échangeaient le visiteur et sa jolie maîtresse. Rappelée à la réalité, la jeune fille se hâta de passer dans la salle à manger, puis dans les chambres en retour sur l'autre façade, toutes pièces un peu sombres avec leur plafond et revêtement de chêne, mais qui gardaient la solennité que leur avait laissée le passage de la duchesse Anne.

L'étranger effleurait les choses d'un regard rapide qui ne révélait pas l'acquéreur sérieux. Il ne s'informa pas du prix de vente ; il ne voulut même pas monter au premier étage. Dans le vestibule voûté, où un lourd coffre breton regardait des sièges au dossier cannelé, venus de Provence, il s'écria au contraire :

— Ah ! mademoiselle, combien il serait regrettable que toutes ces vieilles choses, qui racontent le passé de votre famille, soient dispersées aux quatre vents des enchères. Je forme des vœux pour que la fortune, plus clémente, vous permette de les conserver.

Les yeux de la jeune fille se mouillèrent, mais, avec son énergie coutumière, elle retint les larmes prêtes à couler.

— Je ne me fais aucune illusion ! murmura-t-elle. Rien ne peut arriver. Il faudra me séparer de tout... Et ce sera très dur, en effet... Mais puisque Dieu le veut ainsi, il faut bien s'incliner.

Il la regardait, visiblement ému ; on sentait qu'au bord de ses lèvres tremblaient des mots qu'il n'osait prononcer. Il ouvrit la porte : la pluie devenait torrentielle... Maguelonne décrocha d'un geste rapide son manteau de toile cirée.

— Je vous accompagne au donjon, expliqua-t-elle. Il y a deux salles en excellent état. Celle du premier pourrait être transformée en un cabinet de travail d'où l'on découvrirait la mer.

Elle avait chaussé ses sabots, et, déjà, elle franchissait le seuil en habituée des gros temps lorsqu'il l'arrêta d'un geste bref, singulièrement impératif.

— C'est inutile, mademoiselle! Ce Manoir ne peut pas être vendu... Il doit rester votre propriété.

Elle le considéra, interdite, et, son *ciré* déjà ruisselant, elle remonta les marches du petit perron.

— Oui, reprit l'étranger qui semblait avoir pris une subite décision intérieure, vous ne vendrez pas le Manoir, mademoiselle... Je m'y oppose formellement.

— Mais, puisqu'il le faut! balbutia la jeune fille surprise par le ton d'autorité.

— D'ici peu de jours, ce ne sera plus nécessaire. Quelqu'un viendra... quelqu'un que vous n'attendez pas, et cette visite changera votre destinée, à la condition que vous ne repoussiez pas ce qui vous sera offert... Vous auriez tort, du reste, de vous montrer trop fière... Celui qui vous demandera de le suivre a besoin de votre affection... Auprès de lui, vous aurez une noble tâche à remplir, et je crois deviner que vous aimez tout ce qui grandit la vie.

Il avait rabattu le capuchon de son caoutchouc sur sa casquette de voyage; elle ne pouvait plus voir l'expression de sa physionomie.

— Mais, monsieur, balbutia-t-elle, comment pouvez-vous savoir ce que vous m'annoncez?

— Je le sais.. Que cela vous suffise... Vous accepterez donc... Il est impossible que vous restiez seule!... Vous êtes trop jeune encore... et aussi trop...

Il s'arrêta brusquement sans achever sa phrase, mais le mot qu'il n'avait pas prononcé, Maguelonne crut le comprendre, et le rose lui monta jusqu'au front. Il ne la regardait plus, heureusement; sans autre adieu, il s'éloignait, aussi vite que le lui permettaient sa boiterie et le vent toujours très fort, désireux, sans doute, de rejoindre une voiture, laissée à la grille. La jeune fille eût voulu courir après lui pour l'interroger encore, lui arracher d'autres explications, mais elle n'osa pas à cause du dernier regard, ému et douloureux, dont il l'avait enveloppée, et elle resta sur le perron, insensible à la pluie dans son manteau ruisselant. Elle se demandait si elle ne vivait pas l'un des vieux contes qui peuplaient l'imagination ensoleillée de Ma Douce où l'on voyait toujours un vaillant chevalier délivrant, au prix de mille dangers, une belle princesse prisonnière. La porte du corridor s'ouvrit et l'Arlésienne montra son fin visage, éclairé du sourire de mystérieuse raillerie, qui cachait tant de bonté, de dévouement.

— Eh bien! ma jolie, interrogea-t-elle, celui-ci achète-t-il?

— Non, Ma Douce, et je crois bien qu'il n'est même pas venu ici dans ce but ?

— Pourquoi alors est-il venu ?

— Pour m'annoncer que, bientôt, nous verrions la fin de nos peines. Ce soir, demain, après-demain, dans une semaine ou dans un mois... quelqu'un apparaîtra qui me prendra par la main pour me conduire vers un meilleur avenir, et ce serait folie de le repousser, paraît-il.

— Ce monsieur parle comme ces tireuses de cartes auxquelles s'adressent les imprudentes qui ne craignent pas d'aventurer leurs âmes. Le crois-tu bien sérieux, ma jolie ?

— Il était très grave en me disant ces choses...

— Alors, c'est lui-même qui va revenir pour vous demander en mariage, ma jolie !...

Maguelonne resta, un instant, silencieuse. Cette idée s'était déjà offerte à son esprit, mais elle l'avait éloignée, la jugeant vaine, dangereuse, trop gonflée d'illusions. Dans le siècle utilitaire où nous vivons, est-ce qu'on épouse les jeunes filles pauvres ? Du reste, même en admettant que Ma Douce eût touché juste, l'inconnu ne lui semblait pas avoir figure de fiancé. Malgré le regard très jeune, derrière le lorgnon, elle le trouvait vieux ; ses cheveux étaient gris en effet, et, dans ses yeux, une brume de mélancolie racontait un long passé de souffrance. Aussi soupira-t-elle :

— Ce n'est pas le Prince Charmant encore...

Ma Douce crut devoir appuyer sur son idée pour la mieux enfoncer.

— En Bretagne, dit-elle, la guerre a frappé dur. Dans les grandes maisons, presque toutes les mères portent un voile de deuil, ou bien celles qui ont gardé leur bonheur cherchent des héritières pour leur fils... Si vous vous mariez, ma jolie, il faudra que votre promis vienne d'ailleurs — et il me semblait que celui-là avait dans les yeux un peu de soleil de mon pays.

Maguelonne essaya de sourire :

— Ah ! ton pays a une lumière si chaude qu'elle transfigure les ruines, les guenilles des mendiants, jusqu'aux yeux du voyageur qui passe. Moi, qui suis Bretonne autant que Méridionale, et même peut-être un peu plus, je ramène les faits et les choses à leurs exactes proportions. Ce monsieur qui t'intrigue si fort a visité le Manoir en curieux, sans avoir le dessein de l'acheter, ou tout bonnement pour s'abriter un moment de la pluie... Une fois dans la place, il ne savait comment s'en aller. Il a trouvé cette sortie peu banale et même un peu effa-

rante. Je regrette de ne lui avoir pas ri au nez pour lui prouver que je n'étais pas sa dupe...

Ma Douce regagnait la cuisine; elle hochait la tête : — Il n'avait pas l'air d'un homme qui plaisante facilement, affirma-t-elle. Tu l'as remarqué toi-même, ma jolie. Il y avait du triste dans ses yeux!...

Maguelonne était déjà dans le large escalier de pierre. Elle ne répondit pas; en dépit de son ton dégagé qui prétendait traiter légèrement les paroles du visiteur, elle en restait impressionnée ! Était-ce vrai ? Bientôt, quelq'un viendrait-il ? Quelq'un qui s'intéresserait à elle au point de modifier du tout au tout son avenir ? Quelq'un dont l'âme aurait besoin de la sienne ? Assise de nouveau devant le vieux secrétaire, mais les coudes sur le buvard, elle passa en revue sa parenté du côté de son père : le cousin Kervaz, ce notaire de Saint-Brieuc dont les lettres avaient la sécheresse poussiéreuse des vieux actes; la cousine Aurélie, marquise douairière de Trévat-Guérande, seulement occupée de ses chiens qui, à eux seuls, absorbaient les soins et le temps de deux domestiques; les Viriac, gentil ménage d'officier de marine, qui ne savaient que raconter les petites maladies ou les amusantes reparties de leurs quatre enfants... Non... non... aucun de ceux-là ne dérangerait sa vie pour aller au-devant de l'orpheline qui, d'ailleurs, ne leur avait même pas laissé soupçonner sa détresse.

Jusqu'ici, Maguelonne n'avait exploré que sa famille bretonne, plus proche, et qu'elle connaissait bien. Sa famille du Midi lui revint à la mémoire, mais, là aussi, elle ne rencontra pas une figure où fixer sa pensée : l'oncle Elzéar, toujours absorbé par ses travaux d'archéologie, lui semblait un parfait égoïste; la tante Delphine ne quittait Montpellier que pour aller à Lourdes, une fois par an. Il était tout à fait improbable qu'elle arrivât au Manoir sous la pluie froide d'un jour d'hiver, et, d'ailleurs, elle était trop à la remorque de son frère pour prendre une décision quelconque de sa propre autorité. Restaient quelques parents éloignés dont Maguelonne savait à peine les noms. Sans doute ils ne connaissaient même pas leur petite cousine lointaine... Mais alors, que croire, qu'espérer ?

La cloche du déjeuner sonna avant que la jeune fille eût trouvé une explication plausible aux paroles mystérieuses de l'inconnu.

« Je suis folle d'y trop songer ! pensa-t-elle. Cela me jette dans l'inquiétude, le plus grand mal de l'âme, assure saint François de Sales.

Et, se levant, elle referma le buvard sur la lettre

aux nouveaux riches que, décidément, elle ne se sentait pas en humeur d'écrire ce jour-là.

A la cuisine, Ma Douce continuait sa ronde provençale :

Enfants nous chantions,
Barbouillés de mûres
Comme de vrais bohémiens.
Nous chantions Marseille
Où, sur un pont neuf,
Il pleut et soleille,
Il soleille et pleut.

II

Il n'est pas ennemi plus dangereux que soi-même. L'existence solitaire de Maguelonne dans un manoir de légende qui, l'hiver, lorsque les villas et les châteaux d'alentour étaient fermés, n'avait pas d'autres voisins que les humbles habitants du village, avait développé ses penchants romanesques. Grondée paternellement par M. le recteur, elle les refrénait de son mieux; mais le moindre incident suffisait pour leur donner corps.

En vain, pendant la semaine qui suivit, essayait-elle d'oublier les paroles mystérieuses de l'étrange visiteur, ou tout au moins de se persuader qu'elle avait été le jouet d'un touriste facétieux, elle n'y réussit pas : le regard admiratif des yeux bruns la suivait, et chaque jour, Ma Douce, par ses folles suppositions, augmentait encore l'état de trouble où elle se sentait.

— M'est avis que c'est un bon ange! lui suggéra un matin l'Arlésienne. Un ange comme celui qui guida les pas du jeune Tobie.

Maguelonne repassait sur la table de la cuisine : elle haussa légèrement les épaules... Non, l'inconnu n'était pas un ange : il avait bien le regard d'un homme qui a bu au calice de la vie, mais avec, en plus, une expression claire et droite qui révélait une volonté très affirmée dont les buts sont placés hauts.

— Il m'examinait beaucoup, avoua-t-elle. Pourtant je n'avais pas peur de lui. Il se montrait si respectueux... J'avais même l'impression que je le connaissais de longue date... Volontiers, je lui aurais fait des confidences...

Ma Douce se préparait à bâtir le second chapitre du nouveau roman que lui soufflait sa chaude imagination, lorsque des coups, frappés contre la porte de la cuisine, coupèrent court à son inspiration.

— C'est le facteur ! annonça-t-elle.

Le cœur de Maguelonne tressaillit comme il tressaillait depuis huit jours dès que ces simples mots lui étaient jetés.

Le facteur était le seul lien qui la rattachait au monde. Il apportait dans son sac tout ce qui tranchait sur la trame uniforme des jours. Elle suivit ses mouvements, un peu haletante, trouvant même que sa pauvre main mutilée n'opérait pas le triage assez vite.

Lorsqu'elle eut le paquet, elle écarta les journaux et les prospectus pour découvrir les lettres : il n'y en avait qu'une, et encore de ces nouveaux riches, entichés du Manoir ; ils s'étonnaient qu'elle pût tarder tellement à accepter leurs avantageuses propositions et, d'une façon très insolente, ils lui conseillaient de ne pas lâcher la proie pour l'ombre. Ils avaient l'argent au bout des doigts : à l'époque actuelle, combien ne pourraient en dire autant, et, en particulier, certaines gens qu'on croyait huppés parce que de longue date ils avaient occupé une grande situation dans le pays.

Maguelonne rejeta avec dégoût le papier, violemment parfumé, et remontant dans sa chambre, pendant que le facteur buvait une bolée de cidre, elle acheva, par quelques lignes brèves, la lettre qui dormait depuis huit jours dans le buvard. Moins que jamais, elle ne voulait livrer la chère maison, si pleine de souvenirs, à ces acquéreurs sans scrupules qui prétendaient la bouleverser à leur guise. Et puis, elle entendait toujours la voix impérieuse : « Vous ne vendrez pas le Manoir, mademoiselle, je m'y oppose formellement ! » Et jusqu'à nouvel ordre, elle lui obéissait.

La matinée se traîna triste, sous un ciel bas qui versait des torrents de pluie. On ne pouvait sortir de cette longue période de gros temps. Pour s'occuper, Maguelonne serra du linge dans une armoire, mit ses comptes en ordre et prépara un baume souverain pour les plaies dont la recette restait un secret de famille. Après le déjeuner, elle mit son « ciré » et ses sabots et se rendit d'abord chez une pauvre veuve dont l'enfant était malade, puis chez Kercoz, le pêcheur, pour panser un ulcère de la jambe qui s'obstinait à ne pas guérir parce que le vieillard noyait trop souvent au cabaret sa douleur de solitaire ; mais elle eut beau promener son inquiétude, elle ne put s'en défaire, et, lorsqu'elle rentra à la tombée de la nuit, elle la retrouva sous la lampe, dans le petit salon aux volets clos où elle s'installait chaque soir. Elle prit son ouvrage, un tricot commencé pour le pauvre

petit infirme auquel elle faisait l'aumône de sa gaieté et de son sourire. Dès les premières mailles, l'étranger reparut derrière son jeune front, grave toujours, avec ses grands yeux bruns profonds, et elle crut l'entendre qui lui disait : « Bientôt quelqu'un viendra... Bientôt!... » Il ne viendrait certainement pas ce jour-là, le magicien qui posséderait le pouvoir de mettre du soleil dans sa vie sombre; le vent s'était levé: il gémissait, il hurlait, il menaçait; par moments l'on eût dit qu'il avait presque de la malice humaine: il s'engouffrait dans la haute cheminée, en éparpillait les cendres et s'en allait agiter les lourds rideaux de damas fané. La girouette du toit grinçait. Les volets extérieurs, pourtant solidement assujettis, tremblaient sur eux-mêmes comme s'ils avaient peur d'être arrachés de leurs gonds.

Maguelonne se sentait plus que jamais étreinte par son angoisse d'orpheline; elle avait peur de sa solitude; elle se demandait si elle n'irait pas à la cuisine rejoindre Ma Douce. Soudain, elle suspendit le jeu de ses longues aiguilles de bois. Son oreille, exercée à discerner les moindres bruits extérieurs, avait perçu dans la tempête le roulement lointain d'une auto. En cette saison, les touristes ne fréquentaient guère cette route qui ne conduisait qu'à la Pointe.

La jeune fille se leva, le cœur battant, pour s'approcher de la cheminée qui, en pareille occurrence, lui tenait lieu de cornet acoustique: après un court arrêt, le ronflement se rapprochait. Plus de doute, l'automobile avait tourné dans l'avenue.

Lui, c'était lui! Ce ne pouvait être que lui, l'inconnu annoncé qui, d'un coup de baguette, devait mettre de la joie où il n'y avait que de la tristesse. Au lieu de se réjouir, Maguelonne frémit... Jamais elle n'avait mieux réalisé le danger de se trouver sans protection dans une demeure isolée. Le jardinier était sourd. Il n'entendrait pas si les deux femmes criaient à l'aide. Quant au fermier, il habitait loin.

Déjà, l'arrivant contournait l'étang. Il s'arrêtait devant la porte. Il sonnait.

Dans le corridor, Maguelonne entendit le pas encore ferme de l'Arlésienne; elle entre-bâilla la porte du salon qui donnait sur le vestibule.

— Qui peut venir par cet affreux temps? balbutia-t-elle.

Ma Douce croyait à la promesse de l'ange; elle répondit sans hésiter, de la joie sur les lèvres:

— Qui peut venir? Mais celui que nous attendons, ma jolie.

Déjà elle avait la main sur l'énorme clef. Maguelonne referma la porte et revint vers son ouvrage. Elle ne voulait pas être surprise par l'étranger dans une attente fébrile.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, je me remets entre vos mains.

Un court colloque entre Ma Douce et une voix brève, très autoritaire, qui n'était pourtant pas celle du mystérieux visiteur, puis la porte céda sous la main empressée de l'Arlésienne.

— Ah! ma jolie, vous allez en avoir une surprise! C'est votre parrain!

La jeune fille poussa une exclamation, et, jetant son tricot, elle s'élança vers celui qui entrait, mais, avant de l'avoir atteint, elle s'arrêta intimidée, presque interdite. Elzéar Maureilhan avait un regard froid et sévère qui paralysait tout élan affectueux. De haute taille, il portait une barbe en pointe; une longue balafre livide, cicatrice ancienne sans doute, barrait sa tempe gauche.

— Ah! mon oncle, balbutia Maguelonne, j'étais bien loin de m'attendre au plaisir de vous voir!

— Il y a huit jours, moi aussi, je ne pensais guère à venir en Bretagne. Cela s'est décidé très vite.

Il n'expliqua pas ce qui avait motivé cette décision rapide. Après avoir effleuré d'un baiser les cheveux de sa nièce, il s'assit près du feu et rejeta sa pelisse :

— Demain, annonça-t-il, je t'emmène à Montpellier. Il faut que tu sois prête à me suivre...

— Mais, mon oncle, hasarda la jeune fille, troublée jusqu'au fond de l'âme, je ne veux être à la charge de personne. J'ai écrit à Paris pour postuler une place de sténo-dactylographe... J'attends la réponse...

— Très vraisemblablement, tu ne la recevras pas, ou elle sera négative. Pendant la guerre, les femmes avaient envahi tous les services. Aujourd'hui, les administrations tendent à les évincer de plus en plus. Il est inutile que tu grossisses le nombre de celles qui cherchent des places. Demain, tu partiras avec moi.

Le ton ne souffrait pas de réplique; la fierté de Maguelonne essaya pourtant de discuter.

— Mon oncle, le Manoir vendu, nos dettes payées, il me restera peut-être une petite somme. J'espère que vous me permettrez de vous payer une pension?

Elzéar haussa les épaules :

— Laisse donc ces puérités, interrompit-il sèchement. Je m'oppose à ce que tu vendes le Manoir où, un jour, tu reviendras avec tes enfants...

— Mais alors, mon oncle, je serai dans l'incapacité de rembourser les dettes que mon pauvre père n'a pas eu le temps d'amortir ?

— Tu m'en donneras le détail. Je me chargerai de désintéresser les créanciers... Pour l'instant, occupe-toi de tes bagages... En auto, je ne te permets qu'une valise... Le reste suivra par le chemin de fer. Comme je te l'ai dit déjà, nous partons demain à la première heure. Il faut que je sois de retour le 15, pour une séance à la Société d'archéologie.

— Demain, mon oncle ? Mais je ne serai jamais prête !

De nouveau, le bref haussement d'épaules qui raillait toutes préoccupations futiles.

— S'il y a quelque colifichet oublié, tu ne seras pas en peine de retrouver l'équivalent à Montpellier qui est une ville d'élégance...

Maguelonne, toujours debout et visiblement décontenancée, avait une question à poser encore :

— Mon oncle, Ma Douce pourra-t-elle m'accompagner ?

— Qui appelles-tu Ma Douce ? L'Arlésienne qui m'a ouvert la porte ?

— Oui, mon oncle... Elle serait ravie de retourner dans le Midi... Jamais elle n'a pu s'habituer aux brumes et au ciel gris de Bretagne.

— Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle nous suive. Il y a déjà cinq domestiques à la maison... Il y en aura six, voilà tout ! D'ailleurs, il te fallait une femme de chambre. Autant celle-ci qu'une autre ! A présent que nous avons convenu du principal, je te rends la liberté... Pendant que tu vaqueras à tes préparatifs, je me reposerai un peu... Nous sommes venus de Nantes d'une seule traite, et j'ai la tête un peu vide... Mais cela vaut encore mieux que les trains encombrés et les gares aux perfides courants d'air...

Maguelonne ne demandait pas mieux d'échapper à l'atmosphère de réserve froide qui enveloppait son oncle et qui répondait si mal à l'idée qu'elle se faisait des Méridionaux. Sa nature expansive et ardente s'y sentait glacée.

Elle courut à la cuisine, mais, avant d'y pénétrer, par la porte vitrée, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur. Sur les bancs de chêne, cirés par plusieurs générations, étaient assis deux hommes qu'elle ne connaissait pas, sans doute les domestiques de son parrain : le chauffeur, reconnaissable à sa casquette à large visière, figure ronde et joviale, un peu haute en couleurs ; le valet de chambre, visage glabre et bleu dont l'expression basse et sournoise déplaisait dès le premier regard.

La jeune fille recula dans l'ombre, et, seulement visible de Ma Douce, elle fit signe à celle-ci de sortir pour lui parler.

— Oh! si tu savais!... Demain, nous partons pour Montpellier.

— Je le sais... Le chauffeur me l'a déjà annoncé... Mais il n'a pas pu me dire si je partais aussi... Et j'avais grand'peur d'être laissée au Manoir...

— Comme si je pouvais me passer de toi!... Ma Douce, crois-tu que le visiteur mystérieux a voulu parler de mon parrain?...

— Bien sûr! M. Maureilhan arrive trop à point pour en douter! Et puis des vieux qui sont tristes comme lui, on peut faire beaucoup de bien à leur âme!

— Oui, mais il y a huit jours, notre inconnu savait que mon oncle viendrait, et mon oncle, lui, ne le savait pas. Comment expliques-tu cela, Ma Douce?

— Ah! ma jolie, vous m'en demandez trop!... Je vous ai dit que l'étranger était un bon ange. Vous n'avez pas voulu me croire... C'est pourtant ce qui expliquerait tout!

Maguelonne regardait à travers les vitres de la porte :

— Que penses-tu de tes convives? interrogea-t-elle. Il y en a un qui ne me plaît guère.

— Il ne me plaît pas davantage, ma jolie, bien que, pourtant, il parle comme un livre; mais il ne parle pas souvent; il aime mieux vous regarder en dessous, ou bien laisser ses yeux errer autour de lui. On croirait qu'il ramasse les choses dans sa mémoire pour s'en servir plus tard... M'est avis qu'il n'est pas satisfait de voir arriver une jeune maîtresse dans la maison! Tout à l'heure, quand le chauffeur me racontait ce que le « patron » lui avait dit au sujet de la valise de la demoiselle qu'il faudrait mettre sur le porte-bagage, l'autre ne s'est permis aucune réflexion, mais sa bouche faisait une moue qui signifiait certainement : « On s'en serait bien passé de cette intruse! » Ma jolie, il faudra vous méfier de cet homme qui s'appelle Annibal, un nom paten!

— Ma Douce, tu bâtis déjà un roman! Toujours la même : la tête bruissante de cigales qui chantent ou de mistral qui hurle... Occupe-toi plutôt du diner... Fais une omelette... ouvre un pâté... Pendant ce temps, je préparerai pour mon parrain la chambre de la duchesse Anne.

— Ah! oui, celle que ces nouveaux riches voulaient transformer en billard! A-t-on idée d'une sottise pareille... Ah! le Manoir l'a échappé belle!

Car, à présent, on ne le vend plus, n'est-ce pas ?

— Mon oncle s'y oppose comme le mystérieux passant. Ce soir, je l'écrirai au notaire et je le dirai au jardinier en lui confiant la garde de la maison.

— Ça m'enlève un poids de dessus le cœur, ma jolie ! Quand la chaleur sera trop forte dans le Midi, nous remonterons au Manoir, et vos enfants — ces chers petits que j'aime déjà — pataugeront sur la belle plage de la Pointe !

Maguelonne rougit : depuis que son père était mort, elle essayait, par sagesse, d'étouffer ou tout au moins d'emprisonner les rêves que l'avenir ne pourrait réaliser, de se faire une âme de vieille fille, résignée à son sort, même satisfaite de son lot, et ne songeant qu'à bien employer son célibat en le dépouillant de toute pensée égoïste.

Le temps des petits chiens et des perroquets était bien passé. A l'heure actuelle, les vieilles filles étaient les grandes amies des pauvres et les servantes du bon Dieu... Et voici qu'aux seules paroles de Ma Douce, les rêves, mis en cage, s'échappaient comme des oiseaux à qui l'on donne l'essor et peuplaient son âme de leurs chants d'espérance. Evidemment, si son oncle se chargeait d'elle, c'est qu'il avait l'intention de la doter, et cette dot, si modique fût-elle, faciliterait son établissement, le jour où elle rencontrerait sur son chemin l'affection vraie vers laquelle son cœur aspirait. Il ne lui vint pas à l'esprit : « Si la dot est trop grosse, je risque d'être recherchée pour ma fortune... » Sa vie de solitaire ne lui avait pas donné l'expérience des choses du monde, et, du reste, elle se croyait fort capable de distinguer le clinquant de l'or pur.

Elle avait envie de chanter en revenant au salon. De peur que le voyageur n'eût froid dans la salle à manger trop vaste, Ma Douce avait dressé une petite table de comédie devant la grande cheminée dont le vent, un moment calmé, semblait renoncer à éparpiller les cendres.

— J'aime ces campements d'hiver, déclara Elzéar en dépliant sa serviette. Ma sœur et moi prenons aussi nos repas dans la bibliothèque.

— Cette chère tante Delphine ! murmura Maguelonne, très intimidée encore, il me tarde de la connaître !

— Elle t'attend avec impatience. Et, du reste, c'est elle qui m'a vivement engagé à venir te chercher...

La jeune fille ouvrit la bouche pour conter son aventure de la semaine précédente, mais elle la referma sans avoir rien dit. Quelque chose — elle ne savait quoi — l'empêchait de se confier à son

oncle. Avec sa tante Delphine, il en serait autrement ; elle se sentirait moins en cérémonie. Et peut-être, alors, l'inexplicable lui serait-il expliqué...

M. Maureilhan poursuivait le même sujet :

— En ce moment, Delphine doit être fort occupée à préparer ton appartement. Oh ! ne crains pas de nous gêner !... La place ne manque pas chez nous... L'hôtel de Provence-Aragon, que j'habite depuis une dizaine d'années, est un véritable monde ! Jadis, à l'époque des Etats, toute la noblesse de la généralité tenait à l'aise dans les salons... Le dernier du nom, ne pouvant soutenir le train qu'exige une pareille installation, a dû me le vendre. Nous sommes restés tout de même en excellents termes. Il prétend que, du moment qu'il ne peut posséder la demeure de ses ancêtres, m'en voir le propriétaire le console un peu.

Il parlait par petites phrases, coupées d'arrêts, et sans jamais sourire.

Maguelonne pensa : « Comme il est sombre ! Sans doute, il n'a pu se consoler de la mort de son fils ! »

Cependant, pas une seule fois, il ne parla d'Amaury, et il ne parla pas davantage de sa femme, morte après deux ans de mariage. On eût dit que, dans son cœur, il avait élevé à ses morts un temple secret où il n'entrait que lorsqu'il était seul.

« Je devrais avoir un mot pour sa grande peine, se reprochait Maguelonne. Il a dû tellement souffrir... Mais je n'ose pas... »

Elle ne trouva l'occasion qu'en accompagnant son parrain dans la chambre de la duchesse où un vieux lit à colonnes torses se dressait sur une estrade de velours bleu.

— Bonne nuit, mon oncle, dit-elle, après avoir élevé haut le bougeoir pour mieux éclairer le baldaquin, tout fleuri d'hermines, que l'archéologue avait remarqué dès l'entrée.

— Bonne nuit, Maguelonne, répondit-il en la baisant au front. Tu ne m'as pas dit si tu étais satisfaite du nom que j'ai voulu qu'on te donnât.

La jeune fille sourit :

— J'en serai contente dans ce beau Midi dont il semble l'expression, mais à Rennes où j'ai été élevée, il semblait étrange, il attirait l'attention. Mes compagnes le tournaient même en ridicule.

— Oui, tu as raison. Il n'était pas fait pour la Bretagne... A Montpellier, au contraire, il te communiquera un charme de plus !... Il s'harmonisera si bien avec le décor où tu vivras...

— Est-il répandu là-bas, mon oncle ?

— Non, mais jadis, il fut porté par les filles des plus grandes maisons ; il rappelait la belle princesse persécutée que chantèrent les troubadours.

— Cette belle princesse fut-elle la marraine de l'étang qui est comme un œillet dans la broderie d'eau qui découpe cette côte... Au couvent, pour me taquiner, mes compagnes m'appelèrent, toute une année, la *demoiselle à l'étang*.

Elle souriait à ce souvenir et, s'imaginant que son parrain partageait sa gaieté, elle leva les yeux vers lui. Elle s'aperçut alors qu'il était très pâle, et son sourire s'évanouit comme le soleil derrière un nuage qui passe.

— Oh ! mon oncle, balbutia-t-elle, qu'avez-vous ? Auriez-vous froid ici ?

— Froid ? Moi ? Oh ! pas du tout ! Tu me disais donc qu'au couvent, on t'attribuait la propriété de l'étang, et, sans doute aussi, de la ville ancienne qui s'élevait sur ses bords...

— Notre maîtresse ne nous avait pas parlé de la ville.

— Pourtant, des papes s'y réfugièrent et en firent une terre sacrée...

Il s'arrêta, un peu oppressé, la jeune fille reprit :

— Mon oncle, vous m'apprendrez à connaître cette page du passé !...

— Celui qui la connaît encore mieux que moi est un jeune professeur de la Faculté des lettres, un Lorrain qui occupe la chaire d'histoire et de littérature médiévales. Je lui disais, l'autre jour : « Avouez, mon cher Josel, que vous êtes amoureux de Maguelonne, et cela vous va bien, puisque vous vous appelez Pierre comme le fiancé de la belle princesse... »

La jeune fille rougit à cette réflexion, toujours une onde légère qui colorait à peine la blancheur de son teint :

— Mon oncle, balbutia-t-elle, vous me raconterez l'histoire des deux Maguelonne, la ville et la princesse... J'aime le passé... Je serai donc heureuse de m'intéresser à ce qui vous intéresse, et même j'espère que vous utiliserez mon savoir de sténodactylo pour écrire sous votre dictée ou mettre au net vos manuscrits.

Il parut touché de cette offre spontanée, et, d'un geste gauchement affectueux, lui posa la main sur l'épaule :

— J'accepte volontiers, petite... Mes yeux sont fatigués, et il me faut souvent recourir à Annibal et à sa belle plume.

La voix était moins brève, la physionomie, plus

détendue. Maguelonne osa dire alors très bas :
 — Nous parlerons ensemble de mon cousin Amaury. Papa m'a montré sa citation : elle était bien belle... J'ai pleuré en la lisant. Et, après, j'ai cherché sa photographie dans l'album de maman...

Il l'écarta brusquement, et, lorsqu'elle vit son visage, elle en fut effrayée : il était de nouveau décomposé, couleur de cire, et, vers la tempe, la longue cicatrice en balafre se dessinait plus livide encore... Jamais Maguelonne n'avait rencontré expression plus déchirante de la douleur humaine devant l'irréparable ; elle recula d'un pas :

— Oh ! mon oncle, pardon de vous en avoir parlé. Mais, j'ai tant prié pour lui pendant la guerre qu'il me semblait le connaître...

Il lui prit la main et la serra avec force, sans la regarder. Elle pensa alors aux paroles de l'inconnu : « Celui qui vous demandera de le suivre a besoin de votre affection... » Le bien qu'elle pouvait faire, elle le comprenait à présent : par ses soins, ses attentions, sa seule présence, elle adoucissait l'amertume de ce vieux cœur qui ne se consolait pas d'avoir perdu son unique espérance, sa seule raison de vivre...

Elle posa le bougeoir sur la table et sortit à pas furtifs. Derrière la porte, elle découvrit Annibal qui attendait son départ pour entrer chez son maître. Avait-il écouté les propos échangés ? Elle ne put le définir : en domestique bien appris, il se rangea pour la laisser passer. Elle ne put voir ce qu'il y avait dans ses yeux baissés. Du reste, peu lui importait ! Elle avait bien d'autres préoccupations en tête. Après avoir donné ses instructions au jardinier, aidée de l'Arlésienne, elle prépara sa valise et ses malles ; puis elle écrivit à M. le recteur pour lui annoncer sa nouvelle fortune, le remercier de toutes ses bontés pour elle, et le prier de transmettre aux habitants du village tous ses regrets de les quitter si vite sans leur adresser ses adieux.

— Ah ! Ma Douce, dit-elle en cachetant la lettre, comme il avait raison celui qui m'annonçait que ma destinée serait bientôt complètement changée... Est-ce pour mon bonheur ou mon malheur, je me le demande?... A Paris, nous aurions été pauvres... mais libres !...

Les lèvres de la fidèle domestique dessinèrent la ligne infléchie qui, parfois, apparentait sa physionomie à ces vieux portraits dont le sourire semble garder un mystère du passé.

— J'incline pour le bonheur ! affirma-t-elle. Le

Prince Charmant n'eût pas trouvé le chemin de notre sixième étage. A Montpellier, au contraire, il se rendra tout droit chez votre parrain, ma jolie !

Sur cette assurance, elle sortit, et Maguelonne, une fois seule, avant de s'agenouiller pour la prière qui la remettrait aux mains divines, voulut enfermer les portraits de ses parents dans son sac de voyage.

Sa mère lui souriait ; elle semblait dire : « Enfin, tu vas connaître mon pays, ce beau pays de soleil et de joie auquel la Bretagne ressemble si peu !... Tu vas vivre de cette belle vie large pour laquelle j'étais faite... »

Son père était plus grave, presque aussi grave que le soir où, déjà incapable de tout effort physique, dans la chambre que laissait dans l'ombre l'abat-jour baissé, il avait dit à sa fille : « Pour qu'une vie soit bonne, il faut qu'elle soit le triomphe du devoir, et le devoir, il faut s'y cramponner comme le commandant, pendant une tempête, se fait attacher à la barre... »

Maguelonne s'y était, en effet, cramponnée lorsque, renonçant à tout rêve d'avenir, elle avait décidé de vendre le Manoir pour rembourser les créances de la succession, lorsqu'elle avait travaillé pour s'assurer un gagne-pain. Mais, à présent, les obstacles s'aplanissaient devant elle ; son parrain la retirait de la lutte âpre pour l'existence. Où seraient ses efforts, ses mérites ?

Elle s'agenouilla au pied de son lit : « Mon Dieu ! murmura-t-elle, faites que je voie bien mon devoir dans ma nouvelle vie. Pour l'instant, rien n'est clair... Tout reste dans la brume... »

Quand elle se releva, elle rouvrit l'album de photographies qui avait appartenu à sa mère. La plupart des figures lui étaient inconnues... Une seule l'arrêta, celle d'Amaury, un grand jeune homme de vingt ans, déjà barbu, dont le regard, empreint d'une haute spiritualité, dénotait, en même temps, une extraordinaire décision. « Je ne l'ai jamais vu, pensa-t-elle, et cependant, il me donne l'impression d'une figure familière. Peut-être maman lui ressemblait-elle un peu ? »

Elle fit glisser la carte hors des rainures et la serra dans son sac : « Il faut que j'apprenne à le mieux connaître, pensa-t-elle. Je crois, en somme, que l'oncle Elzéar trouvera quelque douceur à en parler avec moi... »

III

Le mistral soufflait et il faisait nuit quand l'automobile atteignit les premières maisons de Montpellier et, par le faubourg de la Saunerie, remonta jusqu'à la Grande-Rue.

Maguelonne se pencha pour regarder les magasins éclairés où, ainsi que le lui avait dit son oncle, d'élégants colifichets s'offraient aux convoitises féminines. Elle était contente d'être arrivée à destination, de n'avoir plus devant elle, pour lui barrer l'horizon, le dos carré d'Annibal, cet être indispensable qui cumulait les fonctions de secrétaire et de valet de chambre.

Tout le long du chemin, Ma Douce s'était tenue très droite sur son strapontin, la bouche fermée sur des paroles qu'elle aurait voulu dire et qu'elle ne disait pas par crainte de troubler M. Maureilhan. Celui-ci lisait ou écrivait comme s'il eût été dans sa bibliothèque, ne levant les yeux que pour jeter un regard rapide sur un vieux pont ou sur un château en ruines, signalé par une exclamation admirative de sa filleule. Il restait indifférent aux montagnes créteées de neige et aux horizons empourprés sur lesquels les arbres dépouillés dessinaient le réseau fin de leurs branches.

La limousine avait atteint la rue de la Loge, centre de l'animation montpelliéraine, — une courte vision de foule, ruisselant entre des vitrines étincelantes, et que le vent trop fort ne semblait pas étonner, — puis un brusque tournant, et, aussitôt, l'ombre, la nuit, des murs qui se resserrent...

— La rue des Trésoriers-de-France, annonça Elzéar, nous sommes arrivés...

L'automobile s'arrêta, un grand portail s'ouvrit...

— Il faut descendre! continua M. Maureilhan, l'auto ne peut pas entrer...

Maguelonne ne demandait qu'à se dégourdir les jambes. Elle sauta lestement sur le pavé inégal et, d'un geste instinctif, elle leva la tête : la façade sombre qu'éclairait seul le vacillement d'un reverbère lui parut écrasante de majesté; mais à peine entrevit-elle les fenêtres hautes et larges, encadrées de colonnes et surmontées d'un fronton : le mistral, par sa violence glacée, l'obligea de chercher un refuge à l'intérieur.

Un petit homme sec et brun, les yeux rieurs

comme des yeux d'enfant, tenait le vantail ouvert.

— Monsieur a-t-il fait un bon voyage? interrogea-t-il avec la familiarité respectueuse des vieux serviteurs.

— Excellent, Marius, excellent!... Et tu le vois, je ramène la demoiselle...

— La demoiselle... et une payse! s'écria le petit homme dont les cheveux, que ne comprimait plus la casquette de livrée, s'ébouriffaient à plaisir sous le vent, une *Hauturenque*, au port majestueux et fier, qui a dû naître dans le quartier de l'Amphithéâtre, tandis que moi, je suis du quartier de la Roquette et descendant des Sarrasins, comme les petits chevaux de la Camargue!

Il s'était emparé du sac de la femme de chambre :

— On parlera du pays, promit-il. C'est encore ce qui est le plus doux!

Et il suivit son maître en fredonnant une chanson provençale :

*Lis Auturenco
Soun filho de Pallas (1).*

Maguelonne s'était arrêtée sous la voûte d'entrée pour examiner le curieux semis de cœurs et d'étoiles qui surmontait une boiserie à hauteur d'homme.

— Ce sont les pièces principales du blason des Provence-Aragon, expliqua brièvement Elzéar dont les sourcils froncés témoignaient un peu d'impatience de cet arrêt. Tu les retrouveras ici dans toutes les décorations.

Maguelonne sentit qu'elle ne devait plus s'attarder.

Dans la cour, éclairée à la lumière électrique, elle ne prit donc pas le temps de reculer pour mieux admirer le péristyle imposant qui, à gauche, dressait sa colonnade. Il en eût valu la peine cependant : ses lignes très pures évoquaient le Parthénon. En arrière, un large escalier de marbre montait dans une cage immense décorée de fines moulures en grisailles; il offrait aux visiteurs une rampe de fer forgé à main courante de cuivre.

Ce décor était superbe, princier, presque royal; mais, comme la rue, comme la voûte d'entrée, il était glacial.

Le mistral s'engouffrait avec des hurlements entre les colonnes, et, résolu à accompagner les voyageurs, il faisait claquer le voile de Maguelonne, il soulevait les extrémités croisées du velours noir qui coiffait Ma Douce d'un diadème.

— Chez nous, ça manque de vitres, remarqua

(1) Les Hauturenques sont filles de Pallas.

Marius de sa voix joyeuse. Monsieur ne veut pas qu'on en mette : Ça nuirait au style !

Elzéar se retourna : sa figure, d'ordinaire impassible, s'éclairait d'un soupçon d'indulgence :

— Tu es bavard comme une portière ! déclara-t-il

— Et je ne suis qu'un portier. C'est ce que monsieur veut dire ! Mais ce portier est du pays où, d'un rien, qu'un peu de soleil poétise, on fait quelque chose, où toutes les femmes ont l'air de princesses !

Ma Douce souriait. Ce petit homme, qui était son compatriote, lui revenait beaucoup mieux que le valet de chambre, cet Annibal au visage bleu, qui, en ce moment, écoutant tout et ne disant rien, s'engageait dans l'escalier, chargé des deux valises.

Marius continuait :

— Que mademoiselle lève la tête vers le plafond ! Elle y verra le triomphe de la Beauté : Vénus enlevée sur des nuées par les Amours ! Jusqu'à l'arrivée de mademoiselle, il fallait se décrocher le cou pour admirer la Beauté ! Désormais, elle va descendre parmi nous...

Maguelonne riait franchement de toutes ses jolies dents. M. Maureilhan lui-même avait une lueur amusée dans le regard.

— Te tairas-tu, incorrigible raseur ! commanda-t-il.

— Oui, monsieur, tout de suite ! mais pas avant d'avoir appris à mademoiselle que le plafond de la cage d'escalier est l'œuvre de Sébastien Bourdon, un grand peintre de Montpellier qui vivait au xvii^e siècle. Le comte de Provence-Aragon, gouverneur du Bas-Languedoc, le lui fit peindre à l'occasion d'une grande fête qu'il donna pour célébrer les victoires du Roy sur les Hollandais... Mademoiselle voit... Je sais mon boniment... mais je ne le débite que l'été, lorsqu'il fait frais dans la cage de l'escalier... L'hiver, je préfère rester dans ma loge où le poêle ronfle... Je dis alors aux touristes : « Entrez ! regardez ! la vue n'en coûte rien ! » Et ils sont enchantés, car partout, maintenant, même dans les musées de l'Etat, il faut mettre la main au gousset... Ils entrent donc et, en conscience, ils se tordent le cou... Dame ! un escalier qui est dans tous les guides, ça en vaut la peine !

De fait, ce plafond, fantaisie d'un grand seigneur, excitait l'admiration de Maguelonne, et, la tête rejetée en arrière, elle était si occupée de lui, qu'elle tressaillit en sentant sa main saisie par une vieille main un peu tremblante.

— Ma chère petite, disait en même temps une voix timide, depuis la mort de ton pauvre père, je désirais cette heure...

Mlle Delphine Maureilhan était petite, avec des épaules inégales et trop hautes, mais le corps disgracié portait une tête fine qui avait dû être jolie et, chose étrange, la jeune voyageuse eut l'impression qu'elle ressemblait à sa vieille parente : c'était la même coupe de visage, le même nez droit, très pur de lignes, et surtout les mêmes yeux bleus, ombragés de cils noirs, bien que les cheveux fussent gris.

— N'as-tu pas eu froid ? continuait Mlle Delphine, tendrement maternelle.

— Oh ! non, ma tante, il y avait des bouillottes dans l'auto.

— Si tu as eu chaud, raison de plus pour ne pas rester dans cet escalier qui est mortel. Je vais te conduire dans ton appartement.

— Nous dînerons dans la bibliothèque, n'est-ce pas ? interrogea Elzéar, la figure encore enfouie dans le col relevé de sa pelisse.

— Oui, mon ami, j'ai donné les ordres nécessaires.

Elle entraîna Maguelonne par un long corridor et, en chemin, elle lui expliqua :

— J'ai installé ta femme de chambre auprès de toi. J'ai pensé que cela te ferait plaisir... Dans les premiers temps, tu te sentiras dépaysée... Cela ne peut être autrement.

Elle parlait par petites phrases courtes qui n'attendaient pas de réponse. Dans cette maison dont, en somme, elle était la maîtresse, elle ne s'imposait pas, elle cherchait au contraire à s'effacer, à passer presque inaperçue. Son influence, sa direction ne devaient se manifester que sous une forme discrète, à peine sensible.

Elle ouvrit une porte, tourna un bouton et introduisit Maguelonne. Celle-ci poussa un cri de surprise joyeuse. Elle se trouvait dans une chambre dont les boiseries, doucement teintées de gris, les rideaux de lampas bleu et argent, le tapis aux fleurs azurées, le lit laqué au-dessus duquel une couronne d'argent retenait des rideaux de tulle brodé, tout semblait attendre une jeune princesse.

— Oh ! ma tante, murmura-t-elle, c'est beaucoup trop beau pour moi !

Mlle Delphine sourit sans répondre, un sourire où il y avait une grande mélancolie, puis elle continua de présenter à la voyageuse son nouveau domaine.

— Ici, c'est le petit salon... Et là-bas, ton cabinet de toilette qui communique avec la chambre de Ma Douce.

Maguelonne entrevit rapidement de confortables

bergères, invitant au repos, un piano à queue, un délicieux bonheur du jour où, sans doute, elle n'aurait pas d'ennuyeuses lettres d'affaires à écrire, et, plus loin, la blancheur d'une baignoire, le lit de cuivre de l'Arlésienne.

— C'est trop! répéta-t-elle. Je n'ai pas été habituée à tant de gâteries! Ma tante, comment vous remercierai-je assez d'avoir inspiré à mon parrain la pensée de me prendre chez lui... Il est très bon, mais — je m'en suis bien aperçue pendant ce voyage — il se laisse absorber par son amour des choses d'autrefois au point d'en oublier les choses du moment... Vous lui avez rappelé sans doute que j'existais.

Mlle Maureilhan eut une hésitation avant de répondre. On eût dit qu'elle cherchait à diminuer sa part dans la bonne action.

— Je lui ai tout simplement lu la lettre où tu me racontais ton intention de partir pour Paris avec Ma Douce, dès que tu aurais trouvé une situation.

— Est-ce vous aussi, ma tante, qui m'avez envoyé un messenger, chargé de m'avertir que mon oncle arriverait bientôt?

Cette fois, les beaux yeux si tendres et tout humides de pitié se levèrent surpris vers la jeune fille, dont la taille semblait plus élégante, plus élancée auprès de la pauvre silhouette tassée et sans grâce de sa vieille parente.

— Un messenger est venu de ma part? répéta Mlle Delphine. Tu m'étonnes... Je n'ai envoyé personne...

— Pourtant, mon inconnu semblait bien renseigné. Il est grand, distingué; il a la figure rasée, le regard très jeune derrière le lorgnon, mais les cheveux sont gris. Il est difficile de lui donner un âge. Comme signe distinctif, il a une légère boiterie, suite évidente d'une blessure de guerre, bien qu'il ne porte aucune décoration, et il doit être musicien, car je l'ai trouvé promenant les doigts sur mon vieil Erard...

Les yeux bleus ne considéraient plus Maguelonne; ils s'étaient abaissés vers le tapis.

— Je n'ai envoyé personne, affirma de nouveau Mlle Delphine; mais avec moins d'assurance que la première fois.

— Alors, ma tante, comment cet étranger pouvait-il être si bien renseigné?

Mlle Delphine ne répondit pas. L'Arlésienne, qui avait enlevé du sac de sa maîtresse les objets de toilette, rentrait dans la chambre :

— Il est tard, ma jolie, vous devriez remettre vos cheveux en ordre. Vous êtes ébouriffée comme si vous reveniez de la Pointe un jour de tempête!

— Je te laisse ! se hâta de dire Mlle Maureilhan. A tout à l'heure !

Elle fit le geste de partir, mais aussitôt elle s'arrêta, comme prise d'une idée subite :

— Tu ne raconteras pas à ton oncle l'histoire de ton étrange visiteur, recommanda-t-elle. Peut-être en serait-il troublé, et il lui faut un grand repos d'esprit.

Cette fois, elle ouvrit la porte et, à petits pas trottinants, le haut du corps un peu penché en avant, comme si elle résistait à un mistral invisible, elle disparut.

— Elle ne cause pas trop, la demoiselle, remarqua Ma Douce. Avec Annibal, ça en fera deux dans la maison !...

— Ne les compare pas ! Ma tante a un air de si grande bonté... Figure-toi, je croyais que c'était elle qui avait envoyé l'inconnu, et, lorsque je lui en ai parlé, elle est presque tombée du ciel !...

— Ce n'est pas étonnant, ma jolie, puisque vous avez reçu la visite d'un ange !... Il faut le remercier de nous avoir conduites ici... Nous y serons bien ! Cet escalier, fait pour la chaleur, où l'on gèle en hiver, me rappelle les habitations de mon pays, où tout est prévu pour le soleil et rien pour le froid, si bien que quand la neige tombe, les gens sortent avec des cris de joie et en ramassent dans la main pour la mieux examiner.

Maguelonne avait écarté un rideau de la fenêtre. Elle aurait voulu savoir sur quoi donnait sa chambre. Pour remplacer la jolie nappe scintillante, tantôt verte, tantôt bleue, qu'au Manoir une échappée dans les arbres lui découvrait, elle rêvait d'un vieux parc aux murs drapés de lierre, où il y aurait de beaux ombrages et des statues moussues, où, l'été, elle pourrait s'asseoir et travailler, rêver un peu... Mais, dans le noir extérieur, elle ne distingua aucune forme et, remettant au lendemain la suite de son enquête, elle se décida à passer dans le cabinet de toilette.

Mlle Delphine revint la chercher à l'heure du diner, toujours sans bruit et avec peu de paroles.

— Tu ne connais pas encore les autres, remarqua-t-elle. Demain, je te les apprendrai !...

L'appartement de Maguelonne se trouvait dans un corps de logis en retour, tandis que la bibliothèque occupait toute la façade sur la rue. On y accédait par le palier, sous le regard de Vénus et de son cortège d'amours, et, dès la porte, sculptée et dorée comme une entrée de salon royal, on pressentait que cette pièce était le centre de la maison.

En y pénétrant, Maguelonne eut la vision de la bibliothèque de Chantilly, visitée avec son père

quelque dix ans auparavant, pendant un court séjour qu'ils avaient fait à Paris. Le plafond, caissonné et profilé d'or, venait par une courbe moelleuse rejoindre les lambris. Entre les fenêtres — il y en avait cinq — se dressaient des cartonniers, de lourdes armoires, sans doute bourrées de documents. Du côté opposé, des livres et encore des livres, des livres sans nombre... Au milieu, des coffres à estampes et, flottant sur le tout, cette odeur spéciale, mélange de papiers poudreux et de cuir mangé aux vers, que connaissent tous les bibliophiles.

Dès les premiers pas, la jeune fille éprouva une impression de respect, un désir de silence. Elle avait presque envie de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les morts invisibles dont, cependant, elle sentait la présence.

Un large bureau — le coin du travail, sans doute — occupait l'une des extrémités. A l'autre, la plus rapprochée de la porte, s'élevait une haute cheminée armoriée qu'entourait un cercle de fauteuils et où, malgré le chauffage central, brûlait un grand feu de bois.

C'était là qu'Elzéar attendait sa sœur et sa nièce, près d'une petite table au somptueux couvert...

— Eh bien ! demanda-t-il en relevant la tête. Es-tu contente de ton installation, Maguelonne ?

— Si je ne l'étais pas, je serais bien difficile, mon oncle... Et comme je le disais à ma tante, je ne sais comment vous remercier...

Il haussa les épaules :

— C'est inutile ! Je n'y suis pour rien... Tout le mérite en revient à Delphine !

Puis, comme s'il ne voulait pas s'attarder sur ce sujet, il ajouta :

— Sous la voûte, tu as remarqué les cœurs et les étoiles qui décorent les murs, les voici à leur place véritable dans l'écu des Provence-Aragon, écartelé, au premier et quatrième, d'azur à l'étoile d'argent, au deuxième et troisième, de gueules aux deux cœurs d'or.

Maguelonne, dressée sur ses pointes, essayait de déchiffrer la devise en caractères gothiques qui, sur une banderole, entourait le blason. Son oncle, visiblement heureux de la voir s'intéresser aux choses du passé, la lui traduisit : « *Vers Elle, toujours unis.* »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle.

— L'étoile symbolise la divinité, les deux cœurs, l'amour conjugal. Si les Provence-Aragon avaient mis en pratique la devise de leurs aïeux, ils eussent été tous des saints comme Elzéar et Delphine de Sabran dont ma sœur et moi portons les noms ; mais,

à travers les siècles, ils l'ont souvent perdue de vue

— Où habitent ceux d'aujourd'hui ?

— Dans la rue Embouque-d'or qui est le prolongement de la nôtre... Un vieil hôtel délabré, dont ils ne sont du reste que les locataires. Oh ! tu les verras sans doute. Le comte s'occupe de généalogies. Il a souvent l'occasion de fouiller dans ma bibliothèque. C'est un galant homme, très grand seigneur de goûts et de manières, mais ne sachant pas gérer ses affaires. J'ai peur qu'il ne marie difficilement ses filles — deux jumelles — très bonnes enfants, mais qui appartiennent à la catégorie des jeunes personnes ultramodernes auxquelles je suis heureux que tu ne ressembles point.

La porte s'ouvrait devant Annibal apportant une soupière d'argent. M. Maureilhan retourna son grand fauteuil ; Mlle Delphine se glissa sur une chaise, et Maguelonne s'assit devant le troisième couvert. On n'entendit plus que le tintement discret des cuillères sur la vieille porcelaine de Chine. La jeune fille eût voulu rompre le silence, parler, mais quelque chose l'oppressait, sans doute le voisinage des morts, endormis sur les rayons de la bibliothèque, ou plutôt une présence invisible qu'elle sentait tout près d'elle et que les autres devaient sentir aussi, celle du héros disparu dont, à cette heure, elle occupait la place.

Sous la chaleur trop forte, l'odeur des vieux bouquins se dégageait de plus en plus. Il semblait à Maguelonne qu'elle se trouvait au sein d'une vaste nécropole dont son oncle Elzéar était le gardien sombre et muet. Des idées sur le néant des êtres et des choses lui traversèrent l'esprit : ces hommes, ces femmes, dont les livres innombrables contenaient l'histoire ou la pensée, s'étaient agités, avaient aimé, souffert, connu la joie et la douleur, puis ils étaient morts, et, maintenant, dans l'éloignement des siècles, parmi la foule des rois, des poètes, des grands capitaines, quelques figures se détachaient, lumineuses et sereines, que personne ne discutait : figures de saints, ou tout simplement d'êtres de dévouement et d'énergie, qui, s'oubliant eux-mêmes, s'étaient sacrifiés pour le bonheur ou le salut des autres.

Et la jeune fille croyait entendre la voix affaiblie de son père : « Pour qu'une vie soit bonne, il faut qu'elle obéisse au devoir. »

Nibal, comme son maître l'appelait, allait et venait à pas feutrés. Son visage bleu impassible feignait de ne s'intéresser à rien. Maguelonne n'en continuait pas moins à éprouver un malaise instinctif de son seul voisinage, et, ce malaise qu'elle ne pouvait définir, elle se le reprochait comme un parti pris.

Après le dîner, elle essaya de renouer la conversation ; mais ses yeux se fermaient : elle dut demander la permission de se retirer.

Ma Douce l'attendait dans la chambre où elle préparait la toilette de nuit.

— Ah ! ma jolie, c'est vous ! s'écria-t-elle. Je pensais bien que vous ne vous attarderiez pas. Moi-même, j'avais de la peine à écouter les galéjades de ce bon Marius, si amusant cependant.

— Es-tu contente de ta première soirée ?

— Oui et non. La cuisinière est la sœur de Marius et elle lui ressemble ! C'est du vieux temps. Ça ne tromperait pas les maîtres pour un empire. La femme de chambre est plus d'aujourd'hui, mais, tout de même élevée par les Sœurs... de la réserve encore !... Le chauffeur, pourvu qu'il mange et boive, il n'en demande pas davantage !... Mais Nibal me reste décidément en travers du gosier !

— Alors, tu crois que nous devons nous en méfier ?

— On ne peut pas savoir ce qu'il y a dessous ! Il me rappelle certains endroits de chez nous, dans la Camargue. On croit que c'est un pré avec des touffes de joncs et de salicornes. On s'aventure à y marcher et c'est un marais où l'on s'embourbe.

— Que t'a-t-il dit ?

— Oh ! pas grand'chose ! Il a l'air de mépriser les autres comme s'il était un grand seigneur, égaré à la cuisine. Il m'a demandé seulement si nous étions là pour longtemps. Je lui ai répondu que je n'en savais rien. Et j'ai bien vu que la curiosité, tapie derrière les vitres de ses yeux, n'était pas satisfaite de ma réponse.

— T'a-t-on parlé à la cuisine du jeune maître, si glorieusement tombé ?

— Marius n'en a dit qu'un mot : « La maison va être plus gaie qu'elle n'était. Ça nous ramènera au temps où M. Amaury, en montant l'escalier, envoyait vers le plafond de jolies chansons provençales. » Nibal a gardé le silence comme on fait lorsqu'un mort passe. Les autres aussi.

Maguelonne avait de la peine à suivre les paroles de sa vieille bonne : ses paupières battaient sous le sommeil qui l'envahissait.

Pourtant elle essaya de donner corps à une pensée qui s'agitait dans le vague de son esprit :

— Ma Douce, nous vivons un conte de fées, et pourtant je crois que j'ai peur de l'avenir.

— Il ne faut pas en avoir peur, ma jolie. Il faut au contraire lui sourire puisqu'il vous fait risette. A cette heure, vous ne vous tenez pas plus debout que Kercoz, le vieux pêcheur, les soirs de pardon. Dites

votre prière et couchez-vous. Demain, quand le soleil brillera, toutes les idées noires s'évanouiront comme la brume du matin quand vient midi.

Maguelonne obéit; elle se coucha, et si grande était sa lassitude qu'aucun rêve ne l'agita.

IV

Lorsque la dormeuse se réveilla, il faisait grand jour; elle courut à la fenêtre et en écarta les volets intérieurs. Désillusion! le parc dont elle avait rêvé, où elle espérait passer les longs après-midis d'été, n'existait que dans son imagination. A sa place, s'étendait une grande terrasse, terminée par une balustrade, qui devait dominer une rue parallèle à la rue des Trésoriers-de-France, et sans doute servir de toit aux communs, garage et écuries.

Maguelonne soupira: au sortir du Manoir qui recevait si librement le grand air du large, l'hôtel de Provence-Aragon lui produisait l'effet d'une prison.

Ma Douce entra à ce moment, un plateau à la main.

— Quelle heure est-il donc? demanda la jeune fille.

— Neuf heures, ma jolie... Vous avez bien dormi?

— Trop! Demain, je reprendrai mes habitudes bretonnes... Ma tante est-elle déjà venue heurter à ma porte?

— Non, elle est à la messe.

— J'ai envie de la rejoindre... Toi qui connais Montpellier, tu m'expliqueras le chemin à suivre...

Mlle Delphine rentrait quand, dans l'escalier, elle rencontra sa nièce en tenue de sortie.

— Veux-tu que je t'accompagne à la cathédrale? proposa-t-elle. Cela te ferait voir la ville.

— Oh! ma tante, c'est inutile! Je me débrouillerai fort bien. Ma Douce m'a donné quelques indications.

— Je sais, en effet, qu'à présent les jeunes filles sortent seules, tout au moins pour aller à l'église, à des cours ou chez leurs amies... Personne ici ne trouvera donc à redire à ton indépendance, et j'espère que tu n'en abuseras pas... Va donc! Mais n'oublie pas l'heure du déjeuner. Ton oncle n'aime pas à attendre.

Maguelonne traversa la voûte, décorée de cœurs et d'étoiles: elle pensa à la devise inscrite sur la cheminée de la bibliothèque: *Vers Elle, toujours unis*. Elle était belle, cette devise, qui, en une seule

ligne, résumait tous les devoirs du mariage chrétien. Elle eût voulu la faire sienne et la vivre. Ce devait être si bon de n'avoir qu'un même cœur, une même foi avec son mari !

Toute à ses réflexions, elle ne s'étonna pas de voir le portail s'entre-bâiller devant elle par les soins de Marius qui balayait sa loge ; elle écarta le lourd vantail, décoré de fleurs et de fruits, et, sur le seuil, elle s'arrêta pour humer l'air frais du matin.

Le mistral s'était couché ; derrière lui, il avait laissé un ciel sans nuages et très bleu, qui paraissait encore plus bleu entre les maisons grises, presque noires.

La petite rue étroite en était toute réjouie ; Maguelonne éprouva une impression d'allègement, de délivrance, et, presque joyeusement, elle attira le vantail à elle pour le fermer.

Comme elle faisait ce geste, ses yeux rencontrèrent un groupe qui se dirigeait vers la rue de la Loge : deux jeunes filles, presque identiques et très gravures de modes, cheveux dorés, regard d'azur, minois chiffonné, manteau brique de couleur osée, chapeau enfoncé sur les oreilles, fins talons et bas de soie, et un grand jeune homme botté, figure pâle, moustache noire, l'air distingué, un stick à la main, le ruban de la Croix de guerre à la boutonnière.

Au passage, les trois effleurèrent du regard Maguelonne ; elle eut conscience qu'elle les intriguait, que, derrière elle, des chuchotements s'échangeaient :

— Je parie que ce sont les demoiselles de Provence-Aragon, pensa-t-elle... Mon oncle m'a dit qu'elles étaient jumelles et très modernes, mais il n'avait pas mentionné l'existence de leur frère.

Une pensée lui traversa l'esprit, une de ces pensées qui viennent souvent aux jeunes filles à la saison du mariage : elle la repoussa aussitôt, comme étant de ces idées dangereuses que M. le recteur lui recommandait d'écarter avec soin pour ne pas troubler son existence solitaire d'orpheline.

— Du reste, ajouta-t-elle dans l'intime de son être, les Provence-Aragon sont nobles comme les rois... Ils doivent rechercher les alliances illustres.

Elle continua son chemin par la rue étroite et tournoyante. Dans un élargissement de la rue Embouqued'Or, fait sans doute jadis pour le croisement des carrosses, elle remarqua un hôtel de belle mine, mais évidemment dégradé.

— C'est là qu'ils habitent ! décida-t-elle.

Elle s'en voulut encore d'occuper sa pensée de ces Provence-Aragon, grands seigneurs dédaigneux qui sans doute mépriseraient fort la petite bourgeoise

pauvre qu'elle était, et, pour se débarrasser de cette hantise, elle essaya d'occuper son esprit par le spectacle des choses extérieures. Dans le labyrinthe de rues aux pavés en têtes de clous, des enfants jouaient sur le seuil des vieilles maisons ; elle aurait voulu leur parler, les embrasser, comme elle le faisait en Bretagne lorsqu'elle traversait le village, mais, tous s'enfuyaient à son approche et elle ressentit cruellement cette impression d'être l'étrangère dont on n'a jamais rencontré le visage et dont on se défie.

« Il se passera du temps avant que je sois acclimatée dans ce pays, adoptée par lui, » pensa-t-elle avec un soupir.

Après s'être égarée un peu, elle atteignit la cathédrale et s'arrêta, plus surprise encore que charmée, devant le porche, des piliers cylindriques, coiffés d'un cône, qui supportent une voûte en croisée d'ogive.

Cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vu déjà. Peut-être cela remontait-il à ces rois de Majorque dont Elzéar Maureilhan avait écrit l'histoire ?

Elle entra : une messe venait de finir, la dernière probablement, car, un à un, les fidèles se retiraient. Les pas de la jeune fille résonnèrent dans la large nef. Elle monta jusqu'à la balustrade du chœur, et sans accorder un regard au maître-autel en bronze ciselé, elle s'agenouilla sur l'une de ces chaises doubles, si fort en faveur dans le Midi, et elle enfouit son visage dans ses mains.

Jusqu'ici, l'esprit dispersé par la multiplicité des images, le corps harassé par le long voyage, elle n'avait pas bien réalisé sa situation. Dans le silence du lieu saint elle osa la regarder en face.

Elle allait habiter un hôtel somptueux, presque un palais ; mais cet hôtel était triste et, en dehors de Ma Douce, elle n'y trouverait pas les douceurs de l'intimité. L'oncle Elzéar, absorbé par sa marotte archéologique, ne lui demanderait que de ne pas troubler la régularité de ses habitudes, et s'il l'appelait auprès de lui, ce ne serait que pour l'associer à ses travaux. Il ne se préoccuperait jamais de ce qu'elle pourrait penser ou souffrir...

La tante Delphine était très bonne, elle serait soucieuse de son bien-être, mais songerait-elle que sa nièce était jeune, qu'elle avait un cœur qui ne demandait qu'à se dévouer, à se donner ? A cause de son infirmité, elle avait vécu en marge de la vie, et, sans doute, elle s'était interdit tout rêve d'avenir. Comment comprendrait-elle tout ce qui s'agite derrière le front d'une jeune fille ?

Et même, si elle le comprenait, oserait-elle le

laisser voir : elle semblait si timide ! Quand elle parlait, il y avait de temps en temps des arrêts, des silences, qui faisaient songer à ces points de suspension que les auteurs mettent dans leurs livres pour figurer une pensée qu'ils n'expriment pas.

Et puis, à quel titre Maguelonne était-elle appelée à s'asseoir au foyer de son oncle : petite parente pauvre, recueillie par charité, qui vieillirait doucement dans le célibat en tapant sur une machine à écrire ? Ou bien filleule, dotée petitement ou grandement suivant la générosité de son parrain ? Ou encore héritière reconnue et, en cette qualité, présentée à toute la province ?

Entre les trois conjectures, il lui était impossible de discerner la bonne, et les domestiques sans doute ne la discernaient pas davantage : Nibal ne demandait-il pas quelle serait la durée du séjour de la demoiselle ?

Pour cet homme, elle était déjà l'ennemie, celle qui pouvait prendre la première place sur le testament du maître !

— Il s'imagine peut-être que je suis une intrigante ! pensa Maguelonne.

Des larmes jaillirent de ses yeux, larmes de sa fierté humiliée. Si elle avait vécu de son travail, personne au moins n'eût pu l'accuser de calculs aussi mesquins.

Et elle imagina ce qui serait arrivé si son père avait pu se rétablir. Évidemment, cela n'eût rien changé à la situation : il eût fallu tout de même vendre le Manoir, mais le commandant aurait accompagné sa fille à Paris ; il l'eût encouragée de sa présence, soutenue de sa tendresse.

Il la comprenait si bien : il sentait tellement combien elle devait lutter contre les tendances que l'hérédité avait déposées en elle. Sans jamais déformer sa nature aimante et enthousiaste, il eût achevé de modeler son âme par ses conseils, par de belles et nobles lectures.

« Je me sens encore si incomplète ! » pensa Maguelonne. L'idée de son abandon moral s'abattit sur elle et, se croyant seule aux pieds du Consolateur des cœurs endoloris, elle éclata en sanglots.

Elle pleurait avec une telle véhémence que ses épaules en frémissaient. Cet accès de désespoir ne dura pas longtemps : une main se posa sur son bras :

— Qu'avez-vous ? demandait en même temps une belle voix grave. Ne puis-je rien pour adoucir votre peine ?

Elle releva la tête : une femme d'une trentaine d'années se tenait debout auprès d'elle, grande et

mince, un beau port, le profil un peu anguleux, mais des yeux bruns, pénétrants et doux, qui semblaient descendre en vous pour y chercher le secret du cœur.

Maguelonne, confuse, s'essuya les yeux ; l'inconnue avait l'air distingué : un sombre manteau d'hiver à col d'astrakan l'enveloppait toute, et une petite toque, sans garnitures, achevait de donner à sa toilette une allure presque masculine.

— Qu'avez-vous ? répéta-t-elle. Auriez-vous perdu quelqu'un qui vous était cher ?

— Mon père... mais il y a déjà longtemps, — dix-huit mois, — seulement, tout à l'heure, j'ai pensé à lui et mon cœur s'est brisé... Ça été plus fort que moi !

— Pauvre petite !... Seriez-vous seule au monde ?

— Oh ! non, j'habite chez mon parrain depuis hier soir... Tout est nouveau pour moi... Alors, j'ai manqué de courage... Mais pleurer ainsi c'est pécher contre l'espérance !... A présent, je serai forte... Je ne recommencerai plus...

Elle s'essuyait toujours les yeux : d'autres larmes menaçaient de rouler sur ses joues... Sa nouvelle amie s'agenouilla auprès d'elle :

— La prière de deux âmes est plus puissante que la prière solitaire, murmura-t-elle, si vous voulez, nous prions ensemble.

Elles récitèrent un *Pater* et un *Ave*, puis la jeune femme se redressa :

— Sortons ! proposa-t-elle, je désirerais causer avec vous.

Il y avait une telle autorité dans le ton que Maguelonne obéit, sans réfléchir qu'il était imprudent de lier conversation avec une inconnue. Elles gagnèrent la porte.

— Où demeurez-vous, ma chère enfant ? lui demanda sa compagne d'un ton presque maternel.

— Rue des Trésoriers-de-France, à l'hôtel de Provence-Aragon.

— Mais alors, vous êtes Maguelonne Perhello, la filleule de M. Maureilhan ?

— Oui, madame. Comment me connaissez-vous ?

— Votre parrain est le camarade de collège de mon père, le professeur Mourèze, de la Faculté de médecine. Je savais par votre tante Delphine que son frère était allé vous chercher...

— Vous connaissez aussi ma tante ?

— Je crois bien... Elle m'aide même beaucoup en s'occupant de la lingerie du Foyer Notre-Dame, où sont reçues les jeunes étudiantes sans famille qui désirent poursuivre leurs études dans une atmosphère de sécurité et de saine ambiance morale... Il

n'y a pas de dévouement comparable au sien, si modeste toujours, cherchant à s'effacer. Jamais plus grande âme n'habita petit corps.

— Au premier abord, on ne s'en doute pas. Comme vous dites, elle est si modeste, si effacée ! Mais, j'ai bien compris, par sa sollicitude à mon endroit, que son bonheur était de s'occuper des autres.

Tout en causant, elles avaient remonté la rue qui longe la Faculté de médecine, jadis abbaye bénédictine dont la cathédrale était la chapelle.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, et maintenant que le mistral ne soufflait plus, l'air s'attédisait au point de donner l'illusion du printemps.

Sans le moindre respect humain, la fille du professeur Mourèze s'assit sur le garde-fou de pierre qui borde les fossés où le concierge de la Faculté abrite, l'hiver, les plantes vertes destinées à décorer les fêtes universitaires, et, d'un signe, elle engagea sa jeune compagne à prendre place auprès d'elle.

— Vous pouvez faire beaucoup de bien dans la maison de votre oncle, ma chère enfant.

— Quelqu'un me l'a dit déjà...

Maguelonne allait raconter l'étrange visite qu'elle avait reçue au Manoir ; elle réfléchit soudain que ce récit pourrait revenir aux oreilles de son oncle et elle se tut.

— Ce quelqu'un avait raison, affirma sa compagne. Votre oncle Elzéar est rongé par son chagrin.

— Il s'y est muré absolument ! Jamais il ne parle de son fils...

Mlle Mourèze était devenue très pâle, mais, si sa pâleur était due à quelque souffrance physique, elle n'en laissa rien paraître :

— Un abcès où l'on ne porte pas le bistouri peut infecter tout un organisme, continua-t-elle. Lorsque vous connaîtrez mieux votre oncle, il faudra essayer de pénétrer dans le sanctuaire secret, mais, doucement, tendrement. Il a un cœur qui réclame beaucoup de ménagements...

Elle n'en ajouta pas davantage. Onze heures sonnaient.

— Je vais à la Faculté, dit-elle en se levant. Accompagnez-moi jusque-là.

Maguelonne la suivit jusqu'au pont jeté sur les fossés. Deux figures de médecins à perruque gardaient la porte de cet air placide des illustrations d'antan que le ciseau d'un sculpteur a assis dans des fauteuils pour les siècles à venir.

— Allez-vous retrouver monsieur votre père ? de-

manda la jeune fille, intéressée par tout ce qui concernait sa nouvelle amie.

— Oui, je vais assister à un de ses cours pratiques où j'ai toujours à apprendre. C'est un si grand maître !

— Mais alors, mademoiselle, vous aussi ?...

— Oui, moi aussi, je suis le docteur Mourèze, le docteur Lazarine Mourèze... Il faudra venir me voir. On me trouve chez moi, le jeudi, de quatre à sept, et, chaque soir, à partir de six heures, au Foyer Notre-Dame, rue Bonnard, en bordure du Jardin des Plantes... Je compte sur votre visite...

— Je serais une ingratitude si je n'allais pas vous remercier, mademoiselle. Vous avez été si bonne pour moi !... Je crois bien que c'est Dieu qui vous a envoyée vers ma détresse.

— Peut-être bien ! J'allais sortir sans vous remarquer lorsque j'ai entendu vos sanglots.

— Et vous êtes revenue sur vos pas. Combien d'autres ne l'auraient pas fait !

Elles étaient à la porte du grand pas-perdu dallé, qu'entoure un cercle de figures de bronze, célébrités médicales dont s'honore la Faculté de Montpellier. Deux jeunes filles, l'air sérieux et ferme, le regard droit, les rejoignirent.

— Mademoiselle, demanda l'une d'elles, nous ferez-vous, ce soir, cette causerie sur les devoirs du médecin que vous nous avez promise ?

— Bien sûr, Annette, je la ferai ! Quand j'ai promis, vous le savez, je n'aime pas manquer à mes promesses.

L'autre jeune fille n'avait rien dit : son regard bleu, couleur du ciel, semblait absorbé dans une pensée intérieure qui l'isolait du va-et-vient bruyant des étudiants se rendant au cours ou en revenant.

— Maguelonne, suivez-nous jusqu'à la terrasse, proposa Lazarine. Je vous montrerai le chevet de la cathédrale.

Cette terrasse dominait une cour, coupée de plates-bandes que l'hiver dénudait et au fond de laquelle s'étendait l'amphithéâtre d'anatomie.

Le lieu eût été sévère, sans beauté, si, à droite, la cathédrale ne se fût dressée avec ses tours carrées, offrant à la vue sa grande-rosace et un reste de cloître. Les vieilles pierres, touchées par le soleil, prenaient une chaude patine qui chantait sur le ciel bleu.

— Voici l'image de nos vies, remarqua Mlle Mourèze en mettant la main sur l'épaule de l'étudiante aux yeux bleus. Ici, le devoir, là-bas le secours pour le bien remplir. N'est-ce pas, mes enfants ?

Les deux jeunes filles sourirent sans répondre :

la répétition de l'heure sonnait. Elles descendirent les degrés qui conduisaient à l'amphithéâtre.

— Ce sont deux de nos filles, raconta Lazarine en les regardant s'éloigner, des âmes délicieuses, toutes de sacrifice. Annette Belvezet a dernièrement refusé un parti avantageux vers lequel inclinait son cœur pour ne pas quitter sa mère malade. Et l'autre, Germaine Montal, a été dépouillée, puis mise, avec son frère, à la porte de la maison paternelle, par une belle-mère, vraie marâtre des vieux contes, qu'ils n'ont pas voulu, en souvenir de leur père, attaquer en justice. D'abord, les pauvres petits ont cru pouvoir vivre ensemble avec leurs modiques ressources, mais, vite, ils se sont aperçus de l'impossibilité de réaliser leur désir. Germaine est donc venue avec nous au Foyer Notre-Dame, et son frère, qui prépare sa licence ès lettres, est entré à la Maison fraternelle, œuvre similaire qui abrite les étudiants sans fortune. Tous deux sont contents de leur sort.

— J'ai été frappée du beau regard de cette jeune fille.

— Vous avez trouvé, sans doute, qu'il y avait du ciel dedans?... Vous ne vous êtes pas trompée. Je ne crois pas que Germaine achève ses études de médecine. Avant, Dieu l'aura appelée à son service.

Elles traversaient de nouveau les Pas-Perdus, presque vides à présent que l'heure avait sonné.

Mlle Mourèze remarqua en souriant :

— Je suis sûre que vous ne vous attendiez pas à rencontrer des étudiantes de cette sorte.

— Je l'avoue... Lorsqu'on n'est pas sortie de son trou, on garde beaucoup de préjugés.

— Au fond, vous n'avez pas tort ! Les fortes études sont un grand écueil pour la femme. Elles favorisent ses goûts d'indépendance et souvent la détournent de sa mission qui est le dévouement, le sacrifice. Mais nos chères filles n'ont pas l'orgueil de l'esprit ; elles aiment les conseils et ne cherchent qu'à se dévouer corps et âme...

Elles étaient revenues au petit pont où Barthez et Delapeyronie, confortablement assis, regardent défiler les générations.

— Au revoir, petite amie, dit Lazarine. A bientôt, n'est-ce pas ?

Maguelonne rentra le cœur en fête ; en chemin, elle embrassa deux tout petits, moins sauvages que leurs aînés, qui, dans une vieille rue tortueuse, étaient venus familièrement s'accrocher à sa jupe.

Il y avait du soleil dans le grand escalier, et, ce soleil, il lui sembla qu'elle l'avait aussi en elle. Tout de suite, elle se mit à la recherche de sa tante Del-

phine pour lui conter son aventure, mais la femme de chambre lui apprit que Mademoiselle, à cette heure, écrivait sous la dictée de Monsieur, pour remplacer Annibal, le secrétaire ordinaire, qui était en courses. Elle dut donc remettre à plus tard le récit de sa matinée. Ma Douce seule en reçut confiance.

— Je suis contente, déclara-t-elle, cette « médecine » a mis de la lumière dans vos yeux, ma jolie. Elle doit s'entendre à consoler l'âme aussi bien qu'à guérir le corps.

V

Le déjeuner venait de finir sans que Maguelonne eût trouvé l'occasion de narrer sa rencontre du matin. Son oncle semblait retiré dans le jardin secret où il cultivait sa douleur, et sa tante se taisait, soucieuse avant tout de ne pas troubler le silence absorbé de son frère.

L'immense bibliothèque ressemblait, de plus en plus, à un temple où Dieu-Hostie n'eût pas été, mais qu'eussent rempli des morts sans nombre, l'abbaye de Westminster ou le Panthéon ! La jeune fille n'éprouvait pas cependant l'impression déchirante d'isolement qui, le matin, un moment, avait eu raison de sa vaillance. Elle pensait à Lazarine...

Annibal fit disparaître la petite table de comédie, balaya les miettes et rendit au coin de la cheminée son air de salon. Il venait de se retirer quand la porte se rouvrit sous sa main, et il annonça, la voix pompeuse :

— M. le comte de Provence-Aragon.

Celui qui entra, un homme de moyenne taille, à moustache blanche, avait la figure fine, mais des traits fatigués : une patte d'oie griffait la tempe près des yeux.

— Cher ami, s'écria-t-il, il y a un siècle que je ne suis venu causer avec vous !...

Déjà Mlle Delphine se levait dans l'intention évidente de se retirer et d'entraîner doucement sa nièce à sa suite ; mais le vieux gentilhomme s'y opposa en lui baisant la main avec une grâce difficile à imiter, qui disait tout à la fois son affection et son respect.

— Mademoiselle, je vous en supplie, ne prenez pas la fuite ainsi que votre charmante compagne...

— Maguelonne Perhello, acheva Elzéar, la fille d'une de mes cousines que vous vous rappelez peut-être, Vivette Maureilhan, dont le père était avocat.

— Si je me rappelle la jolie Vivette, autour de laquelle, dans le monde, tous les jeunes gens s'empressaient, ah! je crois bien! Elle semblait l'incarnation même de notre Midi... On eût dû la choisir comme reine du Félibrige!... Mademoiselle lui ressemble étonnamment. Et le joli nom de Maguelonne qu'elle porte, ce nom qu'ont chanté tous les troubadours, la pare d'un charme de plus!

Il s'assit sur ce madrigal et continua :

— Mes filles se rendaient au manège, ce matin, avec leur frère. Elles ont entrevu Mlle Perhello qui sortait, et, au retour, elles m'ont dit : « Cette jeune fille doit être la filleule de M. Maureilhan! » Etes-vous pour longtemps ici, mademoiselle?

Il se penchait sur le bras du fauteuil, vers la jeune fille, évidemment très anxieux de sa réponse.

Ce fut Elzéar qui expliqua :

— Maguelonne ne nous quittera plus que pour se marier. Désormais, elle sera notre fille.

Les paupières du comte battirent : une satisfaction, peut-être même un espoir, glissa dans ses yeux à demi fermés.

— Bérengère et Almodis s'en réjouiront! déclara-t-il en se redressant, car la première vue leur a été très sympathique et, le voisinage aidant, cette heureuse impression ne pourra que se confirmer en bonne amitié.

— Ce matin, j'ai déjà fait la connaissance d'une Montpelliéraine, annonça Maguelonne tout à coup, Mlle Lazarine Mourèze.

— Notre doctoresse! Oh! prenez garde, mademoiselle... Elle est dangereuse! très dangereuse!...

— Pourquoi?

— Parce que, de gré ou de force, elle vous enrégimentera pour son Foyer Notre-Dame ou son œuvre des Enfants malades!... Je la connais fort bien... Sa mère, une Montservade, était une de mes parentes. Elle se prit de reconnaissance pour Mourèze, jeune encore, mais déjà célèbre, qui avait sauvé son père en tentant une opération, déclarée impossible par tous ses confrères, et elle l'épousa malgré son entourage. Nous ne « cousins » pas beaucoup. Nos chemins sont si différents... Cependant, on échange par an deux ou trois visites.

— Mais je serais très heureuse d'être enrégimentée! assura Maguelonne. Tante Delphine s'occupe déjà de la lingerie du Foyer Notre-Dame. Moi, je pourrais m'offrir pour des travaux de dactylographie et même enseigner la *sténo* à celles qui voudraient prendre leurs cours de cette manière.

— Mademoiselle, ne soyez pas imprudente... Si

vous présentez le petit doigt à l'engrenage, il vous happera toute ! Les patronages, gouttes de lait, dispensaires, foyer de la jeune fille et autres inventions modernes sont de véritables boulets qu'on traîne au pied. Impossible d'organiser une partie de plaisir, une excursion en auto, sans entendre cette petite phrase : « Et mon service, qui le fera ? » C'est assommant ! Bérengère et Almodis s'étaient d'abord lancées là-dedans, entraînées par des amies de pension, mais j'ai vite mis le holà, et, du reste, elles ont été les premières à reconnaître que j'avais raison... Maintenant, elles ne s'occupent plus que de ventes et de concerts de charité...

Maguelonne considérait l'étoile de la cheminée. Un souvenir remontait à sa mémoire : c'était avant la guerre, au cours d'une excursion au phare d'Eckmühl. Leurs compagnons, redoutant la fatigue d'une longue ascension, n'avaient pas suivi le commandant et sa fille jusqu'à la dernière plate-forme.

De là-haut, la vue s'étendait merveilleuse sur la côte sauvage de Penmarc'h et il semblait que l'air était plus pur à respirer ; dans son enthousiasme, Maguelonne s'était écriée : « Les autres ne savent pas ce qu'ils ont perdu ! » Et son père, lui mettant la main sur l'épaule, lui avait dit alors : « Oui, petite, l'effort coûte, mais l'effort paie... » D'abord cette réflexion avait glissé sur son âme trop jeune, mais, plus tard, elle l'avait retrouvée lorsqu'elle avait enfermé dans son cœur tous les conseils du cher disparu comme on recueille, dans un coffret, les reliques de ceux qu'on a aimés.

Et, soudain, presque involontairement, sa pensée se fit jour, elle remarqua :

— Nous contraindre à l'oubli de nous-mêmes apporte peut-être plus de joie que la satisfaction de nos désirs.

Le comte de Provence-Aragon eut une légère inclination de la tête qui semblait approuver la jeune fille, mais qui, à la vérité, n'était qu'un geste de déférence pour des paroles de femme qu'on ne discute pas tout en les traitant à part soi de puérilités.

— Lazarine Mourèze est l'illustration vivante de votre thèse, mademoiselle, reprit-il, un fin sourire aux lèvres. Elle tient de sa mère une énorme fortune. Son père gagne ce qu'il veut avec son bistouri. Ils ont villa à Saint-Raphaël, château au bord du Lez. Il y a quelque quinze ans, tous les jeunes gens de la ville et de la province ont demandé en mariage ma jeune cousine, et, au lieu de fixer son choix sur l'un d'eux, à vingt-cinq ans, elle a préféré renoncer au monde pour faire ses études de médecine et se consacrer

aux enfants malades. Par les chaleurs les plus torrides, elle reste à Montpellier, ne se plaisant qu'à visiter les pauvres et à endoctriner les petites étudiantes en robe fanée auxquelles elle a donné un toit pour les abriter... J'admire son père, je l'avoue ! Il ne partage pas les idées de sa fille, mais jamais il ne lui adresse une observation. Il la laisse libre d'organiser sa vie comme elle l'entend...

Elzéar Maureilhan se taisait, il jouait avec un crayon, trouvé près de lui sur une petite table. Sa sœur tricotait un ouvrage pris dans une corbeille au coin de la cheminée qui était toujours prêt à remplir les vides des heures passées dans la bibliothèque.

Mais le comte de Provence-Aragon, comme tous les gens qui réfléchissent peu, n'avait pas besoin qu'on lui répondit ; il continua :

— A faire le pendant de Lazarine, je ne sais que M. Josel, l'amoureux de Maguelone, comme on l'appelle ici... oh ! mademoiselle, ne rougissez pas... Il ne s'agit pas de vous, ni même de votre homonyme, la belle princesse de Naples, mais bien de la ville romaine, que Charles Martel démantela pour en chasser les Sarrasins, Maguelone avec un seul N...

— Josel écrira le livre définitif sur la question, affirma Elzéar. Il apporte dans ses recherches une telle méthode, une telle clairvoyance, qu'il met au jour des documents jusqu'ici ignorés...

— On voit que c'est un de vos amis, mon cher...

— Oui, je l'estime beaucoup, et je ne suis pas le seul ! Pas plus tard qu'hier, un membre de l'Institut, avec qui j'entretiens des relations suivies, m'écrivait : « Vous avez à Montpellier un jeune professeur qui sera bientôt célèbre. M. Josel, quoique ayant à peine trente ans, fait autorité en matière médiévale dans le monde des chercheurs, et il est désigné pour devenir l'un des nôtres. »

— En attendant qu'il endosse l'habit vert, sa Maison fraternelle est aussi fréquentée que le Foyer Notre-Dame. Le local en est pourtant bien défectueux, mais je suppose que les habitués ne sont pas de ces « joyeux escoliers » que le ciseau d'un sculpteur a symbolisés dans le monument du Jardin des Plantes sous la forme de l'étudiant qui tend la coupe à Rabelais... Les jeunes doivent un peu s'ennuyer dans cette « boîte » où, sans doute, les mamans ont tenu à les enfermer. J'imagine que, si on les eût consultés, ils eussent opté pour une plus bruyante hôtellerie où, le soir, on n'eût pas tiré les verrous...

Elzéar se redressa comme si cette réflexion lui était une offense personnelle.

— Détrompez-vous, mon cher, il règne à la Maison fraternelle la plus franche gaieté... Quant aux verroux dont vous parlez, ils seraient inutiles. Tous ces jeunes ont le sentiment de leur responsabilité... Ils se commandent eux-mêmes ! Ce sont des âmes de chefs que prétendent former Josel et les hommes distingués qui l'aident dans sa tâche...

— Espérons que ces chefs nous conduiront dans le droit chemin... C'est la grâce que je souhaite aux amis de P'œuvre et surtout au généreux anonyme qui, paraît-il, envoie, chaque année, une si riche offrande qu'à elle seule elle suffit presque aux besoins de la Maison. Je me suis souvent demandé quel était ce mystérieux donateur. Josel lui-même prétend l'ignorer.

D'un geste impatient, Maureilhan rejeta sur la table le crayon qu'il tenait à la main.

— Pourquoi chercher à soulever le voile ? s'écria-t-il. L'œuvre vit et se développe... C'est l'essentiel. Lorsque vous allez entendre les « petits François », notre chapelle Sixtine, demandez-vous quels sont les auteurs de ces beaux chants qui vous ravissent ?... Non, et pour cause ! Le chant grégorien n'a eu pour auteurs que des moines obscurs et mortifiés... Mais il nous fait du bien... Cela suffit !...

— Oh ! pour cela, c'est certain ! Ces auditions sont des plus intéressantes !... Il faudra faire entendre à mademoiselle nos petits chanteurs, une des gloires de Montpellier... Mes filles, du reste, ne demanderont qu'à la piloter partout... Vous les verrez poindre prochainement... Là-dessus, je me sauve, il y a au *Café de la Régence* un très curieux match d'échecs auquel je tiens à assister. Cela surcharge ma journée, déjà très prise par une assemblée générale à mon cercle et une répétition de comédie chez les Jambrun, ces nouveaux riches qui ont gagné une fortune fantastique à fournir l'armée de savon et de chandelles.

— Mais alors vos notes pour cette généalogie dont vous m'avez parlé ?

— Nous les renverrons à la prochaine visite. J'ai trop bavardé aujourd'hui, mon cher ami. Mademoiselle Maureilhan, je suis votre serviteur... Comme je vous l'ai dit, mes filles viendront voir votre charmante nièce, et même elles organiseront une petite réunion en son honneur... On est très gai, chez nous, mademoiselle Maguelonne, vous verrez... beaucoup plus gai que chez les Mourèze...

Elzéar accompagnant le visiteur jusqu'au palier, la tante et la nièce restèrent seules. La première roula son tricot :

— Il faut nous retirer, dit-elle, c'est l'heure où mon frère fait une petite sieste avant de reprendre

son travail. Tu n'as pas encore visité la maison, ma petite. Je vais te la présenter... Autrement, tu ne te sentirais pas chez toi, ici.

Le ton était tout simple : il fit pourtant battre le cœur de Maguelonne. Était-ce vrai ? Serait-elle désormais la fille de la maison ? Elle ne voulut pas s'attarder à cette pensée qui remplissait son esprit d'un essaim bourdonnant de désirs et d'espoirs ; elle suivit sa tante.

Une à une, les portes qu'elle n'avait vues encore que fermées s'ouvrirent devant elles : chambres à coucher que personne n'habitait plus, mais où, jadis, comme dans la chambre de la duchesse Anne, avaient été reçus des hôtes royaux ; salle à manger immense tendue de cuir de Cordoue, où de l'argenterie massive étincelait sur des dressoirs datant de la Renaissance ; salons de réception où des tapisseries de Flandre, des fauteuils Louis XIV semblaient encore attendre les grands seigneurs et les belles dames qui fréquentaient chez le gouverneur du Bas-Languedoc.

À mesure qu'elle prenait contact avec les preuves tangibles de la fortune de son oncle, Maguelonne réalisait mieux cette fortune ; elle devinait qu'elle se chiffrait par millions et cette constatation augmentait son trouble. Elle avait presque peur de ce qui chantait dans sa jeune tête.

Toujours suivant sa tante, elle descendit dans les communs en contre-bas de la cour, mais de plain-pied sur la rue Jacques-Cœur ; elle monta jusqu'aux combles où elle put examiner de plus près cette assomption païenne qui s'intitulait le *Triomphe de la Beauté*, et les moulures délicates qui ornaient les quatre angles du plafond ; enfin, elle revint sur la terrasse où, dès le premier rayon de soleil, on mettait à respirer les plantes vertes.

L'appartement de Mlle Delphine, composé de trois pièces, était contigu à celui de Maguelonne, appartement très simple où l'on ne voyait que des meubles sans grande beauté qui devaient être des souvenirs.

— Nous sommes voisines, remarqua la vieille demoiselle. Lorsque tu t'ennuieras d'être seule, tu n'auras qu'à heurter chez moi.

Maguelonne regardait la longue suite de portes-fenêtres à petits carreaux qui ouvraient sur la terrasse ; deux d'entre elles avaient leurs volets clos.

— Nous n'avons pas vu cette chambre, remarqua-t-elle.

Le bon visage de Mlle Delphine se contracta sous une expression de douleur :

— C'est celle d'Amaury, murmura-t-elle, il n'y a que moi qui y entre pour enlever la poussière.

Maguelonne se rapprocha de sa tante, occupée à détacher la feuille sèche d'un palmier, et, très bas, elle remarqua :

— Mon oncle ne parle jamais de son fils. Cela m'étonne !...

Mlle Maureilhan ne releva pas sa tête penchée ; elle répondit d'une voix un peu sourde :

— Leurs caractères se sont heurtés autrefois... Au moment de la guerre, ils n'étaient pas réconciliés... Mon frère ne peut s'en consoler et il concentre en lui tout son chagrin...

— Mon cousin lui ressemblait-il ?

— Physiquement, non ! Moralement, oui !... Comme son père il était entier et parfois même violent... mais il tenait de sa mère un cœur tendre, une grande bonté... Il estimait qu'à notre époque, moins qu'à toute autre, on ne doit vivre pour soi, et il rêvait de se dévouer à des œuvres sociales...

— Que faisait-il en attendant ?

— Jeune, il aurait voulu se préparer à l'École normale supérieure, devenir professeur pour communiquer un peu de son âme à ses élèves ; mais Elzéar avait décidé de l'envoyer à l'École des chartes. Malheureusement, le petit ne montrait aucun goût pour les vieux parchemins : son père ne lui permit alors que les études indépendantes... Lorsque la rupture se produisit, Amaury, déjà licencié ès lettres, préparait sa licence de philosophie...

— Est-ce une question de mariage qui provoqua cette rupture, ma tante ?

Mlle Délphine se redressa, la palme sèche à la main.

— Comment le sais-tu ? balbutia-t-elle.

— Je ne le sais pas, mais je le devine. En cette matière, les jeunes gens ne sont pas toujours du même avis que leurs parents...

— Le grand désaccord commença par là, en effet... Amaury était excellent musicien... Il avait pour maître un véritable artiste, le vieux père Clary... Le malheur voulut qu'il s'éprit de la petite-fille de celui-ci... Tiens ! elle te ressemblait un peu... Quand je t'ai vue, hier soir, j'en ai été frappée... Marie-Madeleine était orpheline... Elle donnait des leçons de piano comme son grand-père... Ce projet ne plut pas à Elzéar... Malgré ce que je pus lui dire, très nettement, il signifia sa volonté à son fils. Celui-ci, répugnant aux actes de respect, se soumit dans l'espoir que le temps modifierait les idées de son père ; mais, un soir d'hiver, Marie-Madeleine,

insuffisamment couverte, prit froid en sortant d'une maison trop chauffée; elle dut s'aliter et, quelques jours plus tard, nous apprimes qu'elle était morte...

— Mon cousin Amaury eut sans doute beaucoup de chagrin...

— Un chagrin fou! Chez lui, tout devenait extrême! C'est alors que pour s'occuper, absorber son esprit, il voulut se lancer dans les œuvres sociales... Son père n'en comprenait pas l'utilité; il se heurta à son mauvais vouloir et essuya des refus d'argent... Alors, pour s'en procurer, il imagina de donner des leçons dans les pensions de la ville, Elzéar l'apprit... A la suite d'une dernière scène, le pauvre enfant partit pour Paris...

— Comment vécut-il là-bas? De la fortune de sa mère?

— Non, ma belle-sœur n'avait pas eu de dot... Jusqu'à la guerre, Amaury a travaillé... Il avait une place chez un grand éditeur...

— Je sais qu'il s'est conduit héroïquement, mais il est bien douloureux de penser qu'il est mort sans s'être réconcilié avec son père...

Mlle Delphine eut un geste qui signifiait : « Qu'en savons-nous? » Mais elle garda le silence, et, sans doute pour cacher ses larmes, elle se pencha de nouveau pour cueillir un petit escargot qui, sournoisement, se promenait sur une feuille d'aspidistra.

Maguelonne regretta d'avoir tant insisté sur le sujet douloureux, et, n'osant pas le dire, elle revint vers sa chambre où Ma Douce serrait du linge dans une armoire.

Sa tante prit le temps d'écraser l'escargot, puis elle la rejoignit et, répondant à son geste déférent, elle passa la première pour rentrer.

— Je te laisse à ton installation, dit-elle. Mon service m'appelle au Foyer Notre-Dame.

Un sourire étira joliment les lèvres de la jeune fille.

— Si le comte de Provence-Aragon vous entendait, ma tante, il vous raillerait!

— Le pauvre homme! Je n'échangerai pas ma vie contre la sienne. Il est si triste de le voir s'acheminer vers la vieillesse sans plus d'idées sérieuses que les moineaux qui picorent sur la terrasse.

— Est-ce lui qui a ruiné les siens, ma tante?

— Je ne crois pas qu'il les ait ruinés complètement... Ils reçoivent encore, ils fréquentent la société la plus mondaine; chaque année, ils font de grands voyages, de longues villégiatures, et les petites sont toujours très élégantes, mais il est évident que, par ses prodigalités, le comte a amoindri leur situation.

Maguelonne s'était arrêtée près de la cheminée, et, machinalement, elle changeait de place les bibelots. Si on lui avait demandé pourquoi elle préférerait mettre les vases de Sèvres auprès de la pendule d'albâtre au lieu d'y laisser les flambeaux, elle eût été fort en peine de le dire : elle occupait ses mains, voilà tout !

— Le fils ressemble-t-il au père ? interrogea-t-elle d'une voix qui s'efforçait d'être indifférente.

— Je crois que, s'il avait eu d'autres parents, Guilhem eût été autre, répondit Mlle Delphine qui s'était arrêtée aussi. Il a même fait son droit et son goût l'eût entraîné vers le barreau ; mais le comte de Provence-Aragon n'a pas été plus raisonnable que mon frère : il s'est opposé à une vocation qui lui semblait incompatible avec le passé de sa famille. Là-dessus, la guerre a éclaté. Je dois reconnaître que Guilhem a fait superbement son devoir d'officier. Il a obtenu deux citations à l'ordre de l'armée. En lisant ces citations, je me disais : « Quand il reviendra, il se souviendra qu'il a été chef et il ne végétera plus. » Il voudra agir, devenir un homme utile... » Mais, à peine de retour, toute l'énergie qu'il avait montrée a paru l'abandonner. Non seulement il n'a pas agi, mais, chaque jour, il glisse un peu plus sur la pente de l'oisiveté... A présent, il ressemble à beaucoup d'autres... Et c'est dommage !..

Décidément, les flambeaux étaient mieux à leur place primitive ; Maguelonne les y remit, puis elle se retourna :

— Quel est le rôle de la mère en tout ceci ? interrogea-t-elle, visiblement intéressée.

— Un rôle très effacé... C'est une malade imaginaire toujours occupée de sa santé. Son mari en est parfois excédé, mais il ne le lui laisse pas voir, et, en ceci, il a bien quelque mérite, car il l'avait épousée pour sa dot, et les fâcheuses spéculations de son beau-père ont englouti cette dot corps et biens... La comtesse de Provence-Aragon est donc toujours dans son lit ou sur sa chaise longue. Pendant ce temps, ses filles font ce qu'elles veulent... Comme te le disait tout à l'heure ton parrain, elles sont très modernes, et, à te parler franc, j'aimerais mieux que tu n'aies pas d'intimité avec elles ; mais vous êtes si proches voisines que ce sera difficile. Je ne puis donc que te recommander d'être prudente.

— Oh ! ma tante, vous pouvez être tranquille. D'avance, je suis certaine que les jumelles ne me plairont pas...

Mlle Maureilhan avait traversé la chambre : près de la porte, elle s'arrêta encore, la main sur le

bouton de cuivre. Il y avait de l'inquiétude dans ses yeux bleus où, par moments, un voile léger semblait tomber, cachant la pensée.

— Elles sont gentilles, remarqua-t-elle, elles ont du cœur, de l'élan ! Je crois au contraire que, malgré la différence de vos éducations, elles te seront sympathiques... C'est pourquoi je préférerais t'avertir...

— Un bon averti en vaut deux, ma tante. Je me tiendrai sur mes gardes...

Les yeux bleus, un peu fanés, effleurèrent le joli visage où se devinait le désir de connaître des horizons nouveaux. Songeaient-ils à la jolie Vivette qui aimait tant la toilette et le plaisir ? Maguelonne crut le comprendre et elle se hâta d'ajouter :

— Un autre jour, je vous accompagnerai au Foyer, ma tante... Ce sera pour moi une si grande joie de me rendre utile... Mais, avant d'entrer en fonctions, je trouve plus correct de rendre visite à Mlle Mourèze. Elle reçoit le jeudi... Aujourd'hui, c'est vendredi. Il faut donc rejeter à huitaine le plaisir de me faire agréer comme sténo-dactylo de l'œuvre.

Mlle Delphine approuva de la tête, et, ouvrant la porte, elle sortit à petits pas pressés et le corps toujours penché en avant comme si des forces invisibles la poussaient dehors. Le dernier regard qu'elle avait attaché sur sa nièce était mouillé de larmes : pourquoi ? [Les paroles échangées à ce moment ne comportaient pas d'émotion.

Pensait-elle donc encore à l'enfant qu'elle avait bercé dans ses bras et qui était mort sans s'être réconcilié avec son père ?

Maguelonne, toute songeuse, se rapprocha de l'Arlésienne.

— Ma Douce, dit-elle en lui présentant du linge, brodé dans la solitude du Manoir, as-tu entendu parler du pauvre M. Amaury depuis hier soir ?...

— Oui, ma jolie, ce matin, à déjeuner, sans en avoir l'air, j'ai mis la conversation sur le jeune maître pendant que Nibal vous servait là-haut, car j'ai remarqué que les autres retiennent beaucoup leur langue devant lui... Ah ! je vous assure que Marius l'a aimé, ce jeune maître ! Il ne sait quels éloges en faire !

— T'a-t-il raconté comment s'est produite la brouille ?

— Non, ma jolie, et pour la bonne raison qu'il n'en sait rien lui-même ! Ces messieurs étaient allés avec Nibal à Maguelonne, un endroit des environs qui s'appelle comme vous et dont le propriétaire, un de leurs amis, leur permettait de chasser le canard sauvage en leur absence... Que se passa-t-il là-bas ? C'est

le grand mystère ! Nibal n'en a jamais soufflé mot... La seule chose certaine, c'est que, le lendemain soir, M. Maureilhan revint, la tête bandée, avec une fièvre intense : une branche d'arbre l'avait blessé à la tempe. Du reste, il en porte encore la cicatrice... M. Amaury n'accompagnait pas son père. On expliqua son absence en disant qu'il avait eu besoin d'aller à Paris pour affaires... Mais cette explication parut étrange à Marius et à sa sœur... D'habitude, quand on part en voyage, on emporte sa valise, et M. Amaury était parti, tel qu'il était, en costume de chasse... Les jours passèrent... M. Amaury ne revint pas... Il ne revint jamais...

Dans le feu du récit, Ma Douce avait abandonné ses rangements, et les yeux sur les yeux de sa jeune maîtresse, elle ponctuait ses paroles de grands gestes et de ces regards, pleins de sous-entendus, qui leur donnaient tant de saveur.

— Un matin, Mlle Delphine avait reçu de son neveu une lettre à la suite de laquelle, raidie contre ses larmes, elle avait fait un envoi de linge et d'effets.

« Par la suite, Marius n'avait plus reconnu l'écriture du jeune maître dans les courriers et il avait bien compris qu'il n'en fallait plus parler... Pourtant, Monsieur avait failli mourir en apprenant la mort de son fils. Il ne s'était repris à l'existence qu'après la visite d'un certain M. Josel, le seul qui eût vu le pauvre M. Amaury avant le dernier assaut... Que lui avait raconté ce M. Josel ?... Personne n'en savait rien, car, même les indiscrets ne pouvaient rien entendre à travers les battants massifs de la bibliothèque, mais, sûrement, il avait trouvé les mots qui consolent.

« Depuis, M. Elzéar ne semblait plus le même... Autrefois, il se montrait brusque, dur, autoritaire... A présent, il s'était comme adouci, et, s'il restait sévère, s'il lui échappait parfois quelque impatience, on le devinait plus attentionné pour ceux qui l'entouraient, moins disposé à juger tout par les yeux de son valet de chambre. Le dimanche, il se rendait à la cathédrale et il se mettait à la place où son fils aimait à se mettre... Enfin, c'était toujours lui, et ce n'était plus lui !... On était tenté de croire que le mort lui avait légué un peu de son âme.

Sur cette conclusion, Ma Douce prit la dernière pile de linge à serrer. Maguelonne en profita pour s'asseoir.

— D'après ce que tu me dis, remarqua-t-elle, je constate qu'à la cuisine, Nibal ne rencontre pas beaucoup de sympathie.

— On ne sait pas d'où il sort, ma jolie !

— Comment mon oncle l'a-t-il pris à son service ?

— Ah ! voilà, c'est toute une histoire !... Il y a douze ans environ, M. Maureilhan se rendait de Nice à Monaco par la côte. Son automobile capota, le chauffeur fut tué et lui se trouva au milieu des débris, presque sans blessures, mais dans l'incapacité de se dégager. Un homme se trouvait passer par là... Il accourut, et, avec beaucoup de présence d'esprit, il ferma le robinet du réservoir à essence, puis, réunissant toutes ses forces, il réussit à délivrer votre pauvre oncle... Il était temps... Vingt secondes plus tard, le moteur éclatait.

— Je devine la suite ; pour le remercier de l'avoir arraché à une mort cruelle, mon oncle le prit à son service.

— C'est bien cela ! Et il ferma les yeux sur le passé de son sauveur... Car il y en a qui vont jusqu'à prétendre que celui-ci sortait de prison ! Ce qui est certain, c'est qu'il est fort intelligent, qu'il a l'instruction d'un monsieur et qu'il a pris sur son maître une grande influence... Encore aujourd'hui, Marius prétend que votre oncle se cache pour faire certaines choses que l'autre sans doute blâmerait. Ah ! ma jolie, nous avons touché juste au Manoir ! Ce Nibal ne peut pas nous aimer ! Nous le gênons ! Vous comprenez qu'il devait rêver d'avoir la grosse part dans le testament et, maintenant, il a peur que son maître ne change ses dispositions...

L'Arlésienne avait baissé la voix : elle se pencha pour ajouter dans un murmure :

— Le malheur des uns fait le bonheur des autres : si M. Amaury avait vécu, nous ne serions pas ici à cette heure, installées comme des reines.

Maguelonne ne répondit pas ; elle se leva pour repousser le battant de l'armoire ; elle avait déjà eu cette idée, et il lui était pénible de penser que tout son avenir si doré, si plein d'espairs, était bâti sur ce matin d'hiver où Amaury avait sauté hors de la tranchée pour une mission de sacrifice.

Le bavardage de Ma Douce lui devint à charge : elle passa dans le petit salon et, d'un geste machinal, avec le désir de distraire son esprit, elle souleva le couvercle du piano ; mais, aussitôt, elle le laissa retomber. Elle répugnait à troubler le silence qui l'enveloppait : il lui semblait que, tout près d'elle, dans la chambre aux persiennes closes, un mort dormait son dernier sommeil. Et cette impression lui serra la gorge à un tel point qu'elle se surprit aspirant à la visite de ses jeunes voisines qui l'arracheraient au calme funèbre des vieux murs et lui donneraient un aperçu du monde et de la vie...

VI

Le comte de Provence-Aragon savait, à l'occasion, suivre une idée. Dès le lendemain il dépêcha les jumelles chez M. Maureilhan.

Elles se présentèrent après le déjeuner, à cette heure où elles savaient que Mlle Delphine s'attardait quelques instants près de son frère, et, de la même façon que leur père, le sourire aux lèvres, la main en avant, mais plus exubérantes, presque familières, elles firent le tour du petit cercle.

— Nous venons enlever Mlle Perhello ! annoncèrent-elles. Aujourd'hui, nous réunissons quelques amies. On travaillera un peu... On bavardera beaucoup... Il faut absolument qu'elle soit des nôtres !

Mlle Delphine hasarda une objection : sa nièce n'avait pas encore eu le temps de reviser son vestiaire.

— Ça ne fait rien ! s'écria Almodis, elle est jolie comme un cœur dans sa petite robe noire... Mademoiselle, envoyez-la mettre son chapeau et sa jaquette... Nous sommes bien décidées à ne partir d'ici qu'après l'avoir conquise ! Et je suis sûre que M. Maureilhan ne s'y opposera pas...

— Il ne peut rien nous refuser ! assura Bérengère.

En même temps, les deux sœurs se penchaient vers Elzéar, enlaçantes, irrésistibles, et très gentilles en effet, malgré la poudre, les coups de crayon habiles, la toilette trop tapageuse.

À les voir, dans le cadre austère, parler, s'agiter, tout de rouge vêtues, elles éveillaient l'idée d'oiseaux à l'éclatant plumage s'ébattant dans une volière au grillage de bronze.

M. Elzéar ne put résister à tant de gentilleses :

— Je donne toute permission ! déclara-t-il.

Maguelonne regarda sa tante, du désir plein les yeux.

— Va t'habiller ! lui dit celle-ci un peu à contre-cœur.

— Oui, oui, dépêchez-vous ! s'écria Almodis en la poussant par les épaules, nous vous attendons !

La jeune fille ne se fit pas répéter l'invitation ; très rapidement elle enfila un costume tailleur de serge, œuvre d'une petite couturière de Vannes, que complétait un corsage en crêpe de Chine ; elle se coiffa d'un large chapeau de velours, chiffonné par ses mains, et, sans s'attarder devant la glace, elle regagna la bibliothèque.

— Vous êtes épâtante ! s'écria Almodis en la

voyant reparaitre. Guilhem vous admirerait ! Il trouve que nous passons trop de temps à notre toilette. Ce matin, il vous a aperçue vous rendant à l'église avec votre tante. Et, à déjeuner, il a raillé notre paresse. Mais il est bien difficile de se lever tôt quand on se couche tard. Vous vous en apercevrez lorsque vous serez un peu dans le train.

Tout en jasant, les jumelles avaient encadré leur conquête et l'entraînaient vers le grand escalier.

— Jadis, quand nous habitions ici, je le descendais toujours sur la rampe, déclara Almodis, et, aujourd'hui encore, il ne faudrait pas beaucoup me prier pour que je recommence. La sensation était exquise.

— Tu vas la scandaliser, gronda Bérengère, un peu moins en dehors que sa sœur.

— Quoi ? vraiment, vous vous scandaliserez pour si peu de chose ?

— Oh ! non, quand j'étais petite, j'aimais grimper aux arbres.

— Mais, aujourd'hui, vous ne le feriez pas, interrompit Bérengère. Vous avez l'air d'une personne sage, posée, tandis que nous...

— Nous suivons notre siècle ! s'écria Almodis, Maguelonne est en retard. On voit qu'elle arrive du fond de la Bretagne.

Déjà le « Mademoiselle » était supprimé. Avec les jumelles, on sautait par-dessus les préliminaires.

— Vous jugerez notre hôtel bien *purée* ! remarqua Bérengère avec mélancolie lorsqu'elles se trouvèrent dans la rue. Notre propriétaire est une vieille *grigou* qui ne veut faire aucune réparation et prétend encore nous augmenter.

Elle poussa un soupir, et, comme elles avaient atteint l'endroit élargi où se garaient les carrosses qui se rendaient chez M. le gouverneur du Bas-Languedoc, elle franchit le portail de la vieille demeure, remarquée la veille par Maguelonne.

La voûte du porche sentait le salpêtre ; les dalles de la cour étaient descellées ; les sculptures du péristyle s'effritaient ; il fallait prêter grande attention pour ne pas broncher sur les marches usées du large escalier, et, sur le palier, la décoration des murs s'écaillait par morceaux ; mais, dès les premiers pas dans l'appartement, l'élévation du plafond, les beaux dessins en chevrons des parquets, les bahuts anciens, les vieilles tapisseries, les portraits de famille que l'œil distinguait dans le clair-obscur vous enveloppaient d'une atmosphère de noblesse et d'ancienneté qui s'harmonisait avec l'illustration passée des Provence-Aragon.

Quelques jeunes filles étaient déjà arrivées, et

rien que de les voir, les bras et le cou nus en des petites robes de soie souple, délicatement perlées, et coiffées à ravir, Maguelonne se sentit terriblement provinciale.

Jusqu'ici, sous la direction de son père, elle n'avait pas attaché une importance exagérée à la toilette, et même en se souvenant de sa jolie maman, elle avait estimé que la valeur d'une femme pouvait parfois être diminuée par les dépenses exagérées où la mode l'entraîne ; au milieu de ces jeunes filles appartenant à des sociétés différentes, mais toutes élégantes, elle eut presque honte de son corsage à manches longues, à peine échancré au col, et comme elle était habituée à une très stricte surveillance de sa conscience, elle s'en voulut de ce sentiment mesquin.

D'autres invitées arrivaient, toujours élégamment vêtues et paraissant jolies. Le grand salon, très sombre, s'emplit de jasements ; les ouvrages sortirent des sacs, carrés de filet, perles en long chapelet, amusants sujets de coussin, des merveilles de patience et d'ingéniosité, car la génération actuelle est habile de ses doigts et tire parti des moindres choses pour les transformer en ces futilités qui achèvent une toilette ou donnent à une pièce ce cachet du moment que recherchent les femmes, désireuses de sacrifier au goût du jour.

Tout en tirant l'aiguille, les travailleuses examinaient Maguelonne avec curiosité. Après les premières présentations, des chuchotements, à peine discrets, leur avaient expliqué sa situation. Elle devenait le point central, l'intérêt de la journée. On lui posait même des questions hardies :

— Que faisiez-vous en Bretagne ? Avec qui viviez-vous ?

Elle répondait simplement, un peu gênée par tous les yeux qui la dévisageaient :

— Ah ! vous en avez eu de la veine ! s'écria Almodis. Je voudrais bien, moi aussi, avoir un parrain qui viendrait, un beau jour, m'enlever en auto pour faire de moi son héritière ! Car, évidemment, M. Maureilhan fera de vous son héritière ?

— Je n'en sais rien...

— Et moi, je vous le dis ! Il n'a pas de neveux ni de parents proches !

— Pareille chance ne nous arrivera pas, soupira Bérengère. Dans la famille, s'il y a seulement deux numéros dans le sac, on tire toujours le mauvais !

Là-dessus la conversation dévia sur les mariages annoncés ; les jeunes filles épiloquaient sur le fiancé, la fiancée :

— Vous la trouvez bien?... Avec ce grand nez pointu? Oh! non, elle est laide, franchement laide... Et si elle n'avait pas de *galette*! Quant à lui, il ne l'aime pas, c'est visible! L'autre soir, je les ai vus à un diner. On les avait mis l'un près de l'autre, bien entendu! Ils ne se sont pas dit un mot!...

Puis l'on passait à un autre couple :

— Lui, c'est le nouveau riche dans toute son horreur! Un gros garçon rougeaud qui bégaye dès qu'il veut parler, mais trois millions, pensez donc! Elle ne pouvait refuser... Elle n'a pas le sou.

— A l'occasion, je l'imiterai! déclara Almodis sans vergogne. Ce ne sont pas les ancêtres qui font bouillir le pot!

— Et vous, Maguelonne, interrogea Bérengère, quel est votre avis sur la question?

— Il me semble que, pour de l'argent, je ne pourrais pas épouser quelqu'un qui me serait antipathique.

— Vous êtes encore "vieille romance", ma chère, mais au contact de la réalité, cela vous passera vite. Voyez-vous, à l'heure actuelle, il faut avant tout pouvoir se moquer de la vie chère.

— Ne prend-on pas souvent de simples caprices pour des nécessités?

— Ce sont les caprices qui font la beauté de la vie! s'écria Almodis avec son ardeur ordinaire. Les nécessités ne servent qu'à la soutenir.

Les autres jeunes filles appuyèrent cette opinion avec la fermeté tranchante des expériences de fraîche date.

Maguelonne se tut : elle ne se sentait pas à l'unisson de ses compagnes chez qui elle ne découvrait même pas le brin de poésie qui, d'ordinaire, parfume les jeunes cœurs. Elle fut heureuse que la conversation, aiguillée sur un autre sujet, lui permit de se pencher sur son ouvrage et de redevenir personnage muet; mais, en écoutant, elle avait le cœur serré : les amies de Bérengère et d'Almodis, comme celles-ci du reste, prétendaient ne se laisser diriger que par l'intérêt, l'utilitarisme ou leur bon plaisir. Elles se piquaient de n'avoir plus d'illusions, et elles en avaient tout de même, car elles doutaient que la vertu existât encore dans le monde.

Au fond, peut-être, n'étaient-elles pas aussi sceptiques qu'elles le voulaient paraître; peut-être était-ce un genre qu'elles se donnaient afin qu'on ne les prit pas pour des oies blanches.

Maguelonne pensa : « Sont-elles toutes ainsi à Montpellier? » Oh! non, bien sûr! il y en avait d'autres qui prenaient la vie au sérieux, qui aimaient à l'occuper utilement en attendant le mari que Dieu

leur enverrait et qu'elles choisiraient non pour sa fortune, ni pour son nom, mais pour sa valeur morale, parce qu'elles avaient le respect de ce grand sacrement qu'est le mariage. Mais celles-là sans doute ne se plaisaient pas dans la société des jumelles, ou bien ces dernières les écartaient, les trouvant trop *rasoir*, trop *raplapla* ou trop *moches*. Car toutes les jeunes filles qui étaient là parlaient argot, croisaient les jambes très haut et tenaient des propos aussi osés que leur décolletage.

Involontairement, la pensée de Maguelonne glissa vers Lazarine Mourèze. Comme elle comprenait que toutes ces choses, un jour, l'eussent écœurée, et que discernant l'intérêt hideux sous tous les hommages dont elle était accablée, elle se fût évadée du monde pour aller vers les pauvres, les isolées...

Le comte et la comtesse de Provence-Aragon ne parurent qu'à l'heure du thé ; le premier toujours galant, empressé, un compliment aux lèvres pour chaque jeune fille ; la seconde si enveloppée de châles et de fourrures, qu'à peine distinguait-on sa large figure plate, sans distinction, qu'une longue réclusion rendait couleur de cire.

Elle aussi voulut dire un mot gracieux à Mlle Perhello, mais elle était tellement dépourvue de tact, que son mari, avec raison, se méfiait de ses mots gracieux : il resta donc auprès d'elle pour donner le coup de barre sauveur si la conversation rencontrait un récif.

— Ah ! mademoiselle, commença la comtesse, avec un fort accent du Midi, c'est vous la jolie Maguelonne dont, depuis hier, mes enfants ne cessent de chanter les louanges. D'habitude, dans les contes de fées, les Cendrillons ont une bonne marraine qui, d'un coup de baguette, change leur destinée. Vous, vous avez un bon parrain, mais cela revient au même puisque, lui aussi, vous habille d'or et, sans doute, vous fera connaître le Prince Charmant...

Ici, le comte coupa court aux propos inquiétants de sa femme :

— Ma chère amie, je crains que vous n'ayez froid près de cette porte ouverte. Rapprochez-vous du feu, cela vaudra mieux.

Il lui prit le bras pour la conduire jusqu'à son fauteuil et poussa même la galanterie jusqu'à lui glisser un tabouret sous les pieds.

— Philémon et Baucis, dit entre haut et bas Almodis. Quel spectacle édifiant pour les jeunes générations !

Maguelonne, outrée de ce manque de respect, retint sur ses lèvres le reproche prêt à jaillir, mais,

pour marquer sa désapprobation, elle tourna le dos à la jeune fille. Ce mouvement la mit en face de Guilhem, entré sans qu'elle l'eût aperçu. Il étendit la main vers Bérengère pour forcer celle-ci à la regarder :

— Présente-moi à Mlle Perhello, demanda-t-il.

— Mon frère, Maguelonne ! Hier, il était avec nous quand nous vous avons rencontrés, et, depuis, il grille d'envie de vous connaître de plus près.

La jeune fille avait rougi devant le salut respectueux du vicomte. Elle pensa que sa tante Delphine avait raison : Guilhem ne ressemblait pas au reste de la famille : l'expression plus haute de ses yeux, la réserve de toute son attitude expliquaient le glorieux ruban qui ornait sa boutonnière.

— Mademoiselle, commença-t-il, je serais heureux que mes sœurs puissent vous voir souvent... Elles n'auraient qu'à gagner en votre compagnie.

Les paroles étaient quelconques, mais qu'elles avaient de grâce ! A coup sûr, le frère des jumelles était un homme séduisant.

De loin, Almodis interrompt le tête-à-tête à peine ébauché :

— Maguelonne, votre oncle vous a-t-il déjà présenté votre amoureux ?

La jeune fille interpellée se retourna, toute rose :

— Je ne sais de qui vous voulez parler, balbutia-t-elle.

Tout le jeune cercle éclata de rire.

— Voyez comme elle rougit ! s'écria Almodis. Il faut venir de Bretagne pour rester une telle pâquerette ! Oui, ma chère, il y a quelqu'un à Montpellier qu'on a baptisé l'amoureux de Maguelonne, et c'est M. Pierre Josel, un jeune professeur de la Faculté des lettres.

— Mon oncle m'en a parlé déjà, avoua la jeune fille qui se ressaisissait un peu... La Maguelonne dont s'occupe ce monsieur est une cité d'autrefois et elle ne s'écrit qu'avec un *n*.

— D'accord ! mais l'histoire de la belle princesse de Naples et de Pierre de Provence en reste le vivant symbole. Papa, pourquoi n'avez-vous pas appelé l'une de nous Maguelonne... C'eût été à la fois si joli et si pompeux : Maguelonne de Provence-Aragon...

Guilhem, à ce moment, regardait Mlle Perhello : une idée subite passa derrière le front de celle-ci, et, troublée encore des taquineries de ses compagnes, son teint nacré devint un peu plus rose.

— Tout Montpellier se donnera rendez-vous, cet hiver, à la conférence que M. Josel doit faire sur la ville des papes, poursuivit Almodis. Il faudra venir avec nous, Maguelonne.

— Ce sera peut-être rasant ! hasarda Ninette Jambrun, une petite boulotte, très élégante, fille des grands fabricants de savon et de chandelle. Ce Josel aime tellement les cimes que les gens qui préfèrent la plaine ne sont pas toujours disposés à le suivre.

— Oh ! moi, j'aime à monter ! protesta presque involontairement Maguelonne.

— Pas moi ! Je m'essouffle vite et j'ai peur des difficultés du chemin.

— Moi aussi ! moi aussi ! clama le chœur de jeunes filles, au milieu duquel la voix pointue de Jacqueline de Vérignan, l'une des meneuses du groupe, se distinguait nettement.

— Et puis, s'écria Almodis, pour monter, il faut commencer à jeter bas tout ce qui fait plaisir ! Ainsi, tenez, moi, j'aime à lire ! Il me serait très désagréable que quelqu'un, comme ce médecin de l'antiquité sur les plats que son client ne pouvait manger, vint poser sa baguette d'ivoire, en me disant : « Ce livre, cette revue, vous fera mal ! Je vous défends d'y toucher ! »

— Oh ! moi, au contraire, je suis contente d'être bien conseillée, avoua ingénument Maguelonne. Je n'aime pas à trouver de la boue entre les pages d'un livre.

— Mais alors, vous ne lirez que bien rarement l'ouvrage dont tout le monde parle et qu'il faut connaître sous peine de passer pour une simple d'esprit.

— Non, je ne le lirai pas si je le sais mauvais... Et je n'en aurai aucune honte. Est-ce faire montre d'esprit que d'imiter M. Tout le monde ? Je croirais plutôt que c'est agir en mouton de Panurge !

Almodis présentait le sucrier à sa nouvelle amie ; elle prononça sur un ton de gravité comique :

— Sainte Maguelonne, priez pour nous !

Mlle Perhelle ne répondit pas : elle tournait la cuillère dans sa tasse. Sa main tremblait : il lui avait fallu un certain courage pour exprimer sa façon de penser devant ces jeunes émancipées qui n'admettaient pas qu'on posât des bornes à leur liberté et qui, sans doute, derrière elle, se moqueraient de ses scrupules excessifs ; mais il lui avait semblé qu'elle devait parler, que, si elle ne parlait pas, elle serait lâche, et son père lui avait communiqué l'horreur de cette lâcheté qui, par respect humain, cède sur des points essentiels et laisse triompher l'esprit de caprice qui amène le naufrage de certaines existences. Comme il le lui l'avait recommandé, elle se cramponnait au devoir... Guilhem était toujours près d'elle :

— Ah ! mademoiselle, murmura-t-il, j'aurais voulu

applaudir vos paroles si courageuses, mais je ne pouvais le faire sans blesser les invitées de mes sœurs. Laissez-moi au moins vous dire combien je vous approuve de défendre l'entrée de votre imagination aux images, aux idées malsaines; de l'esprit, elles glissent jusqu'au cœur pour y ternir tout ce qui est bon, généreux. Ah! Josel a raison de se plaisir sur les cimes; l'air y est plus pur et la foule des sots ne vous y gêne point.

Maguelonne ouvrait la bouche pour demander à Guilhem s'il connaissait le jeune professeur, lorsque, de sa main frileusement gantée de mitaine, la comtesse de Provence-Aragon lui fit signe d'approcher.

— Donnez-moi des nouvelles de votre tante, commença-t-elle après avoir désigné à la visiteuse un siège auprès d'elle. Je l'admire! Elle a une activité incroyable et elle sort à toute heure! Ce n'est pas comme moi!... Le moindre courant d'air me redonne des névralgies. Et la marche me fatigue. Les médecins me disent bien: « Sortez! Promenez-vous! » Mais sortir, promener, je ne le peux pas! Ils ne veulent pas le comprendre! Tous des ânes bâtés! Ah! vraiment, ce n'est pas la peine d'habiter une ville où il y a tant d'illustrations médicales si l'on doit, toute sa vie, rester une pauvre valétudinaire...

Elle continua sur ce ton, donnant les détails les plus circonstanciés sur les différents traitements qu'elle avait suivis, jusqu'au moment où le comte crut devoir arracher Maguelonne à un entretien qui devenait fastidieux.

Sous prétexte de lui montrer une petite toile qu'il venait d'acheter et qui représentait un coin de la mer du Morbihan, il l'emmena à l'autre bout du salon et l'y retint de sa façon courtoise et respectueuse, pour l'entretenir de tout ce qui lui paraissait susceptible de l'intéresser, en particulier de la vieille affection qui le liait à Elzéar Maureilhan.

Pendant ce temps, de nouveaux invités arrivaient, des jeunes gens pour la plupart qui venaient chercher leurs sœurs: Denis Jambrun, très bruyant et très vulgaire dans ses propos; Gérard de Vèrignan, un autre Guilhem pour la distinction, mais moins intelligent et qui ne trouvait rien à dire lorsqu'il ne parlait pas courses et chevaux; d'autres encore, plus effacés. Tous se faisaient présenter à Mlle Perhello et celle-ci, un peu étourdie par les attentions flatteuses dont elle était l'objet, en oubliait l'heure. Un coup d'œil furtif à sa montre-bracelet lui apprit qu'elle devait partir si elle ne voulait pas retarder le dîner de son oncle.

Le comte de Provence-Aragon tint à l'accompa-

gner jusqu'au péristyle, escorté d'Almodis et de Guilhem. Il lui offrit même le bras pour descendre l'escalier à la manière d'autrefois qui paraissait toute naturelle dans le cadre ancien.

— Quand vous reverra-t-on ? demanda Almodis.

— Oh ! bientôt, j'espère...

— Mlle Maureilhan nous a dit que votre vestiaire avait besoin d'être revisé... Voulez-vous que, lundi, nous allions vous chercher pour vos commandes et vos emplettes ? Nous vous indiquerons les bonnes maisons.

— Je vous serai très reconnaissante de me conseiller. Ma tante, elle-même, semble trouver mes toilettes trop provinciales.

— A lundi donc ! Attendez-nous à trois heures. Nous aiderons le beau papillon à sortir de sa chrysalide.

Elle embrassa avec fugue sa nouvelle amie :

— Je crois décidément que nous vous scandalisons, dit-elle, mais vous auriez tort de nous mal juger... Au fond, nous valons mieux que notre air.

Quelque chose passa dans les yeux de Guilhem, quelque chose qui semblait démentir les paroles de sa sœur, mais il ne souffla mot. Le comte, après avoir baisé la main de la visiteuse, remarqua galamment :

— On assure que M. Josel écrit en ce moment un livre intitulé : *La Belle Histoire de Maguelonne*. Cette belle histoire, je crois que vous allez la vivre, mademoiselle...

Maguelonne rougit encore : elle fut heureuse de se trouver à l'ombre d'une colonne, un pied déjà dans la cour, où la nuit était complète.

Quand elle rentra, sa tante l'attendait sur le palier :

— T'es-tu amusée chez les Provence-Aragon ? lui demanda-t-elle.

La jeune fille hésita avant de répondre.

— Nous ne parlons pas tout à fait la même langue, avoua-t-elle enfin.

— Je le pensais bien et je t'en avais avertie... Je compte sur ton bon sens pour te montrer où le goût du luxe et du plaisir, le manque d'ordre peuvent conduire. Du train où nos voisins marchent, j'ai grand'peur qu'ils n'achèvent de se ruiner...

Mlle Delphine entra là-dessus dans la bibliothèque, pendant que sa nièce courait enlever son chapeau. Elle n'avait pas demandé si Guilhem était présent au thé de ses sœurs et, pendant le dîner, elle ne songea pas davantage à poser cette question. Maguelonne s'en réjouit ; elle restait un peu émue de cette première rencontre. Jusqu'ici, dans l'isolement du Manoir, elle n'avait été l'objet d'aucune

recherche, et elle avait même eu très rarement l'occasion de rencontrer des jeunes gens, les mères des environs fuyant avec soin tout rapprochement qui aurait pu mettre à néant les beaux rêves d'or qu'elles formaient pour leurs fils.

Pour la première fois, elle avait lu de l'admiration dans un regard d'homme, et cet homme était le vicomte de Provence-Aragon que Mlle Delphine prétendait pareil aux autres et qui, au contraire, lui semblait si différent de tous les autres, si peu disposé à adopter leurs manières ou leurs idées.

Après le dîner, tandis que son oncle et sa tante somnolaient devant la haute cheminée, elle auréola Guilhem de l'héroïsme qu'elle lui supposait : il avait connu, pendant la guerre, les privations, la fatigue, la souffrance ; il avait vécu sous la menace constante de la mort... Tout cela avait dû tremper son âme. S'il n'avait pas réalisé encore sa véritable valeur, c'est qu'il ne s'était pas dégagé de son entourage familial... Pour qu'il révèle sa personnalité, il suffirait...

A ce moment de ses réflexions, Maguelonne s'arrêta brusquement : habituée par forte discipline morale à ne pas laisser vagabonder son imagination, elle l'obligea à rentrer en cellule, et abandonnant le feu où trop de choses sortaient des flammes dansantes, elle se tourna vers son parrain qui, justement, rouvrait les yeux.

— Mon oncle, demanda-t-elle, voudriez-vous faire une partie d'échecs ? J'y jouais souvent avec papa.

L'empressement presque joyeux du vieillard la récompensa de l'effort sur elle-même auquel elle avait consenti ; mais, plus tard, dans son lit, à l'heure où le sommeil approchant, engourdit la volonté, il lui sembla qu'une voix murmurait à son oreille : « Maguelonne de Provence-Aragon... oh ! le joli nom ! » Elle sursauta et se redressa, le front moite de sueur.

« Je suis folle, se dit-elle. Les Perhello, malgré leur alliance avec les Coat-Néguer, sont trop obscurs pour figurer dans une généalogie princière... »

VII

Maguelonne possédait un goût naturel. Il la défendit contre les fantaisies des jumelles qui eussent voulu la coiffer d'une plume échevelée, lui commander un costume aux broderies excentriques, jetef

sur ses épaules un renard blanc, et la percher sur des talons si hauts qu'elle s'y fût cru sur des échasses.

Elle ne put empêcher cependant que son « manteau » d'un gris très doux, joliment fourré de taupe, ne prit sur elle une telle élégance que, le jeudi suivant, lorsqu'elle remonta la rue Nationale pour se rendre chez Lazarine Mourèze, des passants se retournèrent pour la suivre des yeux. Elle s'en aperçut à peine : de bonne heure, sa situation d'orpheline l'avait obligée de circuler seule ; elle avait pris l'habitude de cette parfaite tenue qui ne laisse aucune place à l'équivoque.

Pour l'instant, elle n'était occupée que du soleil qui se couchait derrière la porte monumentale, point terminus de l'artère aux noms multiples dont Montpellier est traversé.

Les arbres dépouillés de la promenade du Peyrou, estompés par un léger brouillard, le petit temple au dessin très pur, que Maguelonne savait déjà être le Château d'eau, se détachaient en des violets très doux sur l'orangé du ciel.

Au centre de l'esplanade, et déjà indistincte dans ses détails, mais gardant son beau geste d'autorité, la statue équestre du jeune roy Louis XIV semblait encore recevoir les hommages de ses fidèles du Bas-Languedoc.

Et l'ensemble vous donnait une impression grandiose et exquise ; grandiose à cause du passé de gloire qu'évoquait la statue lointaine et l'Arc de Triomphe ; exquise, parce que les lignes et les couleurs des choses offraient une telle harmonie qu'il n'était pas possible de la rêver autre.

L'existence solitaire de la jeune fille l'avait portée à admirer toutes les beautés de la nature. Si elle était capable de braver le vent déchainé pour contempler la mer en fureur, comme elle l'avait fait le matin de la fameuse visite qui restait une énigme dans sa vie, ce soir-là, elle jouissait de cette heure de beauté sereine que ne semblaient pas goûter ceux qui passaient vite, seulement soucieux de terminer leurs affaires avant la nuit complète. Elle en éprouvait de l'apaisement ; elle se sentait mieux disposée à se retrouver en présence de Lazarine Mourèze.

La semaine à demi écoulée avait été remplie de tant de frivolités : stations interminables dans les magasins où les jumelles faisaient déplier cinquante pièces d'étoffes pour le seul plaisir de froisser dans leurs mains une belle soie souple ou de disposer en plis gracieux un lainage de prix ; essayages chez le tailleur en renom, longues attentes chez la modiste ou la couturière en vogue.

Maguelonne avait parfois trouvé le temps long, mais, parfois aussi, et même souvent, elle s'était amusée de tout ce qui était offert à sa fantaisie. Son oncle lui avait ouvert un large crédit dépassant de beaucoup ses pauvres petites ressources de naguère. Elle en avait largement usé, et, maintenant, elle en éprouvait presque des remords, elle aspirait à mettre dans le vide de son esprit la pensée si simple et si forte de sa nouvelle amie.

Elle n'eût pas de peine à reconnaître la demeure du professeur Mourèze que sa tante Delphine lui avait très fidèlement décrite : une grande maison à deux étages, avec fenêtres à fronton et balustres, au coin de la rue Nationale et du boulevard du Peyrou, juste à la hauteur de l'arc de triomphe.

Une porte aux vantaux sculptés, finement vernissés, donnait bel air à l'entrée. Le cœur battant un peu, Maguelonne appuya le doigt sur le bouton de sonnette. Un valet de chambre répondit à son appel et, la précédant jusqu'au premier étage, il l'introduisit dans un vaste cabinet de travail qui, par deux fenêtres, buvait les derniers reflets du couchant.

Des personnes qui étaient là se levèrent et partirent : il ne resta qu'une jeune fille à la silhouette distinguée qui, elle-même, prenait congé.

— Nicole, lui demanda Lazarine, ne pourriez-vous m'accorder quelques minutes ? Je vous ferais faire connaissance avec ma jeune amie, Mlle Perhello.

— Je regrette beaucoup, mademoiselle, mais mes petits frères m'attendent pour réciter leurs leçons.

— C'est vrai, j'oubliais que vous êtes répétitrice ! Allez, ma chère enfant, allez vers votre devoir. Une autre fois, j'espère que nous pourrons vous garder plus longtemps.

La jeune fille présentée, Nicole de Laverune donna une poignée de main à Maguelonne et disparut.

Mlle Mourèze revint alors vers sa jeune visiteuse ; bien qu'elle eût dépouillé le grand manteau, compagnon de ses courses charitables, sa toilette de laine sombre, que relevait un simple col d'organdi, conservait une froide netteté, un peu masculine.

— Je me demandais si vous m'aviez oubliée, s'écria-t-elle en souriant, mais votre tante m'a dit que votre formalisme de petite Bretonne vous avait seul empêchée de l'accompagner au Foyer Notre-Dame.

— C'est vrai, mademoiselle.

Lazarine avait pris la main de Maguelonne. Elle l'écarta d'elle à la longueur du bras.

— Que vous êtes belle ! Est-ce Mlle Maureilhan qui a veillé au choix de ce costume ?

— Non... Elle prétend ne s'y pas connaître... Les

demoiselles de Provence-Aragon m'ont servi de guides.

— Guides un peu osés que vous n'avez pas entièrement suivis, bien que je relève, çà et là, quelques traces des conseils reçus : l'accommodement nouveau des cheveux et ces petits souliers, trop découverts pour la saison où nous sommes, et qui peuvent être la cause de bonnes gripes ; mais, enfin, il n'y a pas trop à redire... Vous avez su résister aux folles suggestions... C'eût été dommage de vous changer, petite amie !...

Elle attira Maguelonne près d'elle sur un divan :

— Notre Midi n'est pas toujours sérieux, continue-t-elle. Il ne faudrait pas, à certains contacts, perdre les bonnes habitudes emportées de Bretagne.

— Oh ! déjà j'ai eu occasion de protester... Et j'ai bien l'intention de recommencer pour ne pas augmenter le nombre des moutons de Panurge ; mais, quoique Bérengère et Almodis ne soient pas les amies que je désirerais, elles sont si obligeantes, si bonnes sous leurs allures écervelées, que je ne voudrais pas répondre à leurs affectueuses avances par une exagération de froideur.

— Ce n'est pas à moi qu'il appartient de dénigrer de petites cousines qui, à l'occasion, se montrent gentilles et prévenantes, et, cependant, il est de mon devoir de vous recommander la circonspection dans vos relations avec elles... Elles ont un frère, ne l'oubliez pas...

Maguelonne sentit qu'une onde rose lui montait jusqu'aux cheveux. Lazarine Mourèze avait le diagnostic sûr.

— Oh ! balbutia-t-elle, je serai prudente, je l'ai promis à ma tante, mais je crois qu'il n'y a rien à craindre. M. Guilhem est parfaitement bien élevé. Je le crois très différent des siens.

— Je le croyais aussi ; pendant la guerre il s'est révélé chef, mais son retour n'a pas tenu ce que laissait espérer sa belle conduite. Pour l'instant, sa seule profession consiste à se montrer aux courses, au théâtre, à figurer dans toutes les réceptions ou à promener par les villes d'eaux son élégance de désœuvré. Je crains que sa religiosité artificielle, plutôt chez lui habitude de bon ton, ne le défende mal contre les entraînements de cette existence frivole. Il est très séduisant... On a déjà beaucoup parlé de lui. Et la chronique n'est peut-être que médisante...

Maguelonne avait baissé la tête ; elle trouvait sa grande amie dure pour Guilhem. Était-il si coupable, en somme ? S'il ne faisait rien, c'est que son père s'était opposé à ses désirs de travail : il s'était

incliné comme, jadis, le pauvre Amaury, lorsque l'oncle Elzéar lui avait interdit de se présenter aux examens de l'École normale supérieure; mais il semblait souffrir de son inaction. Peut-être même rêvait-il de s'en évader?

Toutes ces réflexions, la jeune fille les garda pour elle, mais Lazarine devina, sans doute, ce que renfermait son silence; doucement, elle lui posa la main sur le bras:

— Dans ce pays, dit-elle, de curieux phénomènes de mirage se produisent parfois sur les côtes. Comme au désert, la couche d'air, en contact avec les sables brûlants, se dilate et se charge de vapeurs, semblables à des nappes d'eau aériennes qui donnent l'illusion de paysages réels. J'ai vu ainsi un clocher, des arbres, des maisons, qui se miraient dans un étang. Une heure plus tard, repassant au même endroit, je cherchais en vain quelque trace de l'étrange vision... Ce souvenir me revient involontairement devant certaines natures de notre Midi qui, à la surface, paraissent meilleures et plus belles qu'elles ne le sont en réalité.

L'avertissement était net, mais discret. Lazarine pensa, sans doute, ne pas devoir insister davantage, de peur de donner un corps à ce qui n'était qu'une impression fugitive. Elle se leva:

— Vous allez prendre une tasse de thé, dit-elle, en s'approchant de la petite table qui supportait le samovar. Après, je vous montrerai la belle vue dont nous jouissons. Mon père a fait bâtir la maison pour ce seul agrément.

Et quand le joli manège des tasses et des coupes de gâteaux fut achevé, Mlle Mourèze ouvrit l'une des portes-fenêtres et passa sur le balcon de pierre qui, de ce côté, invitait aux longues contemplations.

Le soleil avait disparu; mais, derrière lui, il laissait des reflets de braise qui incendiaient le ciel. Au delà du jeune Roy au geste impérieux, tout seul dans le décor mélancolique des arbres dépouillés; au delà du joli temple, gardien de l'eau, Maguelonne découvrait maintenant la longue ligne d'arcades de l'aqueduc Saint-Clément, la campagne où des tuiles rouges accusaient le vert sombre des cyprès, et, plus loin encore, les Cévennes, comme endormies dans leurs gazes violettes du soir. A gauche, la mer apparaissait, trait d'argent à peine indiqué.

— Oh! s'écria la jeune fille, je comprends M. le professeur Mourèze. Ce panorama est incomparable.

— Le matin, vous le goûteriez davantage, assura Lazarine. Par les temps clairs, on distingue le Canigou, dernier contrefort des Pyrénées, et le mont

Ventoux, sentinelle avancée des Alpes. Il semble qu'on se trouve entre deux mondes et, comme les yeux, l'âme va loin...

Maguelonne s'était retournée vers la porte monumentale et elle en considérait les détails avec attention, visiblement impressionnée par l'air de grandeur, de majesté qu'elle communique au vaste espace étendu devant la grille du Peyrou.

— Quand fut-elle construite ? demanda-t-elle.

— A la fin du xvii^e siècle, pour commémorer les victoires de Louis XIV...

— Il est alors contemporain du plafond de notre escalier et, comme lui, peut-être fut-il dû à l'initiative du comte de Provence-Aragon qui présidait alors la généralité du Bas-Languedoc.

— En effet, je crois même que le nom de celui-ci est inscrit sur la plaque commémorative.

Le fonds de petite bourgeoise qu'avaient mis en Maguelonne ses ancêtres, les Perhello, — simples officiers de fortune, que leur héroïsme avait rendus dignes de s'unir à la noblesse bretonne, — fut remué, presque intimidé par ce détail. Pour cacher son impression, elle regarda, au-dessous d'elle, la terrasse où, les soirs d'été, un peu de brise devait arriver de la mer, et, plus bas encore, le boulevard encaissé qu'enjambait un pont décoré d'armoiries, et sur lequel devaient ouvrir le garage et les écuries ; puis ses yeux remontèrent et, sur une place, vers la gauche, ils s'arrêtèrent sur un piédestal vide :

— Que va-t-on mettre là ? demanda-t-elle.

— Dites plutôt : qu'avait-on mis là ? C'était une croix de fer. Un jour, un ouragan la renversa. Et, depuis, la municipalité refuse de la relever.

Maguelonne ne put retenir une remarque, montée tout naturellement à ses lèvres :

— Monsieur votre père doit être influent. Il pourrait obtenir gain de cause.

Les yeux de la jeune doctoresse s'emplirent de larmes :

— Mon père est du même avis que la municipalité, répondit-elle simplement.

Maguelonne se souvint alors d'une réflexion du comte de Provence-Aragon :

— Bien qu'il ne partage pas les idées de sa fille, Mourèze la laisse libre d'agir comme elle l'entend...

Dans l'âme du grand chirurgien, il y avait aussi une croix renversée, et Lazarine en souffrait sans vouloir se plaindre, offrant, sans doute, pour l'errant, tous les labeurs, tous les sacrifices de sa vie austère.

Maguelonne avait ramené son regard vers la majes-

tueuse entrée du Peyrou ; elle indiqua l'un des groupes qui la flanquent :

— Ces enfants jouant avec un lion ne sont-ils pas un symbole ? demanda-t-elle.

— Oui, ils représentent l'Amour domptant la Force. Je les aime. Cette force, j'en fais la force brutale, tout imprégnée de haine, dont seul l'amour divin peut triompher. Et le croiriez-vous ? Rien que de les regarder, je reprends espoir en l'avenir.

Elle se détourna pour rentrer dans le cabinet de travail où la nuit mettait du vague, de l'incertain. Elle étendit la main vers un commutateur, et les meubles, acajou et cuivre, les tapisseries anciennes, quelques toiles d'une réelle beauté se révélèrent délicatement fondus, comme harmonisés par la longue habitude de vivre ensemble.

Près d'une fenêtre, sur une longue table chargée de papiers, des violettes dans un cornet de cristal mettaient une note de grâce féminine parmi la sévérité de cet appareil masculin.

Maguelonne n'eut pas le temps d'en voir davantage : la porte s'ouvrait ; d'autres visiteurs arrivaient sans doute.

— Je vous quitte, balbutia-t-elle.

— Non, restez, dit Lazarine en la retenant par la main. Ce n'est que Mme Josel...

VIII

Celle qui entraît était très simplement vêtue de noir. Le bandeau de perles mates, liséré de blanc, qui couronnait son front, retenait l'un de ces légers voiles de grenadine qui disent le deuil perpétuel. Sous les cheveux gris, relevés en racine droite, les traits apparaissaient fins, mais précis ; les yeux bruns exprimaient une douce fermeté ; ils se posaient sur vous très droits ; on eût même dit qu'ils interrogeaient votre âme.

— Je comprends qu'elle soit la mère de son fils, pensa Maguelonne.

— Pierre me suit de près, annonça Mme Josel en se dégageant pour accepter une tasse de thé. Après son cours, il est allé visiter un local qui, paraît-il, conviendrait parfaitement à la *Maison fraternelle*, tellement à l'étroit dans son installation actuelle qu'on est obligé de refuser des pensionnaires...

— Et pourtant, risqua Maguelonne, certaines gens osent prétendre que ces pensionnaires ne sont que

des prisonniers sur lesquels les familles tirent les verrous.

Mme Josel sourit :

— Cela ne m'étonne pas, dit-elle. Beaucoup de personnes refusent de croire à la puissance de la force morale.

— Il y a si peu de parents qui arment leurs enfants pour la lutte de la vie ! s'écria Lazarine. La plupart en font des êtres égoïstes, volontaires, ne cherchant ici-bas que leur propre satisfaction, ou bien des êtres mous, incapables de réaction, vaincus d'avance... Et en cela ils pèchent gravement contre leurs devoirs ! L'avenir n'appartiendra qu'aux courageux, aux passionnés du travail et de l'effort, à ceux qui sauront s'obstiner, malgré les difficultés, à surmonter tous les obstacles, à ne pas même se laisser arrêter par l'impossible...

— Oui, il faudrait que l'enfant apprit chaque jour à se vaincre, remarqua doucement Mme Josel en prenant une gaufrette dans la coupe que lui présentait Mlle Perhelle. Au lieu de cela, on ne cherche qu'à satisfaire ses caprices... Sous prétexte de le rendre heureux, on lui prépare les plus cruelles désillusions.

Comme ces paroles ressemblaient peu aux puérités qui se débitaient chez les Provence-Aragon ! Maguelonne les écoutait avec la joie du voyageur qui, après avoir erré dans un monde étranger, entend tout à coup parler la langue de son pays. Elle les goûtait d'autant plus qu'elle les savait appuyées par des actes.

Mlle Mourèze n'avait-elle pas su se dégager de tous les liens qui essayaient de l'enserrer et orienter sa vie vers le dévouement et le sacrifice ?

Mme Josel n'avait-elle pas fait de son fils un homme de devoir à l'idéal magnifique qui forçait même l'admiration de ceux qui ne partageaient pas ses idées ?

— Comment avez-vous pu mener à bien une telle tâche ? lui disait justement Lazarine. Je sais des mères qui vous envient et désireraient connaître votre secret...

— Oh ! je n'ai pas de secret... De bonne heure, j'ai habitué mon fils au travail, à la peine, au devoir surtout... Jamais je n'ai flatté son orgueil... Lorsqu'il revenait de la distribution des prix, chargé de lauriers, je lui disais simplement : « Mon petit, je suis très contente, mais n'oublie pas que tout ce que Dieu donne, il faut le lui rendre. Plus tard, tu lui devras ton intelligence et ton savoir. » En fortifiant sa foi, j'essayais d'ouvrir en lui une source de courage

qui ne pourrait tarir... Et j'allais ainsi toujours tout droit sans changer de chemin. Vous le voyez, c'est très simple. Je n'ai pas beaucoup de mérite... La nature généreuse de mon fils — tout le portrait de son pauvre père — m'a beaucoup aidée... Et puis les événements nous ont souvent conduits... Je ne vous citerai qu'un exemple : Pierre rêvait de fonder une maison pour les étudiants... Et sa mince fortune ne lui permettait pas de réaliser son rêve... Un jour, il reçut d'un notaire une lettre qui...

Ici, Mme Josel s'arrêta... La porte s'était ouverte, livrant passage à celui dont on parlait... Maguelonne le regarda venir : il n'avait pas évidemment ce type affiné des vieilles races qui les ferait reconnaître partout et qui, pendant la Terreur, parce que leurs mains sortaient trop fines d'un bourgeron d'ouvrier, valut la guillotine à quelques-uns de leurs représentants. Cependant, il était distingué, aussi distingué que Guilhem, mais d'une distinction autre, due sans doute à l'élévation morale, à la noblesse du cœur.

Son regard brun très droit n'avait pas de réflexe nerveux, comme en ont les timides; et ses façons simples, aisées, prouvaient qu'il n'avait aucune préoccupation de lui-même.

Lazarine le présenta à sa petite amie :

— Elle s'appelle Maguelonne, commença-t-elle en souriant... Un nom que vous nous avez appris à aimer...

Il sourit très franchement en montrant de belles dents blanches, très saines.

— Mademoiselle, je vous félicite de porter ce joli nom. Il contient tant de choses...

— Des choses que j'ignore, monsieur, mais que bientôt, si j'en crois la rumeur publique, vous nous apprendrez à mieux connaître...

— Oh! mademoiselle, ne vous y trompez pas!... La belle histoire de Maguelonne que je vous conterai est tout simplement celle de la ville. Je ne puisera dans le roman du moyen âge — simple allégorie parant la vérité des charmes de la fiction — que dans la mesure où il pourra me fournir sur l'époque de précieux détails... La légende, hélas! n'est pas toujours la vérité historique... mais elle a parfois tant de force que longtemps on montra aux voyageurs les tombeaux de Pierre et de Maguelonne, sa fiancée, qui pourtant n'ont jamais existé...

Pierre et Maguelonne! Ces deux noms rapprochés éveillèrent dans le cœur de Mlle Perhelle je ne sais quelle corde secrète. Pour ne pas l'entendre vibrer elle se répéta sa première réflexion : « Il n'a pas la distinction du vicomte de Provence-Aragon. »

Pierre Josel était grand cependant et bien pris dans sa taille. Plus que Guilhem, il donnait une impression de force. Sa lèvre supérieure portait une fière moustache brune. La mode régnante devait lui importer peu; on s'en apercevait à la coupe de sa jaquette qui ne voulait rien savoir des fantaisies du moment et présentait même ces cassures de fatigue que prennent vite les vêtements sur un homme d'étude.

— Voici votre fauteuil, lui dit Lazarine en lui indiquant une vaste bergère.

Il s'assit sans protester, en familier du lieu, et après avoir souri de loin à sa mère. On le sentait heureux de cette courte halte.

— Eh bien! cette maison? lui demanda Mlle Mourèze en lui présentant une tasse.

— Ah! mademoiselle, ne réveillez pas mes douleurs. Un immeuble admirable à tous points de vue!... De l'air, de la lumière, de l'espace... mais cinq cent mille francs, pensez donc!... J'ai dû me borner aux regrets...

Maguelonne offrait le sucrier; elle suggéra timidement :

— Ne pourriez-vous faire appel au généreux donateur qui, déjà, subvient à vos besoins?

— J'y ai songé, mademoiselle. Je lui ai adressé un pressant appel par l'intermédiaire du trop discret notaire, mais jusqu'ici je n'ai pas reçu de réponse. Et pourtant le temps presse. L'immeuble sera mis en vente dans un mois... mais je conviens que cinq cent mille francs c'est un gros, très gros morceau... Il faudra me résigner au local trop étroit... Mon rêve ne se réalisera pas, comme beaucoup d'autres rêves...

Avec un soupir, il rejeta les pincettes dans le sucrier. Maguelonne revint vers le plateau : une idée s'ébauchait confusément en elle. *L'ange*, comme disait Ma Douce, lui avait parlé d'une âme à qui elle devait faire du bien. Et cette âme, elle ne pouvait en douter à présent, c'était celle de son oncle. Or, quel bien lui avait-elle fait jusqu'ici? A part quelques parties d'échecs, le soir, elle n'était même pas restée avec lui, après déjeuner, à l'heure où il consentait à une causerie. Entraînée par les jumelles, le matin, l'après-midi, suivant le bon plaisir du tailleur ou de la modiste, elle avait encore moins offert ses services comme elle l'avait promis.

A tout prix elle devait se reprendre, essayer d'arracher le vieillard à sa douleur trop absorbante. Et, pour cela, il n'y avait pas de meilleur moyen que de l'associer à de nobles entreprises.

Elle acheva presque sa pensée en revenant vers le

petit cercle avec une coupe où restaient encore quelques tranches de brioche.

— Monsieur, dit-elle, peut-être rencontrerez-vous sur votre route quelque autre âme généreuse qui transformera votre rêve en réalité.

— Mademoiselle, j'en accepte l'augure sans trop oser y compter. Les bons riches sont déjà très surchargés d'œuvres, et les mauvais, ou même les indifférents, portent sur leurs yeux un épais bandeau d'égoïsme qui les empêche de voir les infortunes dont ils sont entourés. Comment se douteraient-ils que des jeunes gens remarquablement doués, travailleurs, sont obligés de renoncer, faute d'argent, à des carrières pour lesquelles ils auraient de fortes aptitudes, ou bien végètent misérablement, se tuant à donner des leçons entre leurs cours pour acquitter leur pension et leurs frais d'examen...

— Oui, répéta Maguelonne qui s'était assise, comment se douteraient-ils? Ceux qui gaspillent le temps ne comprendront jamais ceux qui en font un emploi utile. L'autre jour, je l'ai bien senti chez les Provence-Aragon...

— Ne jugeons pas si nous ne voulons pas être jugés, interrompit Lazarine avec le fin sourire qui éclairait parfois sa physionomie, un peu grave au repos. Contentons-nous de ne pas nous laisser emporter par le courant de frivolité et de dissipation.

— Oh! mademoiselle, s'écria la jeune fille, soudain plus rose. Est-ce pour moi que vous dites cela?

— Non, reprit en riant Pierre Josel, la recommandation serait inutile; il règne dans la maison de M. Maureilhan une atmosphère d'austérité qui doit mettre en fuite les papillons bleus.

— A moins que les papillons bleus ne soient excités par les vénérables bouquins de la bibliothèque. Tenez! monsieur, hier, sur un rayon j'ai aperçu toute une rangée de dos, reliés en veau, qui portaient des titres fort alléchants : *Histoire du vaillant chevalier Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, fille du roy de Naples*, ou bien *La plaisante histoire du noble Pierre de Provence, chevalier des clefs et de la belle Maguelonne*, ou plus simplement *la belle Maguelonne tout court*... J'avais grande envie de feuilleter ces livres, mais je n'ai pas osé y toucher, et, à présent, je m'en réjouis presque. J'aurais eu aujourd'hui encore plus de regrets d'apprendre que cette Maguelonne, si belle, si attachante, n'avait jamais existé.

— Ah! mademoiselle, les historiens sont de terribles gens! A force de fouiller dans les vieux papiers ils démolissent les plus poétiques légendes.

Pour me faire pardonner je ne vous raconterai donc pas que Bernard de Trévières a inventé le premier la jolie figure de votre homonyme dans le dessein d'inspirer aux nobles dames de son temps des sentiments de piété et de charité et de recommander à leurs libéralités l'hospice de Maguelone. Je ne vous dirai pas davantage que les deux clefs sont les armes d'un dignitaire du chapitre, et non du noble et vaillant Pierre de Provence. Je vous dirai plutôt que le dit Pierre ayant soustrait Maguelonne à un odieux rival, l'emmena en hâte vers ses parents; en chemin, il arriva qu'un soir, près de la mer, pendant que la princesse dormait, un oiseau de proie enleva trois anneaux d'or que Pierre avait reçus de sa mère et donnés à sa fiancée.

— C'est un véritable conte de fées !...

— La suite vous le prouvera : Pierre court après l'oiseau; celui-ci vole sur un rocher battu par les flots. Pierre monte sur une barque sans gouvernail, ce qui, par parenthèse, était fort imprudent. Il est entraîné au large et, bien entendu, des Barbaresques le recueillent et le vendent au sultan.

— Rien n'y manque !...

— Il gagne les faveurs de son maître qui lui rend la liberté et, après des aventures sans nombre, un beau jour il revient de Palestine et débarque à Maguelone, profondément abattu à la pensée que sa fiancée a pu le croire infidèle.

— La retrouvera-t-il, au moins ?

— Sous les traits de la sœur hospitalière qui lui lave les pieds. Dans l'attente de son retour, Maguelonne s'était consacrée aux pauvres et aux malheureux...

— Mais alors, ils ne purent se marier ensemble !

— Maguelonne n'avait pas prononcé de vœux, rassurez-vous, mademoiselle : le manuscrit se termine par *Laus Deo* !

— Je regrette que cette belle histoire ne soit pas vraie.

— Elle se réalisa dans beaucoup d'âmes du moyen âge, ce moyen âge, à la fois énorme et délicat, qui ressemble à ses cathédrales. Ce fut l'époque des longues fidélités qu'éclairait le soleil divin et qui soutenaient les cœurs sur le chemin rude de la vie.

— Vous mettez cette réalisation au passé, remarqua Lazarine qui, comme Mme Josel, écoutait la conversation des deux jeunes gens. Croyez-vous donc qu'aujourd'hui, on ne puisse rencontrer de ces affections fortes et durables ?

— Oh ! si, mademoiselle, mais elles deviennent rares. Il est évident que l'un des signes distinctifs

de la génération actuelle, c'est l'horreur de l'effort et du sacrifice... La plupart n'en comprennent pas l'utilité et la grandeur...

— Mon pauvre père me disait souvent cela ! s'écria Maguelonne.

Et, d'un seul élan, emportée par ses souvenirs, elle raconta les belles paroles, entendues entre ciel et terre, tout en haut du phare d'Eckmühl : « L'effort coûte, mais l'effort paie... »

Elle s'animait en parlant, sans se douter que son teint se nacrât si joliment de rose, que, sous le large chapeau de panne grise, il prenait des tons délicats de pastel.

Tout à coup, elle s'aperçut que M. Josel la regardait, un regard très doux où il y avait comme un regret ; elle s'arrêta presque interdite et balbutia :

— Ces beaux sentiments, on ne les retrouvera bientôt plus que dans les romans !

— Non, mademoiselle, pas même là !... Sauf de très rares exceptions, à notre époque, le roman, trop souvent, sacrifie ce qui demeure à ce qui passe, assure le triomphe du caprice sur le devoir... Il peut être la peinture de la vie, ou plutôt de certaines vies... il n'est pas la Vérité qui est supérieure à la vie elle-même...

La jeune fille allait répondre, une de ces réflexions spontanées qui, parfois, jaillissent de ses lèvres, mais la porte se rouvrit et, cette fois, sous la main du professeur Mourèze qui, le jeudi, lorsqu'il rentrait de la Faculté, s'invitait volontiers à prendre une tasse de thé chez sa fille.

Il était de taille moyenne et trapu. Une barbe grise, courte et drue, encadrait le visage, franchement laid ; les yeux clignotaient derrière un lorgnon d'or.

À le voir entrer, hésitant, cherchant à reconnaître ceux qui étaient là pour leur distribuer des poignées de main, Maguelonne se demanda comment il pouvait être le chirurgien fameux dont la réputation avait franchi les mers.

— Ah ! mademoiselle, lui dit-il en fourrageant dans le sucrier avec l'incertitude du geste des myopes, vous voici donc Montpelliéraine ! Ce brave Elzéar, ça l'égaiera un peu ! Depuis la mort de son fils, il n'a même plus ces explosions de colère qui rompaient sur la trame uniforme des jours et lui faisaient une physionomie si originale... Vous ne connaissez peut-être pas encore le Verdanson, mademoiselle ? Non ? Eh bien ! c'est un torrent qui nous arrive du Gard. Après avoir longé l'Hôpital général, le boulevard Pasteur et le boulevard Louis-Blanc, il s'évade

de la ville pour se perdre dans le Lez. Les trois quarts du temps, il est à sec. Vous ne voyez dans son lit que des pierres et de l'herbe drue, mais survenue un violent orage ou bien la fonte des neiges, les eaux alors se précipitent et dévastent tout sur leur passage. Les arbres sont déracinés, les murs abattus, les maisons inondées. Cela tourne au désastre... Elzéar était ainsi... D'ordinaire, le nez dans ses livres, presque momifié, et puis, soudain, pour des misères parfois, violent à briser tout ce qui lui résistait!... C'est à une de ces heures-là qu'il a dû se brouiller avec son fils, ce pauvre Amaury, qui était le plus charmant garçon qu'on pût voir; bien qu'il fût un peu vif, rêveur, et idéologue... comme M. Josel et ma fille...

Pierre s'était levé pour remettre sa tasse dans le plateau.

— M. le professeur, dit-il en revenant, puisque vous me mettez en cause, voudriez-vous m'expliquer ce que vous entendez exactement par idéologue? Est-ce être idéologue que de prétendre enseigner aux jeunes à lutter contre les servitudes du mal? N'est-ce point un moyen de les rendre libres?

— Peut-être, si vous y arrivez! mais vous n'y arriverez pas! La nature a une force irrésistible qui, tôt ou tard, domine l'esprit.

— Des convictions fortes peuvent faire de l'esprit le dominateur de la nature.

Le professeur Mourèze eut un geste qui signifiait évidemment: « Je ne discute pas avec des utopistes... moi, je ne connais que les faits... » Il le corrigea en tendant à Pierre Josel la main fine et nerveuse dont l'adresse avait fait sa renommée.

— Je vous demande pardon de ne pas poursuivre cette conversation, dit-il, mais on m'a imposé la présidence du prochain congrès de chirurgie, et, en ce moment, je travaille au discours d'ouverture, un pensum dont je me serais bien passé.

Il se retira après avoir buté sur un tabouret et tâtonné en cherchant le bouton de la porte.

— Nous partons aussi, annonça Mme Josel. En ce moment, je n'ai même pas de femme de ménage.

Les deux jeunes gens échangèrent une poignée de main.

— Alors, mademoiselle, dit Pierre en souriant, vous ne m'en voulez pas d'avoir relégué votre charmante homonyme parmi les mythes populaires?

— Non, monsieur, en l'idéalisant, vous me l'avez mieux fait comprendre.

— C'était la vierge sage de l'Évangile, remarqua Lazarine en souriant. Dans l'attente de l'époux,

elle gardait de l'huile pour allumer sa lampe...

A présent, les deux amies étaient seules. Au dehors, la nuit était complète. Maguelonne ne se rassit pas, mais pourtant elle ne prit pas encore congé.

— Tout à l'heure, murmura-t-elle, M. le professeur Mourèze parlait de mon cousin Amaury. Vous avez dû le connaître, mademoiselle.

— Oui, nous étions amis d'enfance...

La voix de la jeune doctoresse semblait comme assourdie. Maguelonne ne s'en aperçut pas; elle poursuivait son idée :

— Était-ce en effet un rêveur ?

Lazarine secoua la tête :

— Mon père traite de rêveurs tous ceux qui cherchent un appui plus haut que la terre. Amaury possédait au contraire une nature ardente et généreuse, mais il est exact qu'il était vif et doué d'une volonté si affirmée que, lorsqu'il avait pris une détermination, il cédait difficilement.

— Est-ce lui qui eut les torts dans la rupture ?

Mlle Mourèze eut un geste des épaules qui exprimait son impuissance à résoudre le problème d'une façon précise.

— Je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit tout à l'heure à propos d'un autre sujet : ne jugeons pas si nous ne voulons pas être jugés...

Puis, comme si elle voulait couper court à un entretien qui devait lui être pénible, car ses traits se tiraient, elle se retourna vers sa table de travail :

— Voudriez-vous mettre cette lettre à la poste ? demanda-t-elle. Elle n'est pas affranchie. Serait-il indiscret de vous prier d'y coller un timbre ?

— Pas du tout ! Il est à peine cinq heures et tante Delphine sait que je ne dois pas rentrer avant cinq heures et demie...

Cette fois, Maguelonne ne s'attarda plus. Et, penchée au-dessus de la rampe de l'escalier, sa nouvelle amie la regarda descendre...

IX

Tout en hâtant le pas, dans la rue Nationale brillamment éclairée, Maguelonne reprenait le parallèle, un instant ébauché dans son esprit entre Pierre Josel et Guilhem de Provence-Aragon. Lequel des deux était le plus plaisant ?

Du premier, elle ne gardait aucun de ces souvenirs un peu troubles que lui laissait le second : serrement

de main trop prolongé, regards qui s'attardaient et ne cachait pas leur admiration, mots à voix presque basse qui ne voulaient rien dire, mais que leur seule intonation rendait expressifs.

Pierre Josel, au contraire, semblait n'affectionner que les chemins droits, la pleine lumière; son respect pour les femmes avait une tout autre forme que celui de Guilhem. Sans doute, à planer sur les cimes, il en oubliait le langage de la plaine. Il ne savait pas dire aux jeunes filles ces choses qui les flattent ou les amusent; mais son intelligence rendait un plus beau son que celle de Guilhem, et l'on devinait qu'une vraie conviction orientait et dominait toute son existence. On le traitait de chercheur d'idéal, on l'avait baptisé l'amoureux de Maguelonne, et il se présentait cependant comme un esprit positif qui rejette la légende, le roman, tout ce qui enguirlande la vie... Guilhem, au contraire...

La jeune fille atteignit la place de la Préfecture avant de savoir vers quel plateau la balance inclinait :

« Je suis bien bonne de tant m'occuper de ce M. Josel, pensa-t-elle avec un peu d'humeur. Il doit être comme ceux que dirige une idée fixe : avoir des œillères pour tout le reste ! Je suis sûre qu'en ce moment, si on lui demandait la couleur de mes yeux, il serait incapable de répondre... »

Elle traversa la place en biais et pénétra dans le hall central de l'hôtel des Postes. Le guichet voisin auquel elle avait affaire était celui de la poste restante : une seule personne s'y trouvait ; elle tournait le dos, mais la silhouette noire, menue, un peu contrefaite, était déjà trop familière à Maguelonne pour qu'elle pût avoir une minute d'hésitation.

Que pouvait attendre Mlle Delphine à ce bureau ? Evidemment, une lettre ! L'employé lui tendit en effet une large enveloppe blanche qu'elle serra dans son sac ; puis, sans s'attarder davantage, elle se faufila inaperçue parmi la foule des affairés qui, à cette dernière heure du soir, se hâtaient pour expédier les courriers commerciaux.

Maguelonne sortit à son tour. Un instant, elle avait eu la tentation d'arrêter sa tante au passage, afin de rentrer avec elle : la discrétion l'en avait empêchée. Mlle Delphine devait assister, sur ses petites économies, une de ces misères cachées qui ne veulent pas être soupçonnées, et elle s'entourait de précautions pour que son secret ne fût pas trahi. Il valait donc mieux ne pas la troubler en la forçant de fournir une explication.

Et bientôt la jeune fille ne pensa plus à l'incident. Elle était reprise par l'idée qui lui était venue en

écoutant Pierre Josel : suggérer à Elzéar Maureilhan une grande œuvre à faire, ne serait-ce pas remplir la tâche de consolatrice, de missionnaire de paix, que lui avait confiée l'ange, — comme disait Ma Douce, — dont les yeux renfermaient tant de douleur humaine. De quelle façon s'y prendrait-elle, elle ne le savait pas bien encore ; mais sans doute Dieu l'inspirerait.

Il ne lui vint pas à l'esprit que lancer son oncle sur la pente des prodigalités charitables diminuerait sensiblement sa part d'héritage. Ce sont là des pensées vilaines qui viennent parfois à ceux qui ont marché trop longtemps dans la vie en regardant la terre : de son existence antérieure Maguelonne gardait le goût des grands espaces où il fait bon respirer l'air pur, les yeux fixés sur le ciel ou sur l'horizon.

Elle n'évoqua donc que les figures d'Annette Belvezet et de Germaine Montal, sa compagne, si vaillantes dans l'accomplissement de leurs devoirs, et aussi de cette jolie Nicole de Laverune qui, en attendant le mariage, s'exerçait auprès de ses petits frères à son futur rôle de mère de famille. Il lui venait le désir de les imiter, d'occuper utilement sa vie, et, pour cela, de secouer l'amitié un peu trop enlçante des jumelles.

En rentrant, elle trouva sa tante assise dans le petit salon aux meubles sans beauté et tricotant comme si jamais elle n'était sortie.

— Peut-être suis-je en retard ? balbutia Maguelonne. J'ai dû m'arrêter à la Poste.

Mlle Maureilhan ne s'écria pas :

— J'y étais aussi. Je ne t'ai pas vue.

Elle continua seulement le mouvement régulier de ses longues aiguilles.

« C'était bien ce que je pensais ! se dit la jeune fille en refermant la porte. Ma tante croit que je ne l'ai pas vue et elle juge inutile de me raconter ses petits secrets. »

A table, elle ne parla donc que de sa visite à Lazine, et Elzéar s'intéressa à son récit au point de s'arracher à son mutisme habituel.

— Ah ! tu as vu les Josel ! Ce Pierre, quelle intelligence, n'est-ce pas ? Et comme il sait la mettre au service du bien. Il est de ceux qui pensent que plus ils ont reçu, plus ils doivent rendre !...

— Sa mère nous a dit que c'était tout l'enseignement qu'elle lui avait donné.

— C'est une femme très remarquable, mais si modeste, paraît-il. Josel n'en parle jamais qu'avec respect et émotion. Et Mourèze, l'as-tu aperçu ?

— Oui, mon oncle, il est venu un moment.

— Tu as dû le trouver original. A le voir, on le

croirait maladroit en diable, et quand il est devant sa table d'opération, il se transforme, il devient d'une incroyable adresse. Ses élèves prétendent qu'il a des yeux au bout des doigts.

— Il n'y a qu'en matière religieuse ou politique qu'il reste myope. Et d'une myopie invétérée !

— Tant d'autres ont été ou sont myopes comme lui... Pour ma part, je n'ai pas le droit d'incriminer Mourèze. Dans le temps, je ne comprenais pas non plus la valeur de l'effort personnel, uni à d'autres efforts.

Il se tut et retomba dans ses pensées, ces pensées cachées au fond du temple dont, seul, il gardait la clef.

Nibal entra pour desservir. Maguelonne se méfiait trop de ses oreilles, toujours aux écoutes, pour insister davantage, mais elle espéra beaucoup de la demande qu'elle voulait adresser à son oncle et, le soir, lorsque Mlle Delphine se retira, au lieu de la suivre, bravement elle proposa à son parrain une partie d'échecs. Il accepta aussitôt et elle prépara l'échiquier. Pendant qu'elle disposait les pièces, elle remarqua, sans lever les yeux :

— Mon oncle, saviez-vous que M. Josel cherchait un autre local pour sa *Maison fraternelle* ?

— Oui, il m'avait dit qu'il trouvait trop étroite son installation actuelle.

— Prochainement, on vendra un immeuble qui ferait bien son affaire. Mais la mise à prix est de cinq cent mille francs. C'est très cher.

— Oui, répéta Elzéar en attirant un fauteuil pour s'y asseoir, c'est très cher.

— Il faudrait que quelqu'un, une personne riche, fournisse les fonds, suggéra la jeune fille en s'asseyant à son tour.

M. Maureilhan ne répondit pas. Déjà, il poussait un pion. Maguelonne ne se laissa pas décourager par ce silence. Elle déplaça son cavalier, souffla le pion et reprit d'une voix un peu tremblante :

— Si mon pauvre cousin avait vécu, peut-être vous aurait-il demandé d'acheter cette maison, mon oncle. Avant M. Josel, il rêvait, paraît-il, de donner un foyer aux étudiants sans fortune.

D'un signe, Elzéar acquiesça à cette vérité. Était-ce la petite lampe voilée qui l'éclairait d'un reflet verdâtre : il paraissait très pâle ! Et Maguelonne eut presque peur de se trouver seule avec le vieillard dans l'immense bibliothèque, plongée dans l'ombre ; elle se rappelait ce que Lazarine lui avait dit sur le vieux cœur fatigué auquel il ne fallait pas causer d'émotions...

— Je ne sais rien des choses de la vie, se hâta-t-elle d'ajouter. Cinq cent mille francs, c'est sans doute beaucoup plus que vous ne pourriez donner, mon oncle, mais tout de même je voulais que vous sachiez la chose. Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

D'un geste brusque, M. Maureilhan déplaça sa tour.

— Ce n'est pas ton intérêt de me parler ainsi, remarqua-t-il sur un ton un peu âpre.

Elle le regarda surprise, sans paroles.

— Mais oui, reprit-il, si tu me dépouilles, tu te dépouilles du même coup !

Cette fois, elle avait compris : des larmes lui montèrent aux yeux :

— Oh ! mon oncle, je serais si heureuse au contraire...

Il ne releva pas cette affirmation. Il continua de jouer, le front penché, et de façon distraite ; contrairement à ses habitudes, il se laissa prendre plusieurs pièces importantes. Enfin, lorsque sa dame eût succombé, il repoussa l'échiquier.

— J'en ai assez, déclara-t-il. Ce soir, je ne puis imaginer aucune combinaison.

Il se leva et gagna sa table de travail. Pendant que Maguelonne remettait tout en place, il s'absorba si vite dans l'examen de vieux parchemins qu'elle n'osa pas le troubler par un dernier bonsoir : à pas étouffés, elle quitta la bibliothèque.

L'Arlésienne l'attendait suivant sa coutume : elle ne se retint pas de lui conter les impressions de sa journée, sans toutefois lui parler des propos échangés pendant la partie d'échecs.

— Tu vois, Ma Douce, conclut-elle, ce jeune professeur n'est pas comme toi ! Il ne croit pas au prince Charmant, et il se pourrait qu'il eût raison !

— Oh ! ma jolie, c'est ce qui vous trompe ! Les prétendants ne vous manqueront point !

— A présent, oui ! Parce qu'on me sait riche ! Mais au Manoir, qui eût songé à moi ? Non, non, dans la vie, les choses ne se passent pas comme dans les romans, et, plus j'y réfléchis, plus j'imagine même que les fiancés doivent changer de figure lorsqu'ils deviennent les maris...

— Sur ce sujet, comment vous renseignerais-je, ma jolie !... Je ne porte pas l'anneau d'or ! Et si, ce soir, il vous fallait choisir entre ce M. Josel, si occupé, qui ne croit pas au prince Charmant, et notre voisin, si noble et si élégant, mais qui ne fait rien de sa force et de sa jeunesse, je serais fort en peine de vous donner un conseil.

— Aucun d'eux n'a demandé ma main, Ma Douce. Tu n'as donc pas à te prononcer...

— Pour le professeur, je ne connais pas ses intentions... Mais pour l'autre, je ne puis dire de même... Pas plus tard que ce soir, dans la rue, comme je revenais de faire une commission, j'ai entendu causer deux demoiselles qui sortaient de chez vos amies... L'une d'elles s'est écriée, le portail à peine refermé : « La belle Maguelonne n'était pas là aujourd'hui ! Le vicomte était comme un corps sans âme ! » Sa compagne s'est mise à rire, un petit rire sec d'envieuse : « Oui, il a peur qu'on lui souffle le gros sac ! » Le gros sac, c'était vous, ma jolie, à n'en pas douter !... Vous le voyez donc, le beau vicomte a des intentions sur vous et, j'en suis bien sûre, pas pour le motif vilain qu'imaginent les deux pécores...

— Je n'en sais rien, Ma Douce... Aussi ne me presserai-je pas pour entrer en ménage...

— Vous aurez raison, ma jolie, car c'est pour la vie... Mais ne m'imites pas ! Quand j'étais jeune, j'ai tellement réfléchi que jamais je ne me suis décidée à sauter le pas... Et je crois bien que ce bon Marius en a fait autant !... C'est pour cela que nous sommes, tous les deux, célibataires avec des cheveux gris...

L'Arlésienne poussa un soupir, et après avoir disposé le linge de nuit de sa maîtresse, sans plus de paroles, elle se retira. Elle laissait, dans le jeune cœur, un grand trouble, presque de l'épouvante : oh ! oui, la vie devait sembler longue, auprès d'un mari qu'on n'aime pas, en qui l'on n'a pas cette confiance qui permet de franchir les passages les plus difficiles avec l'assurance qu'un bras fort vous soutiendra.

Guilhem pourrait-il être ce compagnon qu'on estime parce qu'on reconnaît sa valeur morale ? Maguelonne hésitait... A cette heure, elle eût donné beaucoup pour épancher son inquiétude dans un sein maternel, y chercher les conseils dont son inexpérience avait soif.

Mais, le diner fini, tante Delphine s'était retirée chez elle comme si elle craignait d'être interrogée par sa nièce, d'être obligée de lui raconter la charité qu'elle voulait taire. Et la jeune fille n'osait troubler le silence où sa tante semblait se cantonner.

Alors, pour moins souffrir de sa solitude, elle s'agenouilla sur le prie-Dieu de lampas bleu, et, le front dans les mains, afin de se mieux dégager des pensées qui l'agitaient, de se cramponner au devoir comme le lui recommandait son père, elle fit la moins égoïste des prières : elle demanda au Maître souverain que son oncle achetât la maison où les

étudiants ne trouveraient pas seulement le calme, nécessaire à leurs études, mais encore les conseils dont leur jeunesse avait besoin, et que ce beau geste de générosité fut pour le vieux cœur endolori une source de bénédictions...

X

Les jours ont passé. Janvier est venu apportant pour Maguelonne les beaux cadeaux de son parrain : un collier de perles, une robe de velours, un manteau de loutre et un portefeuille à ses initiales.

Elle a essayé d'abord le collier, puis la robe et le manteau, et elle a souri à l'image que lui renvoyait le miroir. En dernier lieu, elle a ouvert le portefeuille. Elle y a trouvé une liasse de billets, avec cette simple indication : *pour tes aumônes*, et, toute frémissante, elle a couru embrasser son oncle Elzéar.

Pour la première fois, elle a connu la joie de donner à pleines mains, et c'est le village de la Pointe qui a reçu la pluie d'or : le petit infirme pourra maintenant respirer le bon air de la plage dans une longue et confortable voiture ; le vieux Kercoz finira ses jours dans l'Asile des marins, et M. le recteur s'est chargé de distribuer le reste aux plus nécessiteux.

La lettre de remerciements que ce dernier a écrite, embaume le souvenir de la jeune donatrice, mais aussi la trouble un peu. La vieille main qui tremble et qui, tant de fois, s'est levée pour absoudre et bénir, a tracé tout en bas cette petite note de doux reproche : « Vous ne me racontez pas ce que vous faites, ma chère enfant. J'espère que vous employez bien votre nouvelle vie... »

Emploie-t-elle bien sa vie ? La jeune fille se le demande : elle a l'impression de vivre en partie double, et, par moments, elle éprouve quelque malaise de cette dualité.

Le matin, c'est très souvent la messe, entendue tantôt à Notre-Dame des Tables, près de Mlle Delphine, — fidèle depuis de longues années à sa place, au-dessous de la jolie Vierge, protectrice de Montpellier, la même qui, jadis, abritait de son sourire maternel les tables des changeurs, — tantôt à la cathédrale pour échanger quelques mots sous le porche avec Nicole de Laverune, Lazarine Mourèze ou quelque une des étudiantes du Foyer Notre-Dame, Annette Belvezet, si oublieuse d'elle-même, Germaine Montal qui a tant de ciel dans les yeux, et d'autres encore,

si simplement énergiques, que Maguelonne a appris à connaître et à apprécier.

Au retour, dans la paix fauve de la grande bibliothèque, deux heures de travail intense pendant lesquelles Annibal entre, rôde, sort, revient encore sous des prétextes divers, jetant, chaque fois, à celle qui le remplace un rapide regard d'amertume, et peut-être de haine.

Ces regards troublent la jeune fille lorsqu'elle les perçoit, mais Elzéar ne les remarque point : il goûte l'intelligence de cette gentille secrétaire, affinée par une sérieuse éducation, et qui, près de son âge, a pris l'habitude de la réflexion. Et puis, grâce à la sténographie, les vieilles pensées n'ont pas le temps de se débâter, et l'archéologue en éprouve une telle satisfaction qu'il lui semble rajeunir, retrouver sa vigueur d'esprit d'autrefois.

Le soir, enfermée dans son petit salon, pour n'ennuyer personne du clic-clac de sa machine, Maguelonne dactylographie les textes pour qu'ils puissent être ensuite envoyés à l'imprimerie.

Au cours de ces séances studieuses, jamais M. Maureilhan ne s'impatiente. Si, parfois, on devine qu'il en aurait envie, on sent qu'il refrène aussitôt ce désir par la volonté absolue de se dominer. Evidemment, comme le dit le professeur Mourèze, il ne veut plus être le Verdanson débordé, écumant, devastateur. Pour remercier sa nièce, il trouve même des paroles douces, et sa main, encore inhabile aux caresses, lui effleure l'épaule d'un geste timide qui s'essaie à être paternel.

Depuis le soir où Maguelonne a osé lui parler de la maison que Pierre Josel rêvait d'acquérir, il se montre même avec elle plus affectueux, presque tendre, mais sans qu'elle puisse savoir ce qu'il a fait de l'idée, insinuée en tremblant.

Un jour, après l'avoir longuement regardée, il lui dit tout à coup :

— Tu ressembles à une jeune fille que j'ai connue.

Elle était musicienne comme toi...

La pensée de Maguelonne court vers Marie-Madeleine Clary, la petite-fille du vieux professeur de piano. Elle ne s'est pas trompée, car son parrain continue :

— Elle aimait aussi le devoir et elle était travailleuse... Je ne l'ai compris que trop tard... Vois-tu, Maguelonne, il est terrible de comprendre certaines choses trop tard...

La jeune fille, les mains croisées sur la feuille de papier posée devant elle, n'ose pas regarder son parrain.

Elle devine qu'il y a des larmes dans les pauvres yeux.

— Mon oncle, murmure-t-elle, vous ne parlez pas assez de celui qui n'est plus... Il me semble que vous en souffrez. Voudrez-vous que nous en parlions quelquefois ensemble ?

Il n'a pas répondu, mais à dater de ce jour, quand il travaille avec sa nièce, un mot, une réflexion évoque chez lui un souvenir du temps passé. Il raconte un trait de son fils qui révèle le cœur de celui-ci ou son tempérament énergique, mais toujours du temps où il était petit, où sa mère vivait encore, comme si Amaury, devenu homme, restait le terrain interdit. Il s'anime en racontant ; des lueurs de jeunesse passent dans ses yeux.

— L'inconnu du Manoir avait raison, pense alors Maguelonne. Ma présence lui fait du bien...

Trois fois par semaine, dans la journée, la jeune fille se rend au Foyer Notre-Dame, une grande et tranquille maison de la rue Bonnard, qui, par les fenêtres de sa façade intérieure, respire l'air salubre du Jardin des Plantes. Dès l'entrée, un grand hall aux murs peints en tons clairs, invite à une halte reconfortante dans de larges fauteuils d'osier qu'abritent des retombées de plantes vertes ; mais les jeunes étudiantes ne peuvent répondre à cet appel que quelques minutes, chaque soir, avant l'étude si fructueuse qui leur permet, tous les bruits apaisés, de mieux retrouver leur pensée dans le silence.

Des cornettes glissent souriantes, amies discrètes, toujours disposées à compatir aux peines et à se réjouir des joies de leurs jeunes pensionnaires.

Et pendant trois heures, enfermée dans une sorte de cellule, Maguelonne tape, dactylographiant les cours que d'autres mains ont pris en note, ou bien, entourée de quelques élèves de son âge, elle leur enseigne la sténographie. De toutes façons, elle est heureuse de collaborer à l'œuvre commune, de se sentir utile.

Les littéraires aussi bien que les scientifiques — à part quelques amusantes ruptures de lance, les deux clans vivent en excellente harmonie — la traitent en bonne camarade.

Elles ne savent pas que son parrain est très riche et qu'elle est une héritière. Dans ce milieu de travail intensif, il n'y a pas de place pour les potins, et Maguelonne s'en réjouit.

Quand elle commence à être lasse, il est six heures. Une cloche sonne. C'est M. l'aumônier qui arrive, un prêtre âgé, à la physionomie un peu austère, mais si bonne tout de même. En fin d'après-midi, il

apporte un peu d'idéal aux jeunes étudiantes, courbées depuis le matin sous leur rude tâche. Et Maguelonne, comme les autres, va écouter M. l'aumônier. Elle sent qu'il aime ces cœurs de jeunes filles, agités par le désir de se donner et de se dévouer et qui ont tellement besoin de conseils et d'appui pour que ce désir ne les jette pas dans d'inquiétantes aventures. Et, bien qu'elle ne soit plus dans la situation incertaine de celles qui l'entourent, elle reçoit néanmoins et garde précieusement les avis de prudence qui lui semblent nécessaires pour l'autre partie de son existence, dont elle est moins satisfaite.

Les jours où elle ne va pas au Foyer, elle ne peut, en effet, se défendre contre les affectueux envahissements de ses voisines. Celles-ci ne reculent devant aucun obstacle et viennent la relancer jusque dans sa chambre. En vain, Marius voudrait-il leur défendre la porte, Annibal se trouve toujours là pour assurer que, si Mademoiselle n'y est pour personne, elle recevra très volontiers mesdemoiselles de Provence-Aragon.

Et alors, « Mademoiselle » a beau objecter qu'elle n'est pas libre, qu'elle a du travail ou des courses à faire, les jumelles n'en veulent rien croire : Bérenghère lui enfle ses souliers ; Almodis lui enfonce son chapeau sur la tête, et, bon gré mal gré, il faut qu'elle parte pour une exposition de peinture ou un concert, ou même, les jours tièdes, qu'elle prenne sa raquette pour une partie de tennis.

Partout où elle va, elle devient point de mire ; on chuchote à ceux qui ne le savent pas : « C'est Mlle Perhello, la nièce de M. Maureilhan. » Les face-à-main ou les lorgnettes se braquent. Beaucoup se font présenter.

D'abord, elle était gênée de cette curiosité, de ces empressements. A présent, elle s'en amuse. Lorsqu'elle sort d'une conférence ou d'une séance musicale, son joli visage enfoui dans le col relevé d'un manteau de fourrure, il ne lui déplaît pas d'entendre appeler très haut la voiture de Mlle Perhello, de convier d'un geste ses amies à prendre place auprès d'elle et de deviner, à travers les glaces fermées, des regards envieux qui la suivent.

C'est ensuite le retour dans le vieil hôtel délabré où, toujours, une tasse de thé est servie pour donner à Guilhem le temps de faire sa cour, car il n'y a pas d'autres mots pour exprimer ce qui est : le vicomte fait à Maguelonne une cour discrète, que les circonstances rendent plus évidente.

Depuis que janvier est venu, aussitôt le thé pris, la jeunesse pousse les sièges contre les murs ; quel-

qu'un s'assied au piano, des couples se forment. Dès le premier jour, Maguelonne a refusé de danser; d'abord, elle ne sait pas: au Manoir, elle avait bien d'autres idées en tête! Et puis, les manières un peu frelatées que le petit Jambrun importe des dancings répugnent à sa délicatesse, bien qu'elle n'ose pas l'avouer ouvertement, et que, peu à peu, elle s'habitue aux façons trop libres de son entourage, elle en soit moins choquée.

— Je vous comprends, lui a dit Guilhem, moi non plus, je n'aime pas ces danses nouvelles... Elles n'ont rien de l'élégance française.

Et lui non plus ne danse pas: il reste auprès d'elle, tant et si bien que Jacqueline de Vérignan, cette incorrigible Jacqueline qui a la spécialité de dire tout haut ce que les autres pensent tout bas, déclare sans ambages à son frère:

— Mon vieux, tu ne gagneras pas la course. De tout le peloton, il n'y a que lui qui touchera le poteau!

Plusieurs fois, Maguelonne a surpris des regards glissés vers elle quand Guilhem, debout, penchait sa haute taille pour lui parler; elle a même entendu des chuchotements, des rires étouffés.

Enervée, elle changeait alors de place, mais, au bout d'un instant, et, sans qu'elle sût trop comment, le vicomte se trouvait de nouveau près d'elle, respectueux toujours, mais visiblement empressé. Dans ces moments-là, elle pensait:

— Je ne devrais plus revenir... Ou bien en parler à mon parrain, à ma tante...

Mais que dirait-elle en somme? Les propos que Guilhem lui tenait dans le tête-à-tête étaient tels que n'importe qui pouvait les entendre. Peut-être s'abusait-elle en somme sur le sentiment dont elle était l'objet; peut-être ne s'agissait-il que d'un simple flirt mondain?

Cependant, il lui semblait bien que, dans les yeux allongés du jeune vicomte, il y avait un but plus sérieux, dépassant les marivaudages de l'heure actuelle. Si elle ne se trompait pas, bientôt elle pourrait se trouver en face d'une décision à prendre. Que répondrait-elle alors?

Le diagnostic moral porté par Lazarine Mourèze sur son jeune parent lui revenait alors comme une obsession: « C'est un caractère qui ne réagit pas! » Ce diagnostic était-il certain? Un soir, à l'heure où la comtesse de Provence-Aragon, toujours emmitouflée dans des fourrures, picorait dans les assiettes de gâteaux sans s'inquiéter d'une figure un peu risquée que le petit Jambrun enseignait à Almodis,

elle essaya de s'en assurer, Guilhem parlait du labeur incessant de M. Maureilhan, labeur de bénédictin, qui à peine lui permettait de prendre l'exercice nécessaire à sa santé :

— Au moins, il ne s'ennuie pas ! conclut-il.

— Oh ! pour cela, non ! Et à sa place, je ferais comme lui... Dès que ma vie n'est pas très remplie, je la trouve vide, et, faut-il vous l'avouer, je m'étonne souvent que vous qui êtes un homme, vous n'éprouviez pas davantage le besoin d'occuper votre temps par des œuvres utiles.

Le vicomte parut désarçonné par cette brusque attaque.

— Qui vous dit que je n'en souffre pas ? balbutiait-il pour se donner le temps de réfléchir.

— Il me semble que si vous en souffriez, vous tenteriez de modifier la situation, j'irai même plus loin, vous augmenteriez votre valeur personnelle, pour donner à votre vieux nom un peu plus d'éclat.

— Pour cela, il me faudrait échapper à l'étreinte de la famille. Mon père, en retard d'un demi-siècle, n'admet pas qu'un Provence-Aragon puisse être autre chose qu'un soldat ou noblement désœuvré... Or, la guerre finie, je ne me suis senti aucun goût pour le métier militaire. Force m'a donc été de me croiser les bras.

— Et pourtant vous avez des dispositions pour le barreau, paraît-il ?

— Oui, mais mon père se découvre une volonté de fer pour s'obstiner dans un préjugé. Je n'ai pu lui opposer des forces équivalentes.

— Permettez-moi une question : si, pour me servir de votre expression, un jour, vous échappiez à l'étreinte de la famille, seriez-vous disposé à changer votre mode d'existence ?

Guilhem eut une très légère hésitation, comme si, avant de répondre, il prenait avis de sa conscience.

— Je le crois, laissa-t-il tomber enfin d'une voix basse, presque incertaine.

Ce soir-là, ils n'en dirent pas davantage, et Maguelonne resta silencieuse malgré les efforts du petit Jambrun et du grand Vèrignan pour attirer son attention.

Ses yeux erraient autour d'elle. Depuis qu'elle fréquentait chez les Provence-Aragon, certains détails de leur organisation intérieure l'étonnaient, l'irritaient même comme un mystère. Des meubles disparaissaient ; d'autres prenaient leur place qui, souvent, ne les valaient pas. Si quelqu'un remarquait le changement, le comte se lançait dans un long récit. C'était toujours une affaire extraordinaire dont son

flair d'amateur avait suivi la piste, à Nice, à Biarritz ou ailleurs.

Le bahut, la vitrine disparue devaient sans doute être exilés dans une autre pièce de l'appartement ; mais ces pièces, on n'y entraît jamais ; elles restaient fermées comme la chambre de Mme Barbe-Bleue.

« Ils aiment le changement, pensait Maguelonne ; pourvu qu'ils ne l'aiment pas en tout, ce serait une si grande inquiétude pour l'avenir ! »

Il lui semblait bien que le vicomte Guilhem éprouvait un sentiment sérieux à son endroit. D'autre part, il ne lui était pas antipathique. Mais ces deux conditions étaient-elles suffisantes pour assurer le bonheur dans le mariage ? Devrait-elle accepter la recherche dont, peut-être prochainement, elle serait l'objet ?

La pensée de la jeune fille glissa vers Pierre Josel. Elle crut entendre sa belle voix timbrée qui sonnait la franchise et la belle humeur : « Le roman n'est pas la vérité... » Pour dire cela, il était sans doute incapable d'éprouver une affection profonde. Son cœur appartenait tout entier à ses chères études et aux pensionnaires de la Maison fraternelle ; il n'avait pas le temps d'en ouvrir la porte aux rêveries sentimentales.

Plusieurs fois, le jeudi, Maguelonne avait de nouveau rencontré le jeune professeur chez Lazarine Mourère. Si le hasard les rapprochait, il causait avec elle très simplement, et ses moindres paroles gardaient ce charme très particulier qui avait séduit la jeune fille à leur première rencontre ; mais, s'ils étaient séparés, il ne manœuvrait pas pour se rapprocher d'elle comme le faisait Guilhem. Et bientôt, il repartait, pressé par l'heure d'une conférence à ses étudiants ou bien par un travail qui l'attendait sur son bureau.

Les images féminines qui traversaient sa journée devaient vite être effacées par les hautes conceptions qui remplissaient son esprit.

« Je me demande pourquoi j'y songe encore ? pensa Maguelonne avec humeur. Jamais il ne m'a donné ce droit... »

Elle revint à Guilhem. Dégagé de l'étreinte de la famille, celui-ci pourrait-il recommencer sa vie ? Et puisqu'il avait de l'inclination pour le barreau, qui l'empêcherait de s'y faire inscrire et d'y rencontrer quelque succès ? Il parlait avec élégance. Il savait lancer une habile riposte, et, lorsqu'il exprimait sa pensée sur une question, généralement il trouvait le mot juste. Il pourrait donc devenir un avocat de valeur.

Maguelonne essaya de l'imaginer dans un des coins du vieil hôtel, courbé sur un volumineux dossier, n'ayant plus le temps de se montrer aux courses, ni au cercle, ni même de flâner rue de la Loge ou sur l'Esplanade, à l'heure du bel air, et employant les rares loisirs qui lui restaient à cette action sociale dont nul à notre époque — Lazarine Passurait — ne pouvait se désintéresser. L'oncle Elzéar et la tante Delphine ne seraient pas abandonnés ainsi à leur solitude de vieillards, et peut-être serait-ce très bien réaliser le désir de l'étranger aux yeux noirs qui possédait la divination des envoyés du ciel.

Envisagé sous cet angle, Guilhem devenait un mari très sortable, et, dans l'intime de son être, dans un de ces petits trous sombres où l'on n'ose pas toujours regarder, la jeune fille sentait, secrètement tapie, la fierté d'ajouter à son prénom, si joli et si rare, ce beau nom d'autrefois qui lui donnerait sa véritable valeur comme une traine majestueuse achève une robe de brocart.

Des souvenirs lui revenaient, certaines phrases sténographiées sous la dictée de son oncle : « Les comtes de Provence-Aragon commandèrent des flottes et des armées ; ils firent plus d'une fois pencher la balance où se pèse la destinée des peuples et des rois... Successivement, ils portèrent les titres de princes des Baux, rois d'Arles et de Vienne, princes d'Achate, comtes de Céphalonie et de Néophante, et l'une de leurs filles s'assit même sur le trône de Constantinople... » Elle se laissait griser par la pompeuse énumération... Par une pente insensible, elle glissait vers une acceptation sur laquelle, le matin, elle eût hésité encore. Ses mains desserrées ne tenaient plus le gouvernail, ainsi que le lui avait recommandé son père...

Elle s'en aperçut tout à coup dans un brusque sursaut en entendant Jacqueline de Vèrignan qui chuchotait à son frère :

— Si tu veux te mettre sur les rangs, tu sais, il faut te hâter... ou il sera trop tard !

Trop tard ! Maguelonne se redressa comme si elle se réveillait :

« Il faudra que j'en parle à ma tante, » pensa-t-elle. Mais, depuis quelque temps, Mlle Delphine se montrait de plus en plus avare de paroles. Elle restait repliée sur elle-même, absorbée par des idées intérieures, ou bien elle écrivait de longues lettres sur lesquelles, lorsque sa nièce entrait, elle fermait son buvard.

Et puis, elle répéterait sans doute ce qu'elle avait

ditle lendemain de l'arrivée de Maguelonne : « A présent, il ressemble aux autres... Et c'est dommage ! » Elle ne voudrait pas croire à une possibilité de conversion.

Lazarine alors ? Mais celle-ci serait encore plus affirmative : « Les natures qui ne réagissent pas dans leur jeunesse n'ont pas beaucoup de chance de réagir plus tard, quand les ressorts de l'être moral commencent à se rouiller... »

Mieux valait consulter une tierce personne, qualifiée par situation pour donner des conseils, éclairer les âmes sur leur véritable voie.

Et cette personne apparut à Maguelonne sous la figure de M. l'aumônier du Foyer Notre-Dame.

« J'irai le trouver demain, décida-t-elle au milieu de l'élégant brouhaha qui l'entourait. J'irai avant d'aller rejoindre les Provence-Aragon aux vêpres de cinq heures, chez les petits François !... »

C'était le jour même qu'elle avait pris ce rendez-vous.

Au cours de la conversation, elle avait avoué ne pas connaître encore la Chapelle Sixtine de Montpellier.

Almodis s'était écriée :

— Comment, chère, votre tante ne vous a pas donné ce régal ? Il faut réparer sans retard une pareille négligence ! Demain, c'est la solennité de l'Épiphanie, vous nous rejoindrez là-bas. Nous reviendrons ensemble...

Et on lui avait indiqué le chemin par le tramway qui descend de l'Esplanade, traverse le Verdanson, suit la rue des Patriotes, tourne et retourne par des chemins, resserrés entre des murs de jardins, pour vous déposer devant la façade sans beauté qui est comme l'écrin de la délicieuse chapelle gothique, toute blanche, retirée au fond d'une cour intérieure.

Maguelonne aimait trop la musique pour refuser le plaisir offert : devant elle, son oncle n'en avait-il pas vanté la divine saveur ? Elle avait donc promis d'être exacte, et, à présent, il se trouvait que sa promesse cadrait à merveille avec ses projets.

Elle en exposa le détail à sa tante Delphine ayant pour principe que, si les habitudes modernes permettent plus d'indépendance aux jeunes filles que les habitudes d'autrefois, elles n'en doivent pas moins un compte exact de leurs démarches aux personnes qui s'occupent d'elles.

Mlle Delphine, secrètement ravie de voir sa nièce rechercher les conseils de M. l'aumônier, se garda bien de lui offrir sa compagnie. Elle lui promit seulement de la retrouver à la chapelle.

XI

Maguelonne partit donc vers trois heures, un peu émue de la visite qu'elle allait faire. Au fond d'elle-même, elle ressentait un certain malaise à la pensée des questions sur son existence actuelle qui pourraient lui être posées, et des réponses auxquelles elle serait obligée. Jamais elle n'avait eu plus nettement conscience du changement qui, peu à peu, s'opérait en elle.

L'aumônier habitait un petit appartement dans une rue étroite en bordure de la cathédrale. Il écrivait lorsque sa servante lui annonça Mlle Perhello. Ce nom ne lui disait rien : il n'en donna pas moins l'ordre d'introduire la visiteuse. Celle-ci pénétra donc sans retard dans le cabinet austère où l'œil s'échappait sur le tympan, délicatement fouillé d'un portail latéral.

— Ma chère enfant, commença tout de suite le vieux prêtre, je vous ai remarquée aux conférences du Foyer. Pourtant vous n'êtes pas une de nos étudiantes ?

— En effet, monsieur l'aumônier, comme ma tante, Mlle Maureilhan, je ne vais, dans la maison, qu'au titre d'auxiliaire bénévole.

— Ce titre vous donne droit à tout mon intérêt... Asseyez-vous donc ici, et, sans détour, exposez-moi la raison de votre visite, car je pense bien que, si vous êtes venue, c'est que vous aviez quelque chose à me demander.

— Oui, monsieur l'aumônier, j'ai besoin de conseils...

Et, sans presque reprendre haleine, elle raconta toute son histoire : sa douleur et ses angoisses d'orpheline, sa résolution de travailler, et, tout à coup, son oncle apparaissant dans sa vie, pour la transformer, lui permettre tous les rêves.

— D'abord, avoua-t-elle, j'ai été un peu étourdie de ma subite fortune... et je crois même que je le suis encore...

— C'est le propre des jeunes de ressentir tout vivement. Ils se laissent absorber par l'attrait des choses extérieures, jusqu'à en oublier de descendre en eux-mêmes... Et cependant, la première condition pour bien agir, c'est de commencer par réfléchir à l'acte qu'on va poser.

— J'aurais dû me prémunir contre certains entraîne-

ments. Je ne l'ai pas fait... Et c'est pourquoi, aujourd'hui, je viens à vous, monsieur l'aumônier.

Avant qu'elle n'eût fini de parler, le vieux prêtre savait ce qu'allait lui dire l'enfant assise en face de lui : il connaissait si bien ces jeunes cœurs, avides de se donner, qui prennent pour métal précieux le clinquant de certaines paroles.

Les étudiantes du Foyer Notre-Dame, pauvres pour la plupart, couraient de ce fait de graves dangers ; mais, n'en courait-elle pas aussi, cette petite orpheline que la générosité d'un parrain auréolait d'un prestige doré ? N'était-elle pas exposée à devenir la proie du premier coureur de dots, qui prendrait figure de prétendant très épris ?

Doucement, l'aumônier interrogea :

— Voyons, ma chère fille, quelqu'un vous recherche... De qui s'agit-il ?

Et Maguelonne alors parla de Guilhem.

— Les premiers jours, confessa-t-elle, je me suis dit : « Jamais je n'épouserai un oisif !... »

— En cela, vous aviez grandement raison.

— Mais, à mesure que je le connaissais mieux, il m'apparaissait qu'il était victime du milieu où il vit. Depuis qu'il m'a confié son désir de travailler, je me demande si, de ma part, il serait juste de lui refuser le moyen de recommencer sa vie sur de nouvelles et meilleures bases.

Le vieux prêtre leva la main comme pour protester :

— Ma chère enfant, en une matière aussi sérieuse que le mariage, je vous en prie, ne vous laissez pas égarer par cette idée, peut-être généreuse, mais fautive à coup sûr : « Je ferai une bonne action en épousant M. de Provence-Aragon, puisque je l'arrêterai sur la pente glissante qui le mène à la ruine complète, ou, tout au moins, à une existence bête, sans utilité pour ce monde et pour l'autre... » L'amour conjugal demande plus que la pitié : il réclame l'estime et la confiance réciproques. J'aimerais mieux pour vous un mari, moins brillant au point de vue de la naissance, mais qui, par sa valeur morale, mériterait son beau titre de chef de famille... Je ne connais pas M. de Provence-Aragon, mais, tel que vous me le dépeignez, c'est assurément un faible... Et il me semble, par le peu que je comprends de votre âme, que vous auriez besoin d'un compagnon énergique. Toutefois, je prendrai des informations sur le jeune homme en question, et, dans quelque temps, mieux éclairé, je vous donnerai mon avis... Mais, dès aujourd'hui, puisque, par votre démarche, vous me marquez une réelle confiance, je vais exiger de vous une promesse.

— Laquelle, monsieur l'aumônier ?

— Tout simplement celle-ci : dans le cas où un jour, au cours de l'une de ces conversations entre deux tasses de thé, qui, parfois, vous entraînent plus loin qu'on ne désirait aller, M. de Provence-Aragon était amené à vous parler nettement de ses intentions, ou, si l'une de ses sœurs était déléguée par lui vers vous en qualité d'ambassadrice, vous ne céderiez pas à l'une de ces surprises de tête ou de cœur, que l'on regrette souvent plus tard. Vous rappelant que je vous ai interdit toute décision trop prompte, vous réserveriez votre réponse jusqu'à plus ample informé.

— Je vous le promets, monsieur l'aumônier.

— Je pourrai ainsi poursuivre mon enquête en toute tranquillité. Pendant ce temps, de votre côté, vous réfléchirez, et surtout vous interrogerez votre conscience. Vous vous demanderez quels mobiles vous poussent vers ce mariage ; éprouvez-vous un sentiment sérieux pour ce jeune homme ? Ou bien êtes-vous tentée par l'orgueil de figurer un jour brillamment dans le monde ? C'est là d'abord ce qu'il convient de définir.

Maguelonne avait baissé la tête : depuis son départ de Bretagne, elle faisait trop vite ces revues de conscience qui nous avertissent de nos diminutions morales. Et cependant, jamais elle n'en avait eu un plus pressant besoin qu'à cette heure : des goûts qu'elle ne se connaissait pas encore, s'étaient éveillés en elle, goûts peut-être légués par la jolie maman montpelliéraine dont le comte de Provence-Aragon gardait un si vivant souvenir.

La satisfaction secrète qu'elle éprouvait à se sentir jolie, élégante, entourée d'attentions et d'hommages empressés, la disposait évidemment à s'imaginer dans l'avenir sous le diadème emperlé que Guilhem poserait sur ses cheveux noirs, et cette vision l'éblouissait au point de l'aveugler, de l'empêcher de voir le droit chemin. Elle le reconnaissait maintenant dans la petite pièce, pauvrement meublée de rayons de sapin et de quelques chaises de paille où le crucifix était roi. Du rose inonda ses joues :

— Monsieur l'aumônier, dit-elle en se levant, je vous remercie. Vous m'avez mise en face de moi-même... Il me semble que, désormais, je comprendrai mieux où est mon devoir.

Le vieux prêtre s'était levé à son tour. De haut, son regard, doucement paternel, tombait sur la jeune visiteuse.

— Ma chère enfant, conclut-il, puisque, ces jours-ci, vous devez réfléchir, posez-vous aussi cette



question : « Le vicomte de Provence-Aragon est-il bien le compagnon qui m'aidera à monter ? » Monter, c'est l'unique raison d'être de la vie...

Il la reconduisit jusqu'au palier et, comme la jeune fille s'inclinait pour le saluer, il dessina le signe de la croix sur le joli front penché.

— Allez, ma chère fille, prononça-t-il gravement. Ainsi que je le recommande à nos étudiantes, obligées si souvent de subir des contacts dangereux, soyez tout à la fois simple comme la colombe et prudente comme le serpent.

Maguelonne se demanda pourquoi le cœur lui battait en descendant le petit escalier incommode et étroit : elle dut reconnaître que cet émoi datait du moment où M. l'aumônier lui avait parlé du compagnon qui la ferait monter : elle avait vu se dresser devant elle la robuste silhouette de Pierre Josel que, pourtant, elle renvoyait de sa mémoire chaque fois qu'elle l'y rencontrait.

« Toujours cette folie ! pensa-t-elle avec humeur. Je suis sûre qu'il ne songe pas à moi si souvent ! »

Elle se hâta vers le tramway. Il était tard et Almodis lui avait dit :

— Arrivez de bonne heure... Il y aura un monde fou... Toute la société y sera !..

Elle ne s'arrêta donc pas dans la cour sablée qui précède la chapelle Saint-François, et, après avoir seulement accordé un regard d'admiration à ce pur bijou gothique dont les pierres neuves étonnent, elle pénétra dans la nef avec l'idée de rejoindre aussitôt sa tante ou ses amies ; mais elle ne les distingua pas dans la foule recueillie, et, pour échapper aux yeux qui la suivaient, elle se glissa à une place vide dans un banc de chêne.

Lorsqu'elle releva la tête après une profonde adoration, son regard se promena de la voûte hardie, soutenue par des colonnes cannelées, aux vitraux si riches de coloris qu'on pourrait les croire signés par un artisan du moyen âge, des lustres byzantins enrichis de pierreries à l'autel de forme antique. Nulle part, sur son chemin, elle ne rencontra ceux qu'elle cherchait. En revanche, elle découvrit en avant d'elle Mme Josel et son fils.

Ce dernier était à genoux. Il ne venait pas évidemment comme tant d'autres en curieux d'impressions rares et exquises, mais en croyant qui, pour la grandeur divine, désire la beauté du culte. Il ne se détournait pas pour examiner les arrivantes. Son attention restait fixée vers l'autel.

L'heure des vêpres tintait. La procession pénétra

dans la chapelle, lente et sereine, derrière la croix et les cierges.

Les petits chanteurs, moinillons en robe blanche, défilèrent deux par deux. Comme Pierre Josel, ils ne laissaient pas errer leurs yeux, et la gravité de leurs jeunes visages faisait songer à certaines figures de Fra Angelico qui semblent éclairées par une flamme intérieure.

Dans le sanctuaire, ils conservèrent le même recueillement d'attitude. On eût dit que, pour eux, la foule des fidèles n'existait pas, qu'ils ne reconnaissaient qu'une seule présence, celle de l'Hôte auguste du tabernacle.

Les vêpres commencèrent... Un chœur dans la tribune, sous la grande rosace d'un bleu de lin, alternait avec le chœur de l'autel : d'abord, il déroulait un thème simple sur lequel les voix des jeunes adorateurs brodaient des variations qui se nouaient, se dénouaient, montaient, descendaient, se prolongeaient comme si elles ne voulaient pas finir.

Au *Gloria*, les chants devenaient étouffés : ils évoquaient la vision d'anges prosternés « se couvrant la face de leurs ailes ».

Jamais aucune voix ne devançait les autres ; jamais non plus aucune ne s'attardait. Tous ces timbres, sans doute si variés, ne formaient qu'un seul timbre. A peine si, parfois, comme dans le son d'une cloche, l'oreille croyait saisir des harmoniques mystérieuses, émises par des êtres différents. L'impression était fugitive. Aussitôt, tout s'effaçait, se noyait dans l'unique cantilène.

Maguelonne se sentait comme soulevée au-dessus de la terre : il lui semblait que son âme communiait à d'autres âmes très pures dont ces chants étaient la naturelle exhalaison, qu'elle s'ouvrait à tout un monde de beauté et que, devant elle, la Vérité se dégageait des apparences vaines, lui parlait par les voix amies.

Le temps ne lui dura pas : lorsque le chant d'allégresse du *Laudate* s'élança vers les nervures de la voûte, elle releva le front, étonnée que ce fût déjà fini.

La blanche théorie des moinillons traversa de nouveau la nef : leurs yeux, ne pouvant plus fixer l'autel, regardaient en avant vers la cour, déjà sombre, que laissait apercevoir le portail ouvert à deux battants. La lassitude n'avait pas raison de leur recueillement ; ils semblaient encore perdus dans une vision intérieure.

La foule se pressa sur leurs pas : Maguelonne suivit le flot et, comme elle descendait les marches, une voix de femme dit près d'elle :

— Mademoiselle, que pensez-vous de notre Chapelle Sixtine ?

Elle se retourna et rougit un peu. Mme Josel se tenait auprès d'elle et, un peu en arrière, dans l'ombre, son fils, souriant et découvert.

— Oh ! murmura la jeune fille, c'est si beau qu'on ne peut le louer. Cela dépasse les paroles...

En disant cela, elle avait achevé de descendre les degrés ; ils se trouvaient maintenant dans la cour sablée, sous le ciel où s'allumaient les premières étoiles. Mme Josel reprit :

— Ne trouvez-vous pas que c'est l'expression même de la prière ?

— Oh ! oui !... Et dire qu'on ne connaît pas les auteurs de cette admirable musique !

Le jeune professeur eut un sourire :

— Oui, mademoiselle. Aucun charme ne manque au chant grégorien, pas même celui du mystère. Ceux qui le composèrent étaient, sans doute, des moines très humbles qui désiraient que leur œuvre seule rendit témoignage de leur foi... Ils y ont pleinement réussi... Tout ce qu'elle tenait de l'homme a péri : il ne lui reste plus que ce qui vient de Dieu.

A ce moment, l'organe un peu suraigu d'Almodis interrompit la conversation :

— Ah ! vous voici enfin, Maguelonne ! Nous vous cherchions comme une aiguille dans cette cour mal éclairée... Où vous cachiez-vous pendant la cérémonie ?

— Au fond de la chapelle...

— A l'exemple du publicain ! Je pense que vous avez été satisfaite... Il n'y a pas à dire, ces petits François sont épatants !

Ce mot d'argot qui servait à Almodis pour exprimer toutes ses admirations, qu'il s'agit d'un livre nouveau, d'une toilette, d'un spectacle ou tout simplement de petits fours, blessa, dans l'occurrence, la délicatesse de Maguelonne, et cette meurtrissure lui apprit qu'au fond d'elle-même il y avait quelque chose qui aspirait à monter au-dessus des vulgarités, quelque chose que les jumelles ne comprenaient pas, mais dont, peut-être, Guilhem avait la prescience. Et, involontairement, elle balbutia :

— Non, ce n'est pas *épatant*, c'est tout simplement d'inspiration divine.

Almodis ne l'écoutait plus : elle avait découvert les Josel, entrevus, une fois, à un diner chez le professeur Mourèze, et, avec son audace ordinaire, elle les abordait :

— Est-ce vrai ce qu'on m'a dit aujourd'hui ? interrogea-t-elle, après les premiers saluts. M. Josel aurait

reçu d'un bienfaiteur l'énorme chèque qui lui permettra d'acquérir l'immeuble de la rue du Faubourg-Saint-Jammes et d'aménager une splendide *Maison fraternelle* : soixante chambres, salle de conférences, et tout le confort moderne!...

— Oui, mademoiselle, c'est vrai!

— Mes félicitations! Peut-on savoir le nom du généreux inconnu qui vous comble de la sorte?

— Non, mademoiselle, il désire rester anonyme comme les auteurs des beaux chants que vous venez d'entendre.

— Au moins, vous a-t-il révélé son nom?

— Mademoiselle, il est des questions auxquelles un confesseur ne saurait répondre... Supposez, pour un instant, que je suis obligé au même silence, et pardonnez-moi si je ne satisfais pas votre curiosité.

Il souriait en disant cela pour enlever à ses paroles leur dureté, mais il était clair que ni Almodis, ni personne ne lui arracherait son secret.

— Je ne le sais pas moi-même, assura Mme Josel. Mon fils est la discrétion personnifiée.

Maguelonne écoutait, troublée, ce petit débat : elle eût donné beaucoup pour être certaine que son oncle était bien le mystérieux donateur, mais interroger le jeune professeur à la façon cavalière d'Almodis, jamais elle n'eût osé. Celle-ci poursuivait sans se décourager :

— Si vous ne me dites pas ce que je voulais savoir, au moins m'apprenez-vous l'époque où vous donnerez votre conférence sur Maguelonne... Nous voulons y assister, vous comprenez...

— J'attends le carême, mademoiselle... Le carnaval n'est pas une époque favorable aux méditations.

— C'est une bonne idée, on ira à votre conférence comme à un sermon...

Le comte de Provence-Aragon arrivait avec Béren-gère et Mlle Delphine dont il guidait les pas avec autant de respect que si elle eût été princesse du sang.

Guilhem les suivait par derrière. Lui aussi connaissait Pierre Josel; avant le dîner chez les Mourze, il l'avait rencontré, au cours de la guerre, dans l'un de ces repos d'arrière qui mêlaient des unités différentes. Ils échangèrent donc une poignée de main, quelques mots sur la cérémonie, mais plutôt comme des hommes polis que comme des frères d'armes qui se retrouvent. Puis la mère et le fils s'éloignèrent. Ils se perdirent sous le porche. Et Maguelonne se demanda pourquoi elle en éprouvait une telle angoisse.

— Ce Josel est épatant! déclara à intelligible voix Almodis qui, décidément, n'avait que ce seul qualificatif dans son vocabulaire.

Des jeunes filles, habituées des thés de cinq heures, étaient venues grossir le petit groupe.

— L'épouseriez-vous, ma chère ? demanda Jacqueline de Vêrignan.

— S'il avait de la *galette*, oui... tout de suite !

— Dans ce cas, mettez-vous sur les rangs, jeta la petite Jambrun : il vient d'hériter d'un oncle... Deux cent mille francs, tous frais payés... Je tiens le renseignement d'une de mes cousines dont le frère est clerc de notaire...

— Deux cent mille francs ! Oh ! ce n'est pas assez pour moi...

— Du reste, tout ce que nous disons là est bien inutile. On prétend qu'il ne se mariera pas, qu'il finira sous un froc de moine...

— On m'a assuré le contraire, interrompit vivement Jacqueline.

— Vous mettriez-vous sur les rangs, ma chère ?...

— Ma foi ! peut-être ! Dans son genre, c'est un « as », vous savez... J'aimerais à être la femme d'un homme célèbre...

— Oh ! moi, s'il voulait m'élever jusqu'à lui, cela m'ennuierait trop !

Maguelonne était de plus en plus écœurée des propos et des manières de ses amies. Au sortir de l'heure de beauté qu'elle venait de vivre, elle retombait lourdement sur la terre et se sentait si endolorie de sa chute qu'elle avait envie de pleurer.

Le groupe avait franchi le porche et se trouvait maintenant dans le chemin entre les murs, solitaire d'habitude, mais qui, en cette fin d'après-midi dominicale, à la lueur vacillante de quelques rares réverbères, s'emplissait d'un flot élégant et jaseur.

Maguelonne chercha sa tante du regard ; le comte de Provence-Aragon continuait de la retenir prisonnière en l'escortant de sa courtoisie et de son verbe abondant. Et elle, toujours timide, un peu incertaine, l'écoutait, résignée, n'osant pas presser le pas ni emmener sa nièce.

Guilhem surprit le regard anxieux de l'amie de ses sœurs ; il murmura :

— Avouez-le, mademoiselle, vous mourez d'envie de nous quitter.

Elle leva sur lui ses yeux où flottait encore le souvenir des émotions ressenties.

— Je n'aurais voulu parler à personne, avoua-t-elle. Cette musique m'avait remuée si profondément. Je suis comme un dormeur qu'on réveille après un beau rêve et qui a de la peine à reprendre pied dans la réalité. Mon oncle m'avait avertie pourtant, mais je

m'imaginai qu'il y avait de l'exagération dans son enthousiasme.

— S'il admire tellement les « petits François », pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée ?

— Il souffre du cœur, en ce moment...

— La mort de son fils lui a donné un terrible choc...

— Oui, et cela d'autant plus qu'ils étaient brouillés.

— Avez-vous su au juste la cause de cette brouille ?

Pour ma part, j'ai entendu parler de vocation, puis d'inclination contrariées ; mais, tout ceci ne me paraît pas suffisant pour expliquer la rigueur de votre oncle à pardonner... La guerre a passé l'éponge sur tant de choses !...

— Tante Delphine se montre très réservée au sujet de son neveu. Je ne sais donc rien de plus que ce que vous savez.

— Ne vous cassez pas la tête à deviner le problème ! s'écria Almodis qui les avait rejoints. Il y a longtemps que je l'ai résolu ! moi ! Votre cousin Amaury aura fait quelque frasque. M. Maureilhan lui aura coupé les vivres... Et ils se seront séparés !

— Oh ! pour cela, je ne le crois pas ! interrompit nettement Guilhem. Je n'avais que vingt ans lorsque la rupture se produisit ; mais déjà je pouvais juger les jeunes gens de mon entourage. Je puis vous affirmer qu'Amaury se classait parmi les garçons sérieux. Un jour, — je m'en souviens très bien, — je l'entendis même déplorer devant moi la misère de certains étudiants à qui leur famille ne pouvait servir qu'une faible pension. Je suis certain que, s'il avait vécu, c'est lui qui aurait fondé la *Maison fraternelle*.

— En somme, conclut Almodis, c'était un type comme Josel.

— Oui, mais plus mélancolique, moins parfaitement équilibré... Une de ces natures de sensibles qui répugnent à se livrer et se referment au premier contact brutal. Au front, où j'ai eu l'occasion de le rencontrer, je ne l'ai vu causer qu'avec Josel justement... Pour les autres, il n'était qu'un bon camarade... Rien de plus...

— Enfin, il n'était pas fait pour l'existence en société ! déclara Almodis qui tranchait volontiers en toute matière. Il est mieux là où il est, et, pour vous aussi, Maguelonne, cette solution est préférable !

Les joues de la jeune fille se nacrèrent de rose sous le cynisme de cette réflexion :

— Oh ! murmura-t-elle, ne dites pas une chose pareille ! Mon pauvre oncle eût été tellement plus heureux si son fils avait vécu. Je m'aperçois tous les jours que, malgré mes efforts, je ne réussis pas à combler le vide de son cœur.

Ils avaient atteint un arrêt du tramway, Mlle Delphine hâta le pas.

— Veux-tu que nous le prenions ? proposait-elle à sa nièce. Je suis un peu fatiguée...

Les Provence-Aragon supplièrent :

— Oh ! mademoiselle, laissez-la-nous !

Mais Maguelonne se montra inflexible.

— Non, non, il est tard... Mon oncle s'inquiéterait...

Et, lorsque le tramway se fut remis en marche, lui déroband la vue du petit groupe, elle poussa un soupir d'allégement à la pensée qu'elle ne serait plus obligée de débiter des paroles oiseuses. Almodis devenait insupportable comme les enfants terribles que personne ne réprimande. On avait beau dire : Guilhem valait certainement mieux que son entourage. Par seul esprit de justice, il avait défendu la mémoire d'Amaury.

Peut-être, en somme, serait-il capable de se transformer si le mariage lui en fournissait le moyen.

A cet endroit de ses réflexions, la jeune fille se rappela l'une des dernières recommandations de M. l'aumônier : « Demandez-vous si M. de Provence-Aragon sera le mari qui vous aidera à monter. » Elle se posa la question et hésita si longtemps que, dans le tramway, rempli de gens bruyants et joyeux, qui revenaient de se promener en banlieue et en rapportaient de piquantes brassées de houx, elle permit à l'image de Pierre Josel de s'interposer entre sa pensée et la séduisante silhouette de Guilhem.

Le jeune professeur aimait à respirer l'air des cimes et, certainement, s'il se mariait un jour, il chercherait à faire partager ce goût à sa femme. Mais se marierait-il ? Il était permis d'en douter. Ce soir même, il n'avait pas essayé de prolonger un entretien qui l'enveloppait d'un essaim gracieux de jeunes filles, admiratrices de son grand talent de conférencier ; il s'était dérobé aussitôt, et peut-être même plus vite que les convenances ne l'eussent désiré.

« Son œuvre lui suffit, pensa Maguelonne. Il y jettera la fortune qui lui tombe du ciel ! » Et pour calmer la folle du logis, emballée sur un chemin où elle jugeait dangereux de s'engager, elle la força de revenir vers le bienfaiteur anonyme qui offrait un palais aux étudiants sans fortune.

Était-ce la semence, jetée, un soir, dans la bibliothèque sombre qui avait germé ? Une simple parole pouvait-elle produire de si grands effets ?

L'inconnu aux yeux noirs qui lisait dans l'avenir

l'avait presque affirmé, et Maguelonne se réjouit d'avoir rempli la tâche qu'il lui avait assignée.

Un peu de cette joie intime demeurait dans ses yeux quand son parrain, dépliant sa serviette, lui demanda :

— Eh bien ! Maguelonne, as-tu été satisfaite de nos petits Français ?

— Oh ! oui, mon oncle, répondit-elle avec élan, ils ont des ailes pour vous emporter plus haut que la terre. J'ai bien regretté que vous ne fussiez pas là. Comme moi, vous les eussiez suivis...

Annibal apportait la soupière d'argent. Elzéar ne répondit pas.

XII

Après l'Épiphanie, les réceptions du soir commencent. Le facteur déposa, un jour, plusieurs invitations entre les mains de Marius.

A la première qu'elle décacheta — un bal chez la marquise de Vèrignan — Mlle Delphine tourna et retourna d'un air déconcerté le bristol timbré d'une couronne.

— Regarde ce que je reçois, dit-elle à Maguelonne qui entra. Que faudra-t-il répondre ?

La jeune fille hésita un instant : certes, elle prévoyait que certaines façons de danser, certaines hardiesses de toilette ou de langage, entrevues chez les Provence-Aragon, froisseraient sa délicatesse, mais, d'autre part, elle découvrait en elle le désir secret d'assister, au moins une fois, à l'une de ces fêtes que, jusqu'ici, l'imagination seule lui représentait, et de s'y voir, revêtue de l'un de ces costumes vaporeux et joliment emperlés qu'elle avait admirés dans les salons de la grande artiste qui l'habillait.

« Si j'étais sûre de ne pas me laisser griser par l'ambiance, j'aimerais à accepter, » pensa-t-elle. Mais elle n'était pas sûre : elle ne savait pas du tout ce qu'elle ferait lorsqu'elle se trouverait petite reine entourée dans le décor lumineux et fleuri...

Elle regarda sa robe d'intérieur d'un mauve très doux.

— Je suis encore en deuil ! balbutia-t-elle.

Mlle Delphine soupira d'aise : la tête lui tournait à la seule pensée de revêtir une robe de soie ou de velours et de rester assise toute une nuit contre un mur pendant que des couples de danseurs évolueraient devant elle...

— C'est bien mon avis ! se hâta-t-elle de dire...

Mais si tu avais tenu à assister à ces fêtes, je n'aurais pas osé t'en priver...

Les jumelles accoururent lorsqu'elles apprirent que l'invitation de la marquise de Vérignan avait été refusée...

— Si cela ennuie votre tante de vous accompagner, déclara Almodis, vous viendrez avec nous. Papa aura trois filles au lieu de deux, voilà tout ! Et il n'est pas un chaperon gênant, vous savez ! Il ne bouge pas du salon de bridge.

— La question n'est pas là ! interrompit Maguelonne avec fermeté, mais il y aura seulement deux ans au mois de mai que j'ai perdu mon père.

— Vous exagérez la durée du deuil, ma chère, assura Bérengère. Pour les parents, ce n'est maintenant que dix-huit mois.

— La mode ne saurait intervenir dans les questions de cœur. Cet hiver encore, je l'ai bien décidé, on ne me verra à aucune réception du soir. Du reste, j'y ferai triste figure. Je ne sais pas danser ; il est fort probable que je m'ennuierais !

— Vous ennuyer ? reprit Bérengère. Comment le pourriez-vous ? Tous les jeunes gens s'empresseraient autour de la « belle Maguelonne », car, vous savez, c'est ainsi qu'on vous appelle à Montpellier.

— Et puis ce sera épatant comme *jazx-band*, continua Almodis. Vérignan et Jambrun, qui sont des artistes dans le genre, se sont procuré un vieux tambour de pompier, des casseroles retentissantes, un clakson enrhumé, et je ne sais quoi encore.

Maguelonne ne put réprimer un sourire un peu ironique ; tout ce qui était haut en elle, et qui ne demandait qu'à monter plus haut encore, répugnait à ces moyens de plaisir, importés d'en bas.

— Vous me raconterez vos impressions, dit-elle d'un ton qui coupait court à tout espoir de capitulation. J'aurai ainsi l'illusion de vous avoir accompagnées.

— Oui, mais pour Guilhem, ce ne sera pas la même chose, soupira Bérengère. Il voulait vous demander la première danse : il sera bien déçu...

Et les paupières d'Almodis se plissèrent pour exprimer ce que sa sœur ne disait pas.

Le soir, Ma Douce raconta l'incident à Marius qui, de plus en plus, devenait son confident. Il approuva de la tête :

— Voyez-vous, déclara-t-il, votre jeune maîtresse, c'est comme un gâteau qu'on laisse, au mois de juin, sur une table à thé. D'abord, une mouche vient, puis une autre, et bientôt c'est tout noir de mouches. Au bal, elle aurait après elle le bataillon des

jolis cœurs, qui, par ce temps de vie chère, courent après la grosse galette... Il faut la défendre contre leurs entreprises; Monsieur est jusqu'au cou dans ses bouquins... Mademoiselle n'ose pas parler haut... Alors, ma payse, c'est à vous qu'il appartient de chasser les mouches. Moi, j'essaie bien... mais Annibal me met des bâtons dans les roues.

— N'ayez crainte... Je m'y emploierai.

Maguelonne n'alla donc pas dans le monde pendant le carnaval; elle espaça même ses visites chez les Provence-Aragon, ayant entendu, un soir, chuchoter derrière son dos :

— Vous croyez qu'ils vont aux fiançailles ?

— Oui, ma chère, par « une pente savonnée ».

Le mot l'effraya. M. l'aumônier lui avait tellement recommandé d'être prudente. Elle alléguait un travail supplémentaire qui l'obligeait de se rendre cinq fois par semaine au Foyer Notre-Dame; en revanche, le jeudi, on la vit très fidèlement chez Lazarine Mourèze. Elle ne pouvait toujours causer avec sa grande amie, mais celle-ci profitant du moment où elles s'occupaient ensemble du samovar, trouvait le moyen de lui glisser un mot qui passait sur son âme comme une caresse et la lui révélait, non pas froide et sèche comme le sont parfois les femmes de haute culture, habitant trop leur cerveau, mais douce et tendre, et le cœur si ardent qu'à son seul contact, on se sentait réchauffé jusqu'au fond de l'âme.

Aux jeudis de Lazarine, Maguelonne rencontrait aussi des jeunes filles qui ne fréquentaient pas chez les Provence-Aragon. Celles-là ne gaspillaient pas leur temps en frivolités et commérages. Chacune avait sa tâche, des occupations utiles qui la commandaient, l'empêchaient d'éparpiller sa vie aux quatre vents; mais, aux heures de détente, toutes savaient être gaies, d'une gaieté de bon aloi que ne connaissaient pas les jumelles et leurs amies. Nicole de Laverune n'était pas la moins charmante du petit groupe: l'affection qu'elle portait à ses jeunes frères mettait comme un reflet de maternité sur sa physionomie très pure. En la regardant, on songeait involontairement à Notre-Dame-des-Tables, la douce patronne de Montpellier qui, avec un sourire, vous présente l'Enfant Jésus.

Et donc, Maguelonne se plaisait dans ce milieu où il lui semblait que ses poumons respiraient plus à l'aise. Rien n'eût manqué pour elle à l'attrait des jeudis, si M. Josel était venu plus souvent; mais il délaissait presque complètement la vaste bergère où il aimait à se reposer le temps d'une tasse de thé. Sous prétexte de surveiller l'aménagement

de la *Maison fraternelle*, il se faisait excuser par sa mère, et, ce jour-là, Maguelonne surprenait parfois le regard un peu triste dont Mme Josel la suivait.

— Peut-être m'aurait-elle désirée pour belle-fille, pensait-elle avec un peu de dépit, mais lui en juge autrement... J'avais bien compris tout de suite que je lui étais indifférente... Et, vraiment, je lui fais beaucoup d'honneur en remarquant son absence...

Mais, le jeudi suivant, elle retournait chez Lazarine avec le secret espoir que le jeune professeur s'y montrerait, qu'elle entendrait de nouveau sa chaude parole, si riche de pensées; et, chaque fois, sans vouloir se l'avouer, elle revenait déçue, comme si sa visite ne lui avait pas donné tout le plaisir qu'elle en escomptait.

Les jumelles s'alarmèrent de la nouvelle orientation de leur voisine. Après une petite réunion de musique chez la comtesse de Laverune où il leur avait été rapporté que Maguelonne avait joué de vieux airs de Bach avec un talent exquis, Almodis, plus osée que sa sœur, se précipita à l'hôtel de Provence-Aragon :

— Je suis sûre que c'est notre cousine Mourèze qui vous pousse dans ce monde-là, s'écria-t-elle après les premières effusions. Vous vous apercevrez vite qu'il est gourmé, formaliste, embêtant, pour tout dire !

— Je ne l'ai pas jugé ainsi... Nicole et ses amies sont très simples, très gaies, très accueillantes, et jamais elles ne disent du mal des autres...

— Oh ! naturellement, on fait risette à Maguelonne Perhello ! Mais je vous engage à vous méfier, ma chère. Les fleurs peuvent dissimuler des pièges à loup !

Le lendemain, elle revint avant le déjeuner, quoique s'étant couchée à cinq heures du matin. Elle semblait avoir oublié sa véhémence sortie de la veille, et n'avait plus que des sourires sur ses lèvres, un peu plus rouges que nature. Elle tira de son sac une enveloppe gonflée.

— J'ai découvert ces photographies dans un tiroir, expliqua-t-elle. J'ai pensé qu'elles vous amuseraient.

Maguelonne examina, par politesse, les épreuves d'amateur que le temps recroquevillait, et, vite, elle comprit que les parties de tennis, les groupes échelonnés sur le perron d'un château, absolument dépourvus d'intérêt, n'avaient été glissés là que pour faire passer quelques instantanés de la guerre : Guilhem félicité par le général en chef et recevant de sa main la Croix de guerre.

— Pensez donc ! C'est lui qui, à Douaumont, râla cinquante Boches ahuris, oubliés dans un abri avec leurs mitrailleuses.

Guilhem, se détachant au sommet d'un monticule, la main levée d'un geste de chef comme pour engager ceux qui le suivent à tenter un dernier effort..

— C'est lui qui le premier a atteint le mont Saint-Quentin.

Guilhem, toujours, entrant à cheval à Strasbourg, les bras chargés de fleurs et penché vers une jeune Alsacienne qui lui offrait un bouquet... Le triomphe après les rudes combats...

Maguelonne ne fut pas insensible à ces images diverses. Elles étaient la preuve tangible de l'énergie prodiguée par le jeune vicomte pendant la guerre et, de ce fait, laissaient espérer que celui-ci retrouverait, un jour, cette énergie pour refondre sa vie dans un moule nouveau.

Almodis, très fine, sentit qu'elle avait touché juste et le soir, en rentrant, elle déclara :

— Ne vous dépêchez pas de formuler la demande... Elle refuserait peut-être... Il faut l'amener peu à peu à sauter l'obstacle.

— Oui, gémit la mère, du fond de ses fichus de laine, mais si on nous la souffle d'ici là !

— Il n'y a pas de danger encore... Nicole de Laverune n'a pas de frère... Et c'est en somme Guilhem que Maguelonne connaît le plus.

Malgré ce pronostic, pendant le carnaval, et par le même courrier, M. Maureilhan reçut deux propositions de mariage pour sa nièce,

Il les lui montra sans tarder, lorsqu'elle vint le rejoindre pour sténographier sous sa dictée.

— Connais-tu ceux dont on me parle, lui demandait-il, un certain Jambrun et le jeune baron de Vérignan ?

— Je les ai rencontrés chez nos voisins.

— L'un d'eux te plaît-il ?

— Non, mon oncle ! Ils n'ont d'autres qualités que d'être d'excellents jazz-bandistes, très recherchés dans le monde... Vous conviendrez que ce bagage est insuffisant...

— Dans ce cas, au panier ! Tu mérites mieux que cela, ma chère petite !

Il avait posé la main sur son épaule d'un geste affectueux ; sans la grande cicatrice livide qui marquait la tempe d'un trait dur, sa physionomie eût paru singulièrement détendue.

— On s'habitue à la douceur des choses, remarquait-il. Ton jeune visage met un peu de lumière dans mon existence de solitaire...

Maguelonne avait levé vers son oncle ses beaux yeux bleus ombragés de cils sombres.

— Oh! mon oncle, murmura-t-elle, je suis heureuse de vous l'entendre dire. Faut-il vous l'avouer? Je me demandais parfois si ma présence ne vous était pas à charge...

— Je serai triste, au contraire, quand tu partiras. Et cependant, il faudra bien m'y résigner un jour. S'opposer au bonheur des jeunes lorsque ce bonheur offre de sérieuses garanties morales, c'est commettre la plus lourde des erreurs.

Il la regardait toujours. Pensait-il à cette petite Marie-Madeleine Clary, si parfaite, qu'il avait repoussée parce qu'elle était pauvre et de naissance modeste?

Maguelonne le crut, et elle en eut presque aussitôt la certitude.

— Si ma femme avait vécu, tout cela ne serait pas arrivé, continuait son oncle. Les mères ont un sixième sens pour lire dans le cœur de leur fils. Amaury et moi nous ne nous comprenions pas. Nous ne savions que nous heurter.

Il n'alla pas plus loin. Comme il arrivait souvent, Nibal coupa court à ces confidences. Il précédait Almodis, toujours agitée et un peu étourdissante. Sous prétexte de ne pas déranger M. Maureilhan, elle entraîna son amie hors de la bibliothèque, sur le palier glacial.

— Qu'est-ce que j'apprends? s'écria-t-elle; Vérignan et Jambrun vous demandent en mariage?

— Qui vous l'a dit?

— Tout le monde et personne! Ce sont des bruits qui courent... mais j'espère que vous renverrez dos à dos ces beaux messieurs. Des nullités! Et d'une audace! D'autres aussi voudraient se déclarer et ils n'osent pas... Ils ont grand tort, du reste, car les timides sont toujours sacrifiés, mais ils sont timides parce que leur affection est sincère, qu'ils tremblent à l'idée d'être repoussés.

Maguelonne était appuyée à la rampe; une rafale, engouffrée dans le large escalier, souleva sa collerette de linon avant de monter aux frises, vers le Triomphe de la Beauté.

— Si nous passions chez moi, proposa-t-elle pour couper court à un entretien qui devenait embarrassant.

— C'est inutile, je suis pressée!... Je venais seulement vous demander s'il vous plairait d'assister, ce soir, à la fameuse conférence de Josel sur Maguelonne?

— Oh! certainement. Je ne savais pas que c'était ce soir.

— Auparavant, nous devons aller chez une amie qui habite au diable Vauvert, avenue de Lodève, au delà des arceaux de l'aqueduc, mais trouvez-vous à quatre heures au Peyrou, près du Château d'eau, nous vous y attendrons et, ensemble, nous nous rendrons à l'Université.

— Je serai exacte au rendez-vous.

Elles se séparèrent en échangeant un sourire pardessus la rampe, et Maguelonne s'en fut exposer ses projets à sa tante. Celle-ci écrivait l'une de ces lettres mystérieuses sur lesquelles, toujours, elle refermait le buvard.

— Je voudrais t'accompagner, assura-t-elle de cette voix un peu blanche qui ne savait pas imposer sa volonté, mais, ce soir, je suis de service jusqu'à sept heures au Foyer Notre-Dame. C'est le jour où la blanchisserie à vapeur rapporte le linge. Pour le compter et le serrer il y a de l'ouvrage.

— Ma tante, je regretterai fort votre compagnie, et, sans doute, j'emmènerai Ma Douce, cela m'ennuie d'attendre seule au Château d'eau. Et j'attendrai certainement. Les jumelles sont tellement inexactes!

— On te conduira en auto et tu resteras dans la voiture pendant que le chauffeur ira avertir ces demoiselles de ta présence.

— Oui, comme cela, ce sera parfait! Tante Delphine, vous possédez le talent d'arranger toutes choses!

Elle embrassait sa tante; la vieille demoiselle passa doucement la main sur les beaux cheveux un peu ébouriffés par le courant d'air de l'escalier.

— Je le voudrais bien, murmura-t-elle.

XIII

Maguelonne se blottissait au fond de la limousine pour éviter le regard curieux des passants. En attendant les jumelles, elle s'amusait du mouvement des promeneurs qui franchissaient la grille du Peyrou. Lorsqu'elle en eut assez, elle considéra la porte monumentale où le gouverneur du Bas-Languedoc avait gravé son nom pour qu'il s'irradiât aux feux du Roi-Soleil, puis, par la pensée, et malgré les fenêtres closes, elle pénétra dans le cabinet de Lazarine pour y retrouver l'écho des paroles qu'elle y avait entendues.

Elle s'y attarda si bien qu'elle donna au chauffeur, envoyé en reconnaissance, le temps de revenir. Il n'était plus seul : le comte de Provence-Aragon l'ac-

compagnait, sémillant et empressé comme à l'ordinaire.

— Mes filles ne sont pas encore arrivées, expliqua-t-il. Elles sont incorrigibles. Toujours en retard ! mais s'il vous plaisait de mettre pied à terre, mademoiselle, je me ferais un véritable plaisir de vous servir d'escorte.

De sa vie antérieure, très active, Maguelonne gardait le goût de la marche. Elle consentit donc, très volontiers, à renvoyer l'automobile, et, à petits pas, elle remonta avec son compagnon vers le Château d'eau.

C'était l'heure exquise du couchant. Le mistral était tombé, laissant derrière lui un ciel très pur, dégradé du bleu pâle au pourpre en des tons d'une finesse de coloris qui évoquait le pastel. Le Château d'eau silhouettait sur ce fond sa forme de temple d'un mauve très doux. Les statues de bronze ou de marbre disséminées prenaient des reflets chauds qui faisaient chanter la verdure des pelouses, et il n'était pas jusqu'au cheval du Grand Roy qui, gagné par la beauté de cette heure, ne semblât piaffer plus noblement.

— Cette promenade est la plus belle de France, décida le comte de Provence-Aragon. Elle fait honneur à mon aïeul, le gouverneur du Bas-Languedoc, qui en confia l'exécution à d'Aviler, l'auteur de la porte monumentale,

Il jetait cela négligemment, mais que toute cette splendeur du passé, qui le montrait issu d'une maison princière, l'auréolait à propos pour troubler un peu plus celle qui marchait à ses côtés.

Ils atteignaient le bassin aux contours gracieux qui s'étend en avant du Château d'eau. Des cygnes y nageaient encore, mais avec l'indolence d'oiseaux prêts à s'endormir.

— Il n'y a plus de vent, déclara le vieux gentilhomme. Montons sur la terrasse... La vue y est plus belle, et, du reste, mon fils doit nous y attendre.

Maguelonne eut presque un geste de recul ; elle avait l'impression d'être prise au trébuchet ; mais, à la réflexion, elle se rassura :

— Je ne suis pas seule... Pourquoi craindrais-je ? Elle gravit les degrés ; Guilhem les attendait en effet, l'air un peu grave comme il l'était souvent, et comme la jeune fille aimait à le voir.

Il s'avança, découvert.

— Quel admirable panorama ! murmura-t-il, on ne se lasse pas de le contempler !

Ils s'approchèrent du bord de la terrasse.

Au-dessous d'eux, d'autres bassins, d'autres pelouses s'étendaient sous l'aqueduc Saint-Clément

dont les deux rangs d'arcades superposées s'allongent vers la campagne. Dans le vert sombre des cyprès et des pins éclataient encore les tuiles rouges des toits. Plus loin, c'était l'horizon, déjà admiré du balcon de Mourèze... les montagnes aux plans successifs qui devenaient irréelles à mesure qu'elles s'éloignaient et qu'on disait être les Alpes, les Cévennes, les Pyrénées. Une simple ligne d'argent, estompée dans la brume du soir, indiquait la direction de la mer.

— Oui, remarqua lentement Maguelonne, monsieur votre père a raison : le Peyrou est l'une des gloires de Montpellier.

— Mon père aime son pays natal... Moi aussi... C'est naturel ! Mais vous qui venez d'ailleurs, mademoiselle, vous acclimitez-vous dans notre ville ?

— Les premiers temps, j'y ai eu quelque peine. J'avais l'impression d'être déracinée...

— Et maintenant ?...

— Maintenant ? Oh ! je crois que je deviens Montpelliéraine. Tout le monde a été si bon pour moi... On m'a si gracieusement accueillie...

— Comment aurait-on pu vous faire mauvais visage ? Vous étiez la personnification même de notre race avec quelque chose en plus qui venait d'ailleurs et mettait en vous un charme nouveau.

La voix devenait plus chaude et plus basse. Involontairement, Maguelonne se retourna pour chercher du regard le comte de Provence-Aragon.

— Mon père n'est pas loin, dit Guilhem ; il a aperçu un de ses amis qui traversait l'esplanade et il cause avec lui au bas des degrés. A votre désir inquiet de le revoir, mademoiselle, dois-je conclure que vous ne voulez pas m'entendre ?...

Dans l'esprit de la jeune fille, des idées opposées se heurtaient en une mêlée confuse ; c'était d'une part tante Delphine disant : « Au fond, il ressemble aux autres. » Lazarine Mourèze, très nette dans son diagnostic : « Je n'aime pas les caractères qui ne réagissent point. » M. l'aumônier, grave [et paternel : « Mon enfant, soyez bien prudente. »

C'était d'autre part, Almodis, ne perdant pas une occasion de faire l'éloge de son frère ; c'étaient les photographies glorieuses, si habilement choisies ; c'était Guilhem en personne, murmurant : « Ah ! si je pouvais échapper à l'étreinte de la famille ! »

Des deux camps différents, qui l'emporterait ? La jeune fille se le demandait.

Guilhem reprit :

— Vous vous taisez... Peut-être avez-vous raison ! Je ne serai pas capable d'assurer votre bonheur.

Maguelonne s'était reculée de quelques pas ; sa fine silhouette, habillée de gris pâle, se détachait à peine sur les pierres anciennes.

— Vous me prenez au dépourvu, balbutia-t-elle, je ne puis vous répondre... Et d'ailleurs, ce n'est pas à moi que vous auriez dû parler d'abord.

— Je le sais, pardonnez-moi... mais il m'a semblé, plusieurs fois, que par un mot, un geste, un regard, vous me donniez de l'espoir, et puis mes sœurs m'ont raconté que d'autres vous recherchaient... Cette idée m'a bouleversé, et, sans le vouloir, j'ai laissé l'aveu s'échapper de mes lèvres...

Était-ce bien sans le vouloir ? Maguelonne croyait entendre les jumelles :

— Tu devrais te déclarer, Guilhem, et sans tarder ! Autrement quelqu'un de tes camarades te coupera l'herbe sous le pied !

Une fois encore, elle avait nettement conscience qu'elle était l'héritière, convoitée non point pour ses qualités morales, ni même pour ses avantages extérieurs, mais pour sa grosse dot qui permettrait toutes les satisfactions de luxe, toutes les jouissances.

Une sorte de dégoût la prit, impression qu'elle se reprocha aussitôt, car il y avait dans les yeux de Guilhem une angoisse qu'on devinait sincère.

Evidemment, il l'aimait, lui, il souffrait à la pensée qu'un autre pût l'épouser !

Et cette certitude eût peut-être rendu faible la jeune fille si elle n'avait senti autour d'elles les chères présences invisibles qui la défendaient contre elle-même.

— Je ne saurais prendre aucun engagement sans consulter mon parrain et ma tante, répéta-t-elle d'une voix presque ferme.

— Vous n'aimez pas l'oisiveté chez un homme, je le sais... Mais, je vous l'ai dit déjà : j'essaierai de travailler...

Elle remarqua qu'il ne disait pas : je travaillerai. Des voix s'entendaient au bas des degrés : les jumelles s'annonçaient de loin.

— Ah ! chère, que nous vous demandons pardon !... On a voulu que nous prenions une tasse de thé. L'eau n'en finissait pas de bouillir, et, nous, en revanche, nous bouillions d'impatience !

L'œil fureteur d'Almodis allait de son frère à son amie. Ils étaient graves tous les deux. Guilhem avait au front un pli de souci. Maguelonne paraissait contrariée. Le plan, si bien combiné entre les jeunes, et dont le comte s'était, sans le savoir, rendu complice, avait donc échoué ?

Ils traversèrent l'esplanade d'où les gardiens

chassaient les promeneurs pour fermer les grilles, puis ils descendirent la rue Nationale et, obliquant sur le flanc de la préfecture, ils gagnèrent la rue de l'Université.

Déjà les auditeurs et les auditrices arrivaient en foule et pénétraient sous la voûte qui aboutit à une cour tranquille, entourée d'un cloître.

Un arbre dépouillé en occupait le milieu ; il racontait les musardises, faites l'été à son ombre. Des lauriers-roses et des palmiers adoucissaient la rigidité des vieilles pierres ; ils semblaient avoir été mis là comme un rappel de la Grèce antique dont le culte se conservait en ces murs.

Le flot tournait à droite, passait devant une statue de Pallas-Athéné et montait vers l'amphithéâtre des lettres.

Maguelonne prit place sur les bancs cirés, un peu étourdie encore de son aventure.

« On aurait cru que je le pressentais, pensa-t-elle. Ce n'est pas étonnant ! Il y a de ma faute dans tout ceci... Il a raison : je l'ai peut-être encouragé par mon attitude ! A trop jouer avec le feu on se brûle les doigts ! Que dois-je faire maintenant ? Refuser ? Accepter ? Remettre ma réponse à plus tard ? »

Elle entendait de nouveau M. l'aumônier : « L'amour conjugal réclame l'estime et la confiance réciproques. »

Par extraordinaire, ses amies respectaient son recueillement comme si elles supposaient qu'il les servirait ; elles bavardaient de futilités avec des amies retrouvées, ou bien désignaient dans la salle des figures de connaissance : Mlle Mourèze, les Laverrune, d'autres encore.

Guilhem était plus loin, près de son père, qui, lui-même, voisin de Mme Josel, prodiguait à celle-ci toute la fleur de sa courtoisie.

« Mon Dieu ! se répéta Maguelonne, que dois-je faire ? Demain, je retournerai chez M. l'aumônier... Peut-être aura-t-il eu quelques renseignements... »

Le soir même, elle parlerait aussi à l'oncle Elzéar, à la tante Delphine. Sa conscience délicate lui reprochait la brusque déclaration qui lui avait été adressée et dont, au fond d'elle-même, elle se sentait un peu responsable.

« J'aurais dû lui signifier tout de suite que je ne voulais pas, se disait-elle. Pourquoi ai-je hésité à prononcer le mot décisif ? »

A penser à ces choses, elle en oubliait pourquoi elle se trouvait dans cette grande salle, mal éclairée, toute bourdonnante de conversations. Aussi, tressaillit-elle lorsque des lampes s'allumèrent et que, de

partout, des applaudissements crépitèrent : Pierre Josel entra par une porte donnant sur l'estrade !

Il s'inclina en souriant pour répondre à la manifestation de sympathie dont il venait d'être l'objet. Même dans le triomphe, son sourire restait très simple.

Il disposa ses notes sous le halo lumineux qu'envoyait sur la table un réflecteur vert, puis il s'assit et commença :

— Mesdames, Messieurs, « Maguelone a une âme que peuvent seules comprendre d'autres âmes. » Cette proposition qu'un éminent prélat trouva, un jour, sous sa plume, reste toujours vraie... Je vous demanderai donc aujourd'hui de m'écouter avec votre âme, autrement, vous ne me comprendriez pas...

Les applaudissements éclatèrent de nouveau. Le jeune professeur les laissa s'éteindre avant de reprendre la parole dans le silence.

Maguelonne avait rougi ; il lui semblait que la voix chaude, admirablement timbrée, avait donné à la phrase de début un sens secret qu'elle seule pouvait entendre et qui la remuait jusqu'au fond de l'être.

Oui, c'était vrai ! Elle avait une âme qui, par instinct naturel, et aussi par l'éducation qu'elle avait reçue, avait été trop tournée vers les sommets pour ne pas frémir à la seule pensée que son compagnon futur pût la forcer à piétiner dans le terre à terre sans beauté des existences, dépourvues d'idéal. Un moment, elle avait pu paraître l'oublier, mais entraînée devant l'obstacle à franchir, elle s'arrêtait comme un cheval qui se raidit sous la cravache de son cavalier.

Ah ! Il l'avait bien devinée, l'inconnu du Manoir, lorsqu'il lui avait dit qu'elle aimait tout ce qui grandit la vie !

L'affection que Guilhem donnerait à sa femme grandirait-elle celle-ci, aurait-elle le caractère de ces longues fidélités, éclairées d'un rayon d'en haut, dont Pierre Josel avait parlé un jour, et qui, seules, pouvaient faire paraître moins rude le chemin de la vie ? Elle commençait à en douter, bien qu'au cours de certaines conversations, il se fût nettement dégagé des doctrines émises, il eût réfuté des paradoxes mondains dont le seul énoncé faisait bondir la droiture de Maguelonne. Le peu qu'elle connaissait de son existence ne lui semblait pas conforme aux idées qu'il prétendait professer. Et puis ces brusques flambées ne duraient guère. Le vicomte retombait vite dans cette indifférence un peu dédaigneuse qui laisse passer toutes les idées, sans se donner la peine de les arrêter pour les discuter.

Pouvait-on espérer qu'un temps viendrait où il jugerait que les résultats valaient l'effort et où il se résoudrait à prendre la cognée pour élaguer ses mauvaises habitudes, se faire une âme plus haute que son entourage, une âme sincère avec elle-même, qui ne craindrait pas de s'interroger, de se rendre compte des motifs d'action auxquels elle obéit, des buts qu'elle poursuit ? Saurait-il renoncer à ses succès et, fidèle à la vieille devise de sa race, marcher vers l'Etoile le cœur uni au cœur de celle qu'il épouserait ? Maguelonne n'osait l'affirmer. Il avait une nature ondoyante qui ne se fixait pas volontiers.

Et cependant, elle se sentait troublée chaque fois que le beau nom de Provence-Aragon vibrait sur les lèvres de Pierre Josel.

Ne serait-il pas glorieux de porter ce nom et d'en relever le prestige en lui restituant une dignité qu'il ne connaissait plus, depuis que ses représentants émiettaient leurs vies au hasard des heures ? Une fois encore le serpent de l'orgueil se glissait dans l'âme de la jeune fille pour lui insinuer qu'elle ferait œuvre pie en restaurant l'antique blason terni, et il absorbait si bien sa pensée qu'elle en oubliait la conférence ; elle y revint dans un brusque sursaut.

Le jeune professeur décrivait l'île de Maguelonne, roche volcanique enserrée par la mer et les étangs, qu'on voit à quatre kilomètres de Palavas, la station balnéaire de Montpellier. Jadis cité romaine, elle avait reçu dans son port les galères phéniciennes, puis, devenue repaire de Sarrasins, elle avait connu la honte d'être rasée par Charles Martel.

Au XII^e siècle, des papes, intrépides champions de l'Eglise, fuyant devant les empiètements des empereurs d'Allemagne, qui prétendaient imposer à Rome un pontife de leur choix, y avaient amarré la barque de Pierre. Une floraison de saints était venue consoler leur exil. Benoît d'Aniane, promoteur de l'abolition du servage ; Guilhem, son disciple ; Fulcran de Lodève, le bienheureux Pierre de Castelnau, saint Roch, le Vincent de Paul de l'époque, d'autres qui ne firent que passer, comme saint Dominique, et des croisés, chevaliers du Christ, des seigneurs, de grandes dames aux mains pleines d'aumônes, qui couvraient l'île d'asiles hospitaliers.

Pierre Josel possédait le don de ressusciter le passé ; il le rendait présent par la couleur, le mouvement qu'il lui communiquait.

En l'écoutant, Maguelonne évoquait ces compositions naïves du moyen âge où, de sépulcres entr'ouverts, se lèvent des êtres transfigurés par la vie divine, le front déjà ceint de l'auréole de gloire.

La ville morte dont, jusqu'à son arrivée à Montpellier, elle avait même ignoré l'existence, lui apparaissait comme une terre bénie entre toutes où des saints endormis attendaient l'heure du réveil; leurs mains qui s'étaient beaucoup jointes, leurs corps qui s'étaient imposé la souffrance pour expier les crimes de l'orgueil, se revêtaient alors de lumière et, de Maguelone, monteraient vers le ciel.

A présent, le conférencier en était à sa péroraison : d'où venait la grandeur de ce coin perdu de France, que quelques rares touristes visitaient ? Tout simplement de ce que, dans le passé, il avait été lieu d'exil et de sacrifice. Et il concluait :

— La vie ne vaut que par le mérite de l'immolation. L'antiquité l'avait pressenti, mais il fallait le Christianisme pour placer la perfection et le vrai bonheur dans le renoncement absolu.

Cette péroraison fut saluée d'applaudissements. La majorité des assistants n'avaient pourtant que de « petites âmes », égoïstes, indifférentes, peu tournées vers le sacrifice de leurs aises ou de leurs plaisirs, mais la foule se forge une âme collective qui pense autrement que chaque âme en particulier et qui est susceptible des plus généreux élans comme de férocités indicibles. Pour l'instant, le jeune professeur avait entraîné ses auditeurs vers les cimes où il se plaisait, et ils lui étaient reconnaissants de l'air pur qu'ils avaient respiré.

— Cela vaut un sermon de carême, déclara Jacqueline de Vérignan, en évitant de voir Maguelonne à qui elle en voulait d'avoir repoussé son frère.

— Oui, ajouta Nicole de Laverune, qui passait à ce moment, il me semble que nous en sortons meilleurs, plus disposés à la lutte contre le mal et contre nous-même.

Annette Belvezet et Germaine Montal venaient par derrière; elles avaient entendu et approuvèrent d'un sourire, puis elles se hâtèrent pour rejoindre Mlle Mourèze qui s'éloignait vite.

Almodis résuma l'enthousiasme général :

— Il est épatant, ce Josel ! On passerait la nuit à l'écouter. Sa voix est une véritable musique !...

Peu à peu, sans bruit, sans bousculade, le public s'écoulaît, public choisi auquel ne se mêlaient, que pour une très petite part, quelques vieux à la houpelande verdie, venus pour se chauffer et dormir. Dans le cloître, sous le regard figé de Pallas, des conversations s'ébauchaient : quelques phrases rapides qui formulaient une appréciation ou organisaient un prochain rendez-vous.

Guilhem s'approcha de Maguelonne :

— Avez-vous été satisfaite, mademoiselle ?

Elle leva sur lui ses yeux d'azur où, comme au sortir de l'audition des « petits François », flottait encore une buée légère, souvenir de l'émotion ressentie.

— J'ai été plus que satisfaite, assura-t-elle. J'ai été remuée jusqu'au fond du cœur; il me semblait qu'une charrue me labourait. Je n'aurais pas cru que cette terre morte pût faire naître tant de pensées et, désormais, je n'aurai qu'un désir, la connaître !

Bérenghère lui glissait la main sous le bras, Guilhem ne parvint à lui parler en particulier que lorsqu'ils furent dans la rue de l'Embouque-d'Or.

— Mademoiselle, murmura-t-il, j'ai peur de vous avoir déplu tantôt... Pardonnez-moi de n'avoir su retenir un secret qui m'étouffait...

Elle balbutia :

— Cela vaut peut-être mieux ainsi... La situation sera plus nette...

Déjà, le portail du vieil hôtel délabré s'ouvrait :

— Vous n'entrez pas ? cria de loin Almodis.

— Non, non, je me sauve.

Et, contre tout décorum, elle se mit à courir comme si elle craignait que Guilhem ne s'avisât de l'accompagner. Elle était encore essoufflée lorsque Marius l'introduisit :

— Mon Dieu, s'écria-t-il, Mademoiselle aurait-elle quelqu'un à ses trousses ?

— Non, mais il faisait très noir !

— On aurait bien cru que quelqu'un poursuivait Mademoiselle. On la poursuit bien d'autre sorte, sans que, par surcroît, elle fasse de mauvaises rencontres. Je le disais, l'autre jour, à Ma Douce, l'odeur du sucre attire les mouches!... Mademoiselle aura grandement raison d'y regarder à deux fois lorsqu'elle se mariera... Il y a tant de freluquets qui tournent autour d'elle.

Maguelonne considérait les cœurs et les étoiles qui décoraient le porche, éclairé à cette heure par la lumière électrique... *Toujours unis vers Elle!* Une fois encore, elle se demandait si cette devise se vérifierait pour le dernier des Provence-Aragon, s'il serait l'homme des grandes fidélités, s'il saurait avoir un idéal et tout lui sacrifier. Elle avait envie de répondre *non* autant que *oui*... Ah! M. l'aumônier avait eu raison de lui recommander la prudence, elle eût été autrement victime d'une minute d'optimisme.

Marius aimait trop à causer pour rentrer dans sa loge lorsqu'il avait rencontré des oreilles complaisantes. Il continua donc :

— Je devine que Mademoiselle revient de la conférence de M. Josel...

— En effet...

— Si mon cordon ne m'avait retenu, j'y serais allé aussi... Il m'avait invité. Nous sommes fort bien ensemble. C'est moi qui, le premier, lui ai fait admirer l'escalier et le Triomphe de la Beauté... Quel savant! Comme Monsieur, il a dans la tête des bibliothèques entières et, dans le cœur, tout le patriotisme des Lorrains. Je puis affirmer qu'il n'a pas volé le ruban rouge qu'il porte à la boutonnière... Le frère de la femme de chambre a été sous ses ordres... Il nous a conté toute l'histoire... C'était en juillet 1918, M. Josel avait réclamé l'honneur d'occuper un petit poste sur la ligne avancée : ils étaient là quelques poignées d'hommes, sacrifiés d'avance, dont la seule mission était d'avertir l'armée qu'abritaient un glacis et une ligne d'autres réduits... Jusqu'au grand bond en avant, ils tinrent avec une énergie farouche... Je ne sais pas, et ils ne savent pas eux-mêmes, comment ils en sont revenus.

Le sacrifice, ce sacrifice obscur, qui ne pose pas devant l'objectif, le jeune professeur pouvait en parler, puisqu'il l'avait pratiqué, mais sa modestie était si grande qu'il n'avait même pas parlé de la guerre lorsque Maguelonne l'avait rencontré pour la première fois chez Lazarine Mourèze. Les minces rubans de sa boutonnière attestaient seuls son héroïsme.

La jeune fille traversa la cour. Au moment où elle allait gravir les marches du péristyle, Marius la rejoignit.

— Mademoiselle, chuchota-t-il, c'est celui-là qu'il vous faudrait! Seulement, je ne sais pas s'il a le temps de songer au mariage.

Maguelonne fit celle qui n'a pas entendu; du reste, la cloche du dîner lui donnait le prétexte de s'esquiver.

— Eh bien? lui demanda Elzéar lorsqu'ils furent assis devant la petite table, l'îlot blanc dans la longue bibliothèque sombre, as-tu été satisfaite de la conférence de Josel?

— Oh oui! mon oncle, et j'en suis revenue avec le désir très vif de connaître mon homonyme. Voulez-vous, un jour, me conduire jusqu'à elle?

Le vieillard ne répondit pas, et, à la dérobée, Mlle Delphine fit à sa nièce un signe des paupières qui voulait dire évidemment : « N'insiste pas... » Celle-ci comprit et devint toute rose : un instant, elle avait oublié la brouille mystérieuse dont la terre morte avait été le décor.

— Oh! mon oncle, balbutia-t-elle, si mon désir vous contrarie, j'y renoncerai...

— Pourquoi y renoncerais-tu? Il faudra que tôt ou tard je me rende à Maguelone pour prendre des notes dans la bibliothèque. Tu m'y accompagneras... Mais pas tout de suite...

Il y eut un silence, une pomme de pin crépitait dans le feu, répandant une saine odeur résineuse.

— Avant, reprit Elzéar, je te mènerai aux Saintes-Maries. Mon travail en cours nécessite cette excursion et je suis certain qu'elle t'intéressera.

Maguelonne aspirait surtout à quitter Montpellier, à fuir dans une solitude pour réfléchir en paix, loin des intrusions indiscrètes de Bérengère et d'Almodis. Elle accepta donc l'invitation avec enthousiasme.

— Oh! oui, mon oncle, je serai si contente...

Puis, dès que Nibal eut desservi, qu'elle ne vit plus autour d'elle la figure bleue impassible qui cachait un passé inquiétant, elle se glissa entre le frère et la sœur, assis aux deux coins de la cheminée.

— J'ai quelque chose à vous dire, avoua-t-elle très bas.

Et, d'une seule haleine, elle défila le récit de son aventure.

— Quel conseil me donnez-vous? demanda-t-elle quand elle eut fini.

Elzéar ne trouva sur ses lèvres que la question qui avait déjà servi pour Jambrun et Vérignan :

— Ce jeune homme te plaît-il?

Mais Maguelonne fut plus embarrassée pour répondre :

— Il me plairait peut-être s'il était tel qu'il se montre, avoua-t-elle. Or, Lazarine Mourèze m'a dit, un jour, que certains caractères du Midi faisaient illusion comme ces mirages qu'on observe parfois sur la côte.

— Je n'ai jamais rien entendu dire contre Guilhem, assura M. Maureilhan, si ce n'est qu'il avait de grands succès dans le monde... Je lui reprochais surtout son oisiveté, mais, s'il se décide à travailler, mon jugement en sera forcément modifié. Le comte a amoindri sa fortune, c'est un fait; pourtant son honneur reste intact, et il est évident que l'illustration de la famille est incontestable...

De ce côté aucune résistance! L'archéologue était prêt à capituler: il avait trop étudié le passé brillant et glorieux des Provence-Aragon pour ne pas être ébloui d'une pareille alliance pour sa nièce.

La jeune fille se retourna vers l'autre coin de la cheminée :

— Et vous, ma tante, quel est votre avis?

Les mains de la vieille demoiselle tremblèrent sur son tricot.

— Moi, prononça-t-elle de sa voix blanche, un peu lente, je suis comme M. l'aumônier. Je te supplie d'être bien prudente et d'ajourner ta réponse au moins jusqu'à ton retour des Saintes-Maries...

Ma Douce se montra plus catégorique.

— Vous voulez connaître mon opinion, ma jolie, la voici, aussi vraie que l'huile sort de l'olive : ce monsieur vicomte qui, l'hiver, court les bals, le printemps, tous les hippodromes, l'été, la mer ou la montagne, mais surtout les casinos, et l'automne, les chasses, n'est pas autre chose qu'un fainéant des quatre saisons, et jamais vous n'en ferez rien de bon ! Je suis sûre que si votre ange gardien, qui a pris figure humaine pour venir au Manoir, pouvait vous conseiller, il parlerait comme moi !

Déjà, dans le grand amphithéâtre où résonnait la voix de Pierre Josel, Maguelonne avait songé à l'inconnu, si bien averti, qui avait excité à un si haut point sa curiosité. L'image, évoquée de nouveau par l'Arlésienne, la hanta pendant ces moments où l'on flotte entre la veille et le sommeil ; elle la retrouva en songe ; elle l'entendit même murmurer :

— Oui, vous aurez raison de conduire votre oncle à Maguelonne. Pour son bonheur, il le faut !

Et elle se réveilla en sursaut, le front moite..

XIV

Maguelonne n'avait pu revoir M. l'aumônier avant son départ ; et donc, plus indécise que jamais, elle fuyait vers les Saintes-Maries, espérant trouver, dans cette pieuse solitude, la solution du problème, posé à son esprit et à son cœur.

Ils avaient couché à Arles ; maintenant, ils traversaient la Camargue. Le matin rose rendait plus vaste encore l'étendue plate et marécageuse, parsemée de touffes de joncs et de salicornes et coupée de ces larges flaques, de ces canaux d'irrigation qu'on appelle des *clairs* et des *roubines*. Maguelonne évoquait la comparaison, jaillie un jour de la chaude imagination de Ma Douce à propos d'Annibal !

Oui, ce terrain devait être perfide : il convenait de s'en méfier.

Aucun village ne s'apercevait. Ça et là seulement, pour distraire l'œil, quelques bâtiments agglomérés sur un coin de meilleure terre, ilots perdus qu'om-

brageaient de grêles tamaris ; des troupeaux de moutons paissant autour de la cape rousse d'un berger ; trois ou quatre chèvres folâtrant sous la garde de deux enfants ; un flamant rose buvant à un creux d'eau et, seul maître de cette immensité, le soleil, qu'on sentait disposé à devenir redoutable, dès que viendrait l'été.

Suivant son habitude, M. Maureilhan ne regardait pas le paysage : il lisait ou bien il prenait des notes sur un carnet. Rien ne troublait les méditations de Maguelonne.

Guilhem n'était, pour le quart d'heure, qu'un *fainéant des quatre saisons* ! Mieux que de longs discours, cette boutade de l'Arlésienne déboulonnait le vicomte du piédestal que l'imagination de la jeune fille lui avait dressé. Elle se la répétait pour s'en mieux pénétrer. Et, par une pente insensible, en songeant aux conseils qui avaient dominé sa vie, elle en revint à l'étrange visite, reçue ce matin tragique où la côte bretonne était roulée dans un linceul de brume.

Comment l'inconnu, aux yeux noirs si mélancoliques, pouvait-il si bien annoncer l'avenir ? La nouveauté des lieux et des choses l'avait presque chassé du souvenir de la jeune fille qui, depuis quelque temps, ne s'écoutait plus penser, de peur, peut-être, que sa conscience ne s'éveillât et parlât trop haut ; mais, à la faveur de la solitude et du silence, l'inquiétude étouffée réapparaissait, apportant avec elle son mystère irritant.

A gauche, un étang brilla et, en avant de la route, par-dessus les sables, par-dessus des tamaris frissonnants et des maisons aux toits rouges, se leva une forteresse crénelée, d'une chaude couleur feuille morte qui, sur le ciel très bleu, profila une vision d'Orient.

— Nous approchons ! annonça Elzéar en repliant son journal.

Le village, aperçu de loin, rappelait à Maguelonne, sa chère Pointe avancée qu'elle avait souvent comparée à une sentinelle perdue, placée à cette fin des terres pour affronter les fureurs de l'Océan. Sa pensée dériva vers Pierre Josel : n'avait-il pas été du nombre de ces héroïques, résolus au sacrifice, qui, en avant de la ligne de feu, surveillaient les mouvements de l'ennemi, et même, essayaient d'arrêter son effort ?

Suivant son habitude, lorsque l'image du jeune professeur surgissait au milieu de ses préoccupations, elle se détourna d'elle, et, pour distraire son esprit, elle se pencha à la portière.

La limousine avait pénétré dans le village et débouchait sur la place où le sanctuaire dresse ses formes massives de château fort. Quelques automobiles arrêtées décelaient la présence d'autres touristes.

— Je n'ai pas besoin de visiter l'église, déclara l'archéologue en descendant, je la connais. Je me rends donc au presbytère pour y prendre les notes qui me sont nécessaires. Tu es libre jusqu'au déjeuner. Je te donne rendez-vous à midi, à l'hôtel de la Poste.

Maguelonne, restée seule, considéra l'abside au-dessus de laquelle pointe un donjon, surmonté d'un petit clocher, puis elle chercha l'entrée, une porte basse qui semblait donner accès dans une crypte. La nef était sombre : à peine distingua-t-elle les trois marches qu'elle devait descendre.

Un murmure discret de voix lui apprit que les touristes se trouvaient dans le chœur surélevé auquel on accède par deux escaliers. Elle était venue dans cette pieuse solitude pour demander la lumière qui éclairerait son âme ; elle s'agenouilla donc sur un des bancs de bois blanc qui racontent la naïve pauvreté de cette paroisse de pêcheurs, et elle enfouit son visage dans les mains pour une prière fervente. Après quoi, se relevant, elle rejoignit sans bruit le petit groupe.

— Mon oncle, M. Maureilhan, m'envoie visiter l'église, expliqua-t-elle à M. le curé après les premiers saluts.

— Ce cher M. Maureilhan ! que j'aurai du plaisir à causer avec lui ! Il est d'une telle érudition. Vous arrivez à point, mademoiselle... nous commençons juste la visite !... Je racontais à ces messieurs que, sur cette côte qui, au dire même des ingénieurs et des géologues, n'a pas sensiblement changé depuis deux mille ans, vinrent un jour aborder Marie-Salomé et Marie-Jacobé, la première, épouse de Zébedée le pêcheur, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste ; la seconde, épouse de Cléophas, mère de saint Jacques le Mineur et de saint Jude, toutes deux proches parentes de Jésus. Leur servante Sara les accompagnait, et aussi Marie-Madeleine, Lazare, Marthe et Maximin. Seule, Sara resta avec Marie-Salomé et Marie-Jacobé qui évangélisèrent ce coin de la Provence. Leurs reliques reposent dans la chapelle supérieure qu'on appelle la Chapelle des Miracles : le 24 mai et le 22 octobre, on les descend dans le sanctuaire par des câbles enguirlandés de fleurs...

Peu à peu, les yeux de Maguelonne s'habituèrent

à l'obscurité. Sur les murs elle devinait des ex-voto, des bannières, des oriflammes, ternis, fanés, et, par cela même, mieux harmonisés avec les pierres que le temps avait revêtues d'une sombre patine rousse.

Un balcon de bois couvrait autour de la nef : y avait-il donc, les jours de pèlerinages, si grande affluence de fidèles pour que le besoin se fit sentir de cette tribune supérieure ?

La jeune fille reporta son attention sur ses compagnons. Ils étaient cinq : un vieux ménage, distingué, aux allures de Parisiens en voyage, deux ecclésiastiques aux cheveux gris et un isolé, d'apparence assez jeune, qui s'appuyait sur une canne. Ce dernier la troubla aussitôt, bien qu'elle ne pût, dans la pénombre, distinguer ses traits. Comme silhouette, il ressemblait à l'inconnu du Manoir et, lorsqu'il marcha en boitillant pour gagner l'un des escaliers qui descendent à la nef, elle ne douta plus que ce ne fût lui.

Son cœur commença de battre à grands coups rapides : cette rencontre était-elle un pur hasard ? Ou bien — et c'était ainsi que Ma Douce en aurait jugé — le « bon ange » avait-il quelque communication importante à lui faire ? Apportait-il la réponse à cette demande de lumière que sa ferveur avait formulée en entrant à l'église ?...

M. le curé descendait dans la crypte, ménagée sous le chœur. Maguelonne le suivit, mais elle eut de la peine à comprendre les explications données devant elle.

Ce reliquaire, qui était dans un coin, renfermait les ossements de Sara, la servante noire des saintes Maries, et, depuis des temps sans nombre, les Bohémiens de la Provence, et même d'ailleurs, l'avaient choisie comme patronne.

Dès le 23 mai, ils accouraient de partout, campaient autour du village et montaient une garde d'honneur près de leur sainte, pénétrant directement dans la crypte par une sorte d'entrée de cave. C'était même là que, tous les quatre ans, ils élisaient leur Reine.

— Comme c'est curieux ! disait la vieille dame parisienne. Il semble que l'église elle-même offre le coloris qui doit plaire aux nomades, ce brun-roux, couleur de leur teint, sur lequel tranchent des bannières, dédorées et décolorées comme les oripeaux dont ils se drapent.

Les ecclésiastiques remarquaient que le culte des Saintes-Maries est peu répandu, et que, cependant, elles furent les témoins de la vie du Sauveur, qu'elles

avaient reçu de sa bouche les enseignements qu'elles répandaient.

Seul, l'isolé ne disait rien. Et Maguelonne s'en irritait, car elle guettait ses premières paroles pour être sûre qu'elle ne se trompait pas.

Ils remontèrent les marches, se penchèrent, un instant, sur le puits creusé au centre du sanctuaire, qui, en cas de siège, approvisionnait d'eau douce ses défenseurs. Tant de barbares avaient passé là, Sarrasins, Wisigoths, Génois! C'étaient eux qui, en essayant d'incendier les vieux murs, les avaient revêtus de cette patine du feu, capricieuse, irrégulière au point de donner par endroits l'illusion de décorations byzantines.

Ils sortirent sur la place. Oh! cette fois, Maguelonne ne pouvait conserver de doute : elle reconnaissait les yeux de velours brun, derrière les verres du lorgnon, et l'expression, un peu amère, de la bouche fine que ne dissimulait aucune moustache. De son côté, il la regardait, mais ce regard n'exprimait pas la surprise d'une rencontre imprévue.

M. le curé montrait à ses visiteurs la placette où se tiennent ces courses de Camargue, qui ne sont pas sanglantes, et dont le seul but est de piquer une cocarde entre les cornes du taureau.

La Parisienne s'intéressait à ces récits; elle posait des questions, et Maguelonne s'étonnait qu'elle eût un esprit si libre de soucis. Pour sa part, elle avait tellement l'impression que quelque chose allait se passer, quelque chose qui modifierait profondément sa vie, qu'elle se demandait si elle monterait à la chapelle des Miracles, si elle n'irait pas retrouver son oncle au presbytère.

Mais M. le curé lui-même l'encourageait à gravir l'escalier en vis, derrière les ecclésiastiques qui avaient pris la tête. Elle dut obéir.

En haut, sur le chemin de ronde, il y avait une porte, et cette porte donnait accès dans la chapelle supérieure, décorée de boiseries du XVIII^e siècle, aux dorures délicates. Deux vantaux s'écartèrent, et les châsses apparurent, retenues par des câbles au-dessus de la trappe qui, aux grands jours, leur livre passage. Les visiteurs restèrent un moment recueillis et silencieux.

— Celles qui dorment là sont pour nous un grand exemple, remarqua enfin l'un des ecclésiastiques. A l'heure de l'épreuve, elles n'ont pas abandonné le divin Maître. Elles ont eu le courage de l'Amour.

— Oui, appuya la Parisienne qui semblait émue, et pour les vénérer, comme nous sommes bien ici, entre ciel et terre, sentant tout près de nous un horizon de

mer infini, que toutes les civilisations ont sillonné !...

L'inconnu, seul encore, ne souffla mot, et, le premier, il repassa sur le chemin de ronde.

— Si vous voulez jouir d'un incomparable panorama, conseilla le vénérable pasteur, montez sur le toit de l'abside.

Le vieux ménage se récusa, les ecclésiastiques alléguèrent des rhumatismes ; mais Maguelonne, pour se distraire du trouble où elle était, s'élança d'un bond souple sur les dalles de pierre inclinées.

Parvenue au faite, elle ne put retenir un cri d'admiration en découvrant la nappe d'argent de la Méditerranée, le tapis vert de la Camargue, que des *clairs* innombrables constellent de diamants et, plus loin encore, l'embouchure du petit Rhône, la ligne des phares qui s'étend vers Martigues et Marseille.

— C'est beau, n'est-ce pas ? murmura une voix derrière elle.

Elle se retourna, toute tremblante ; malgré son infirmité, l'inconnu l'avait suivie, sans doute pour s'isoler, un moment, de leurs compagnons.

— Oui, c'est beau ! murmura-t-elle.

— Aujourd'hui, le soleil brille. Ce n'est pas comme il y a trois mois... La pluie tombait à torrents... vous souvenez-vous ?

— Oui, je me souviens...

— Je vous avais dit alors que vous deviez accepter ce qui vous serait offert... Je suppose que vous ne regrettez pas d'avoir suivi mon conseil. Aujourd'hui, je viens au contraire vous dire qu'il faut refuser la demande qui vous est adressée : Guilhem de Provence-Aragon ne saurait vous rendre heureuse. S'il est susceptible d'efforts passagers, il est incapable de volonté suivie. C'est un faible qui ne résiste pas aux entraînements ! Je le connais bien, et c'est pourquoi je ne crois pas à sa conversion.

Il n'en ajouta pas davantage. S'aidant de sa canne, il descendit du toit et s'engouffra dans l'escalier en colimaçon.

Lorsque Maguelonne se retrouva sur la placette, elle le chercha en vain du regard : il avait disparu.

— L'heure du train pressait, sans doute, ce voyageur, remarqua M. le curé. Dès son arrivée, il avait tenu à me faire accepter son offrande pour l'église.

Les touristes se rendaient au presbytère dans le dessein d'y choisir des médailles et des cartes postales. La jeune fille suivit le mouvement, espérant rejoindre son parrain, mais celui-ci était déjà parti : il l'attendait à l'hôtel de la Poste.

Elle s'engagea alors dans une petite rue tortueuse bordée de boutiques basses, où des vues du sanc-

tuaires et les Saintes Marie dans leur barques s'offraient en éventail entre des échafaudages de boîtes de conserves. Elle ne s'arrêta pas pour les examiner. Elle pensait, le cœur encore ému :

« Quelle singulière histoire ! Cet étranger arrive encore à une heure décisive de mon existence. Qui l'en avertit ? Et d'où lui vient cette autorité sur moi qu'il s'attribue ? Vraiment, s'il n'y avait pas dans ses yeux comme le reflet d'une âme tourmentée, je finirais par croire que Ma Douce a raison dans sa simplicité, que mon bon ange a pris figure humaine. »

Elle était encore un peu pâle lorsqu'elle atteignit l'hôtel où son oncle lui avait donné rendez-vous. Une vérandah, peinte en vert, occupait la façade du côté de la mer. M. Maureilhan y était déjà installé, devant une petite table ; au lieu de regarder la belle ligne bleue qui apparaissait entre deux ondulations de la dune, plantée de tamaris, il révisait ses notes et, absorbé par ce travail, il ne songea pas à remarquer la pâleur de sa jeune compagne, ni le léger tremblement de ses mains.

« Je ne peux rien lui dire, pensa Maguelonne. Tante Delphine m'a empêchée de lui raconter la visite que j'ai reçue au Manoir. »

Pour se distraire, elle considéra ceux qui l'entouraient. À l'autre extrémité de la salle à manger, elle reconnaissait le vieux ménage de Parisiens et les ecclésiastiques. Contre le mur, sur une nappe de toile cirée à carreaux rouges et blancs, une isolée, petite fonctionnaire de la poste, probablement, mangeait de la bouillabaisse, fortement safranée, d'un air mélancolique et absent.

« Si j'étais devenue dactylo, voici comment j'aurais peut-être déjeuné tous les jours, » pensa Maguelonne avec une secrète sympathie.

L'inconnu n'était pas visible sur l'horizon.

« J'aurais dû l'interroger, se disait la jeune fille, lui demander surtout comment il pouvait savoir ce que je n'ai encore confié qu'à mon oncle et à ma tante... Au lieu de cela, je suis restée interdite, sans voix : Il me semblait tellement que, ce qu'il me disait, j'étais venue ici pour l'entendre... »

Et elle s'émerveillait à la pensée que Dieu, grâce à l'intercession des saintes vénérées, compagnes du Sauveur, lui envoyait la réponse sollicitée.

« Je me doutais bien que le vicomte était un faible. M. l'aumônier me l'a dit : il me faut un bras fort pour m'y appuyer, quelqu'un comme papa!... »

Où trouverait-elle celui-là ? Une image, toujours la même, s'offrit à elle, celle de Pierre Josel, ce lutteur si simple qui ne se glorifiait jamais ! Mais les

apôtres ont des devoirs particuliers qui les veulent libres, sans entraves. Maguelonne n'osa pas arrêter l'image.

« Je m'en veux d'y toujours songer ! » pensa-t-elle même avec quelque confusion...

Elle avait l'impression troublante que, sur le point de glisser dans un abîme, elle avait été retenue par une main vigoureuse et qu'une voix lui chuchotait ce que lui avaient déjà dit Ma Douce et Marius, ces deux simples de cœur : « C'est l'autre qu'il faut choisir. »

Mais « l'autre » n'était-il pas trop austère ? Tout ce qui venait de sa jolie maman soufflait à l'oreille de Maguelonne : « Ce n'est pas pour une pareille existence que tu es faite ! »

Elzéar avait fermé son carnet et, soudain, découvrant en face de lui sa petite compagne qui exécutait sur la nappe une silencieuse cantilène, il entreprit de la distraire en lui parlant de cette bourgade des Saintes-Maries, — les Saintes, comme on dit en Camargue, — qui sous le roy René jouit d'une grande prospérité, reçut d'importants privilèges, et n'est plus aujourd'hui, comme Aigues-Mortes, comme Agde, comme Maguelonne, qu'une cité déchue. La jeune fille releva la tête :

— Mon oncle, dit-elle, en me reparlant de mon homonyme, vous augmentez mon désir de la connaître...

— Je t'y conduirai... Je te l'ai promis.

Une tristesse infinie emplit ses yeux qui semblèrent se retirer sous les profondes arcades sourcilières pour y mieux cacher leur secret ; la cicatrice de la tempe s'accusa, plus blanche encore, sur le teint de cire. Il se passa deux ou trois fois la main sur le front à la façon d'un dormeur qui s'éveille et veut se dégager d'un cauchemar troublant.

— En attendant, reprit-il, occupons-nous des Saintes où nous sommes ! C'est ici que Mistral a placé le dénouement tragique de *Mireille*. Il eût fallu du marbre blanc pour symboliser cette fille du soleil si pure, si aimante ; on lui a élevé une statue de bronze ! Je ne t'engage pas à l'aller voir... tu serais déçue... Va plutôt sur la plage où expira la douce héroïne... Pendant ce temps, j'achèverai de prendre des notes au presbytère.

Le déjeuner était achevé : Maguelonne se leva, heureuse de se retrouver seule avec ses pensées, de pouvoir fuir cette véranda que le soleil transformait en serre chaude et où flottait une violente odeur de bouillabaisse.

De l'autre côté de la place, la limousine était garée

à l'ombre de la poste. Le chauffeur dormait à l'intérieur. Nibal faisait les cent pas dans le carré d'ombre.

Il suivit d'un regard aigu la jeune maîtresse qui s'engageait dans le chemin sablonneux, tranché à même le rideau de dunes.

De chaque côté, dans l'espoir du printemps qui venait, des marins repeignaient leurs bateaux, longues coques vertes, si effilées qu'elles évoquaient les barques phocéennes.

La plage était déserte. Sous le plein soleil, son sable roux, parsemé de mica, étincelait, donnant l'illusion que des fées s'étaient amusées à éparpiller la poussière de leurs écrins.

Maguelonne suivit le bord mouillé où il fait bon marcher. De courtes vagues déferlaient, glauques dans leurs replis, mais, vers l'horizon, l'eau devenait bleue, d'un bleu intense qui s'exaltait jusqu'à l'indigo. Elle s'efforça de penser à Mireille ainsi que le lui avait conseillé son parrain, mais elle pensa surtout que les mythes, sortis du cerveau des grands poètes, auréolaient certains lieux d'un charme singulier : n'avait-on pas longtemps montré dans la ville, refuge des papes, le tombeau de deux fiancés qui n'avaient jamais existé.

Pierre Josel rentra en scène par ce chemin détourné, et, derrière lui, Guilhem de Provence-Aragon.

De nouveau, comme elle l'avait fait déjà, la jeune fille les mit en parallèle, mais cette fois, emportée par son imagination, elle se figura successivement dans l'avenir auprès de chacun d'eux. D'abord, une enfilade de salons, où la lumière ruisselle sur de l'or, des glaces, des corbeilles de fleurs rares, des femmes en toilette, un valet de chambre, bien stylé, annonce les arrivants : « Le vicomte et la vicomtesse de Provence-Aragon. » Le nom retentit superbement. Toutes les têtes se tournent. On chuchote, on envie celle qui entre. Est-elle heureuse, celle-là ? Maguelonne ne saurait répondre. Elle ne voit bien que sa toilette, qui est jolie, et les diamants qui brillent à son cou et dans ses cheveux. Le décor change, une petite pièce, tapissée de livres, du silence, une lampe voilée, des feuilletts épars, et, sur la page inachevée, un profil d'homme penché. D'un côté, le monde avec ses succès et aussi ses trahisons, de l'autre, l'intimité avec sa paix et ses douces certitudes l...

« Si j'étais sage, pense la jeune fille, je n'épouserais pas le vicomte ! »

Elle éprouve presque une impression de délivrance à se répéter cette dernière phrase, à changer même le conditionnel en futur ; il lui semble qu'elle coupe

l'amarre qui la retenait et qu'elle vogue vers le grand large comme vogueront les barques, échouées sur le sable, lorsque de rudes mains les auront poussées vers la mer.

Mireille avait trouvé la mort sur cette plage pour avoir trop marché sous le soleil; Maguelonne sentait, au contraire, qu'elle y rencontrait la vie dans la lumière, et, cette vie, elle l'aspirait à pleins poumons, comme si elle s'offrait à elle sous la forme de l'air salin, chargé d'exhalaisons de varech.

Au bout d'une demi-heure, elle se lassa de marcher et vint s'asseoir sur une coque renversée, d'un joli vert d'eau, la couleur aimée des marins de cette côte. A peine s'y trouvait-elle, qu'une voix murmura presque à son oreille.

— Ce matin, je ne vous ai pas dit mon nom...

D'un bond elle fut debout, et, involontairement, elle recula pour mettre un peu plus d'espace entre elle et l'inconnu.

— Je viens, ce soir, réparer mon oubli, continuait celui-ci.

— Vous avez raison, balbutia-t-elle, ne faut-il pas que je sache de quel droit vous vous instituez mon conseiller ?

Il sourit, ce sourire d'amertume qui lui était particulier, et, avec autorité, il reprit :

— Vous allez me promettre de ne pas révéler le secret que je vous confierai à votre oncle Elzéar.

— Pourquoi ?

— Son vieux cœur n'y résisterait point.

— Je ne saurais cependant le garder pour moi seule.

— Je vous autorise à le confier à votre tante Delphine et même à Mlle Mourèze et à Guilhem de Provence-Aragon.

— Je réponds de la discrétion de ma tante et de mon amie, mais n'avez-vous pas peur que M. de Provence-Aragon vous trahisse ?

— Non, s'il a des défauts graves, il est trop gentil-homme pour manquer à la parole donnée. Vous confiez ce secret à son honneur.

Toujours ce ton de commandement si étrange. Les mains de la jeune fille tremblaient.

— Je ne dirai rien à mon oncle, promit-elle. Parlez maintenant.

Mais, sans doute les mots coûtaient à l'isolé : il ne parla pas. Du bout de sa canne, il écrivit sur le sable. Maguelonne, penchée, suivait ses mouvements : avant même qu'il n'eût achevé, elle poussa une exclamation étouffée. Elle avait lu en traits nets et précis le nom d'Amaury et une idée folle surgissait

dans son esprit : « Je suis en face d'une apparition d'outre-tombe, une de ces pauvres âmes errantes dont, en Bretagne, on parle tout bas à la veillée. »

L'inconnu comprit la cause de son effroi.

— Rassurez-vous, dit-il avec son sourire d'amertume, je suis malheureusement très vivant.

Il escalada le perron qui, un peu plus loin, soutenait les sables et fermait la plage. Sa silhouette se profita un instant sur le ciel clair, puis il sauta de l'autre côté et disparut. Dans son trouble, la jeune fille eût pu croire qu'il s'était évanoui comme ces ombres, évoquées par la fièvre, que l'aube dissipe. Elle retomba sur la coque verte; ses jambes se dérobaient sous elle. A ses pieds, le nom tracé sur le sable mouillé se détachait toujours très net : *Amaury Maureilhan!* Était-il possible que ce fût lui? Non, s'il avait été retenu en captivité, dès l'armistice, ou tout au moins dès la signature de la paix, il eût donné signe de vie! Par l'intermédiaire de sa tante, il se fût réconcilié avec son père!

L'étranger n'était-il pas plutôt un imposteur qui, abusant d'une certaine ressemblance, voulait exercer une sorte de chantage sur Mlle Maureilhan et sur Lazarine Mourèze; mais, dans ce cas, pourquoi insistait-il sur la nécessité de révéler son existence à Guilhem? Ne craignait-il pas que le jeune vicomte ne découvrit sa supercherie et n'aidât à le livrer aux tribunaux? Et puis, comment pouvait-il être au courant des moindres événements qui concernaient Maguelonne?

Il y avait là un mystère qui affolait la jeune fille, et, tout à coup, la peur la prit de se trouver seule sur cette plage déserte. Elle aspira vers l'église sombre où elle sentirait sur elle la protection du tabernacle.

Du pied, elle effaça le nom sur le sable, puis elle remonta la dune pour reprendre le chemin, bordé de barques. Annibal ne poursuivait plus son va-et-vient de bête fauve dans l'étroit carré d'ombre. Le chauffeur et lui avaient sans doute gagné l'hôtel pour déjeuner à leur tour.

« Heureusement, il ne m'a pas aperçue causant avec un inconnu! pensa Maguelonne. Qu'aurais-je répondu à mon oncle s'il m'avait interrogée. »

Elle contourna l'église, poussa la porte basse et descendit dans l'obscurité de la nef que trouait seulement le vacillement rouge de la lampe du sanctuaire. Elle s'agenouilla et appuya le front sur l'accoudoir de bois blanc. De toute son âme, elle pria le Maître divin; puis, s'adressant aux Saintes, dont les restes vénérés reposaient dans la chapelle des

Miracles, elle ajouta dans un élan naïf du cœur :
« Saintes Maries, prenez-moi dans votre barque
pour que j'aborde, comme vous, au pays où est mon
devoir... »

XV

Le voyage du retour parut long à Maguelonne. Son parrain, satisfait de notes recueillies au presbytère de Saintes-Maries, se montrait cependant plus causeur qu'à l'ordinaire. Mais, en vain lui indiqua-t-il au passage Saint-Gilles et son église romane, où l'on voit le fameux escalier en hélice, connu sous le nom de vis de Saint-Gilles; Lunel, dont les vins blancs muscat sont servis sur la table des milliardaires et des rois, il ne put secouer son apparente indifférence.

Une seule idée emplissait la pensée de la jeune fille :

« Si, tout d'un coup, je racontais ce qui m'est arrivé, mon oncle, si paisible en ce moment, en serait peut-être frappé à mort. Comme il faut que mes lèvres restent closes ! »

Ils arrivèrent encore à Montpellier à l'heure où tout s'allume. Mlle Delphine les attendait au haut de l'escalier :

— Eh bien ! petite, demanda-t-elle, ce pèlerinage t'a-t-il fait du bien ?

Elle n'attendit pas la réponse : ses vieilles mains, gantées de mitaines, tremblaient un peu ; mais fallait-il s'en étonner ? Il faisait si froid sur le grand palier. Comme de coutume, le couvert était dressé dans la bibliothèque. Maguelonne dut prononcer des paroles banales, esquisser les grandes lignes de l'excursion, pendant que son cœur battait à grands coups.

« Tout à l'heure, pensait-elle, quand je serai seule avec ma tante, je lui dirai tout. Qu'en pensera-t-elle ? »

Dès qu'Elzéar se dirigea vers le bureau où l'attendait le volumineux courrier, arrivé en son absence, elle se glissa derrière la petite ombre, noire et contrefaite, qui disparaissait sans bruit.

D'ordinaire, elle quittait sa tante sur le seuil de sa chambre et rentrait dans son appartement pour y taper un article attendu, jouer du piano, lire un peu ou tricoter pour un enfant malade du service de Mlle Mourèze ; mais, ce soir-là, au moment de prendre congé, elle murmura, la voix tremblante :

— Ma tante, pourriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?... J'aurais besoin de causer avec vous...

La vieille demoiselle ne parut pas surprise de cette requête :

— Tu ne me déranges jamais, assura-t-elle.

Elle entra la première dans le salon aux meubles sans grâce qui racontaient l'origine modeste de sa mère — l'institutrice du petit Elzéar que son père avait épousée en secondes noces — et, de la main, elle désigna à sa nièce un siège bas près du sien.

— Parle maintenant ! dit-elle.

— Ma tante, je ne sais par où commencer... J'ai peur de ce que vous allez penser de moi... Peut-être croirez-vous que je suis folle?... Je l'ai cru moi-même... Si vous saviez qui j'ai rencontré aux Saintes-Maries, d'abord à l'église, et ensuite sur la plage ?

Mlle Delphine n'eut pas l'air surprise, ni intriguée de cet exorde ; elle ne posa pas de questions ; elle attendit sans hâte le nom que les jolies lèvres retenaient encore. Maguelonne continua :

— Je ne peux douter de son identité, il ressemble encore tellement à la photographie que je possède ! Déjà, le soir de sa visite au Manoir, en mettant cette photographie dans mon sac, j'avais eu l'impression confuse que l'original devait avoir un air de famille avec maman, car il me semblait le connaître... A présent, je comprends pourquoi...

Mlle Maureilhan se taisait toujours : les grandes aiguilles de son tricot cliquetaient dans le silence. La jeune fille dut poursuivre :

— Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il puisse être vivant, et, même en admettant le fait miraculeux, qu'il puisse être si bien renseigné sur tout ce qui me regarde. Hier, il m'a presque ordonné de repousser la demande du vicomte de Provence-Aragon.

— Amaury t'a donné là un bon conseil, prononça lentement la vieille demoiselle.

D'un geste vif, Maguelonne joignit les mains sur les genoux de sa compagne.

— Quoi, ma tante ? Vous saviez déjà que votre neveu n'était pas mort ?

— Oui, il m'avait écrit, après l'armistice, une lettre dont l'adresse était dactylographiée et où il m'expliquait qu'il sortait de la dure forteresse où, sa blessure guérie, il avait été enfermé.

— Comment n'avait-il pu correspondre avec les siens ?

— On avait trouvé sur lui une chanson, peu flatteuse, pour l'empereur Guillaume. Il s'en reconnut l'auteur. Il n'en faut pas davantage pour expliquer les rigueurs dont il fut l'objet.

— Mais, ma tante, cette lettre que vous avez reçue,

pourquoi ne l'avez-vous pas communiquée à mon oncle ?

— Amaury me le défendait expressément, me menaçant même, si j'enfreignais son désir, de disparaître à jamais.

— Alors, il n'a pas fait reconnaître son identité au ministère de la Guerre ?

— Non, après m'avoir donné rendez-vous à Lourdes où j'ai eu le bonheur de l'embrasser, sans pouvoir le faire revenir sur sa décision, il est parti pour le Canada où l'appelait un compagnon de captivité. Comme il est remarquablement intelligent, il a su se faire là-bas une place dans le journalisme. L'an dernier, il est revenu à Paris avec un bagage de recommandations et de hautes références qui lui ont permis d'obtenir la situation de secrétaire-général à la Fédération de la rue d'Assas.

— Mais c'est là où j'avais écrit pour demander une place !

— Justement... Et c'est, du reste, ainsi qu'il a appris ta situation gênée.

— Vous lui avez conseillé alors de venir me voir ?

— Non, cette idée est de lui, et c'est lui encore qui m'a pressée d'user de mon influence pour envoyer mon frère te chercher...

— Quelle générosité de sa part !... Et combien j'en suis touchée !... A présent, tout ce qui me paraissait étrange, mystérieux, s'éclaire et devient simple. Je regrette de ne pouvoir me confier à Ma Douce... Elle eût été émerveillée de mon récit !...

— Tu ne saurais trop être discrète... La vie d'Elzéar est à la merci d'une émotion...

— Mais, ma tante, il faudrait cependant le réconcilier avec son fils. Cette situation ne saurait se prolonger...

— Je suis de ton avis et, souvent, j'en ai cherché le moyen... Mais je ne l'ai pas trouvé... C'est que tu ne sais pas tout encore au sujet de leur rupture...

— Ma Douce m'a appris qu'elle s'était produite à Maguelone. On le lui a raconté à la cuisine.

— Au retour, mon frère prétendit qu'une branche d'arbre l'avait blessé... Je ne connus la vérité que par une lettre d'Amaury.

— Oh ! ma tante, quelle était cette vérité ?

— En arrivant là-bas, Amaury avait trouvé son père exaspéré : il venait d'apprendre par une lettre anonyme que son fils donnait des leçons comme un pauvre licencié besogneux, et son amour-propre en avait reçu une cruelle atteinte...

— Je suis sûre que cette lettre avait été envoyée par Annibal !

— Je le crains aussi... mais je n'en ai jamais eu la preuve certaine. Elzéar s'emporta : que dirait-on de lui en ville ? Qu'il était un avare, refusant aux siens le nécessaire ! Et puis, à quoi servait cet argent ? Sans doute à payer des fantaisies inavouables !... Ne connaissait-on pas les jeunes gens ? Tous les mêmes... ne reculant pas devant des mensonges qui servaient leurs vices... Amaury se possédait mal... Lui-même m'avoua qu'il perdit toute mesure... La scène dut être terrible !... Le père et le fils se séparèrent dans les plus mauvais termes. Avant le jour, mon frère partit cependant pour l'affût avec Annibal qui, parmi ses divers talents, possède celui de siffleur d'oiseaux. Amaury n'avait pas dormi de la nuit... Il entendit ses compagnons descendre l'escalier et, pris de remords d'avoir, la veille, parlé trop rudement à son père, il résolut de le rejoindre et de lui offrir ses excuses. Pourquoi prit-il son fusil ? Habitude de chasseur que, par la suite, il devait amèrement regretter ! En arrivant près de la hutte que ses yeux de myope n'avaient pas encore distinguée, il entendit le cri d'un canard sauvage... D'un geste instinctif, il épaula... Le coup partit... Et aussitôt un gémissement lui apprit qu'il avait touché son père.

— Mais alors cette longue cicatrice que mon oncle porte à la tempe ?...

— Est le souvenir de ce drame. Quelques centimètres plus loin et mon frère était tué sur le coup !

— Oh ! c'est affreux !

— Tu juges du désespoir d'Amaury !... Il jeta son fusil et courut vers son père qui sortait péniblement de la hutte, aveuglé par le sang de sa blessure... Celui-ci le repoussa... Qu'avait chuchoté à son oreille Annibal, dont l'habile sifflement était cause de l'accident, nous ne pouvons le préjuger ; mais il est à croire qu'il avait jeté dans son esprit un doute horrible, car mon frère s'écria : « Va-t'en, ce n'est pas encore l'heure d'hériter de moi. » Amaury voulut croire à une minute d'égarement ; il accompagna le blessé jusqu'à la maison, et, malgré Annibal qui prétendait lui interdire l'entrée de la chambre, il s'agenouilla près du lit, il baisa les mains de son père en protestant de son innocence ! Elzéar resta d'une inébranlable cruauté : « Va-t'en ! répétait-il obstinément, va-t'en !... Je ne veux plus te voir ! » Amaury dut partir, si désespéré que, de son propre aveu, il fut tenté d'aller se noyer dans l'étang. Une croix, dressée sur le chemin de sable, l'en empêcha. Le soir même, il prenait le train de Paris. En vain essayai-je d'une réconciliation ? Tous mes efforts restèrent inutiles !...

Et c'était alors la déclaration de guerre. Le père se terrait dans la bibliothèque : il ne voulait plus recevoir personne jusqu'au jour où la terrible dépêche le jetait pantelant, à demi mort, sur un canapé.

Lorsqu'on lui avait renvoyé la cantine de son fils, il s'était enfermé pour prendre connaissance du contenu et le soir, à l'heure du diner, il avait fallu crocheter la porte pour le trouver sans connaissance, une lettre dans sa main crispée.

Le professeur Mourèze, appelé près de son vieux camarade, avait réussi à le ranimer, mais il avait bien recommandé d'éviter le troisième accès cardiaque qui pourrait être fatal.

Personne n'avait déchiffré les lignes tremblées que, sur l'ordre de son frère, et sans y jeter les yeux, Mlle Delphine avait enfermées dans le coffre-fort.

Mais, plus tard, par Amaury, la vieille demoiselle avait appris la forme que celui-ci avait donnée à ses adieux. Elle chercha dans son secrétaire le passage de la lettre et le lut à sa nièce d'une voix tremblante : « Mon père, demain, à six heures précises, nous sauterons hors de la tranchée pour une mission de sacrifice. Mes hommes et moi sommes prêts à comparaître devant Dieu. Me croirez-vous si je vous affirme, une fois encore, que je suis absolument innocent du crime abominable dont vous m'avez accusé... Vous m'avez brisé le cœur, mais je vous pardonne, et, pour mieux vous le prouver, à cette heure suprême, je vous baise respectueusement les mains en vous demandant à mon tour pardon de toutes les fautes que mon orgueil, ma volonté trop opiniâtre ont pu me suggérer contre votre autorité paternelle... »

— Ma tante, croyez-vous qu'après cela, mon oncle n'a plus douté ?

— Je le crois... Il a tellement changé depuis... Mais jamais il ne m'en a parlé... M'ayant toujours dit que sa blessure était due à une branche d'arbre, il estimait sans doute inutile de réhabiliter son fils.

— Je m'étonne qu'il ne se soit pas, au moins, débarrassé de cet Annibal qui, dans l'occurrence, a joué le rôle de mauvais génie.

Mlle Delphine jeta autour d'elle un regard circulaire, et, comme si elle redoutait d'être entendue par les fauteuils de velours grenat ou les roses fanées du tapis, elle chuchota :

— Il a peur de ce que cet homme pourrait raconter s'il se plaçait dans d'autres maisons. Alors, il achète sa discrétion en le gardant auprès de lui, en augmentant ses gages chaque année, et en le comblant de gratifications... Et l'autre, je suppose,

escompte le gros legs en sa faveur qui, après la mort de son maître, continuera de fermer sa bouche.

— Pouah! le vilain individu! Il m'était déjà antipathique! A présent, il me sera odieux...

— Je ne saurais trop te recommander de ne point montrer, pour l'instant, ton antipathie. A cause de ton oncle, il convient d'agir avec prudence, car cet homme est très dangereux! Auprès d'Amaury, il a essayé d'abord de jouer le rôle du valet de comédie qui flatte les plus mauvais instincts de son jeune maître pour le mieux dominer. Il n'y a pas réussi et c'est pour cela qu'il a voulu se venger.

— Si mon cousin se faisait reconnaître, il serait confondu!

— J'aurais presque peur de ce qui arriverait alors. Mais Amaury ne veut pas se faire reconnaître... Il allègue l'émotion trop forte que son retour causerait à son père. A la vérité, il a peur que celui-ci ne garde encore un doute au fond de l'âme, et ce doute, il ne peut même en supporter l'idée. Il préfère vivre au loin, gagner sa vie, rester indépendant.

— N'est-ce pas une forme de l'orgueil?

— Je le lui ai dit et écrit; mais, jusqu'à présent, il n'a pas cédé à mes prières.

— Pourquoi ne prépareriez-vous pas, peu à peu, mon oncle au retour de son fils?

— Ce me serait difficile. Il ne me laisse même pas évoquer son souvenir: dès les premiers mots, il se lève pour aller s'asseoir à son bureau et s'absorber dans ses vieux parchemins.

— Avec moi, il en parle quelquefois? Voudrez-vous me permettre d'essayer, ma tante?

— Te permettre, je ne l'ose pas... Songe à ce que m'a dit le professeur Mourèze! Et puis, as-tu réfléchi que, ton cousin revenu, tu perds ton auréole d'héritière? En admettant même que ton oncle te serve une pension ou te compte une petite dot, il te serait difficile d'habiter ici... A moins que...

Mlle Delphine s'arrêta, jugeant probablement que, pour l'instant, elle ne devait pas développer son idée davantage.

Maguelonne ne l'écoutait plus. Elle n'avait pas envisagé ce côté de la situation, et mise tout à coup en face de la réalité, elle en éprouvait un grand froid au cœur. On ne se laisse pas impunément prendre au piège d'une existence facile et dorée. La pensée de retourner à la dure incertitude de celles qui chaque jour, gagnent le pain du lendemain, l'affolait: il lui semblait que le mur de sécurité dont elle se sentait protégée venait brusquement de s'écrouler et que, de nouveau, elle se trouvait sans défense en face de l'avenir.

Mais, plus encore que naguère, elle avait peur, elle se sentait lâche. Des horizons s'étaient ouverts devant elle : elle avait marché vers eux. Faudrait-il maintenant qu'elle s'en détournât pour revenir à l'obscurité du Manoir?... Petite reine détrônée, devrai-t-elle connaître l'amertume de la foule hostile qui vous coudoie, et qui pour un peu, le cas échéant, vous piétinerait?... Serait-elle condamnée à l'isolement, si pénible aux jeunes cœurs ?

Elle avait baissé le front vers le bouquet décoloré du tapis. Derrière ses yeux, passa le còtre qu'elle avait aperçu luttant contre la mer furieuse. Elle revit l'homme, les mains crispées sur la barre, petite tache noire dans l'infini sombre.

« Papa me l'avait bien dit, pensa-t-elle, il y a des heures où il faut se cramponner à son devoir. »

Mais, à cette heure, son devoir était-il de forcer la volonté, nettement exprimée, de son cousin ? N'était-elle pas bien naïve de se montrer plus royaliste que le Roi ?

En somme, pourquoi ne pas garder le silence, puisque ce silence accommodait les autres ?

Déjà, elle relevait la tête, elle entr'ouvrait les lèvres quand, plus impérieux encore, lui revint le souvenir des paroles de son père.

C'était à une heure toute semblable à celle-ci ; la chambre s'emplissait d'ombre. Une lampe était allumée. Elle ne distinguait plus bien les traits du cher malade ; mais elle entendait la voix ferme qui, jusqu'à la fin, n'avait rien perdu de son timbre énergique.

« Pour qu'une vie soit bonne entièrement, il faut que, d'un bout à l'autre, elle soit le triomphe du devoir. »

L'impression fut si forte que, comme subjuguée par une volonté supérieure à la sienne, sans vouloir réfléchir davantage, elle murmura, la voix étranglée par les larmes :

— A présent que je sais la vérité, ma tante, je serais la première à la proclamer si mon oncle venait à mourir, et, cette vérité, je ne la laisserai pas ignorer non plus à celui sur qui se fixera mon choix.

— Amaury a prévu le cas, puisqu'il t'a permis de tout dire à Guilhem de Provence-Aragon.

— Pensez-vous, ma tante, que celui-ci persistera dans son désir de m'épouser ?

La vieille demoiselle s'était arrêtée de tricoter ; elle frottait, l'une contre l'autre, ses mains gantées de mitaines.

— J'espère que non, avoua-t-elle après une courte hésitation.

Maguelonne avait toujours la tête baissée ; elle ne la releva pas. Il en coûtait à son orgueil d'avouer que, si le vicomte se retirait, elle aurait une déception, et, bien qu'elle se reprochât ce sentiment mesquin qui rapetissait son âme, elle ne pouvait s'empêcher de l'éprouver.

Mlle Maureilhan comprit-elle ce qui se passait derrière le jeune front penché ? Elle parla, tout au moins, comme si elle ne s'en doutait pas.

— De quelle façon lui feras-tu connaître la vérité ? demanda-t-elle, le visage aussi pâle qu'une figure de cire.

— Je ne sais pas encore, ma tante... Demain, je verrai Mlle Mourèze : elle est de bon conseil. D'après ce qu'elle me dira, j'agirai.

La jeune fille se leva sur cette résolution, et elle embrassa sa tante, entre les bandeaux gris, à l'endroit qui, depuis si longtemps, cachait, sans que personne l'eût deviné, le secret douloureux que, seuls, connaissaient le buvard fermé et le guichet de la poste restante.

— Ma tante, murmura-t-elle, nous le ramènerons ici ! Il le faut !

Mlle Delphine, de la joie dans ses yeux bleus, un peu fanés par la vie, la retint par les épaules :

— Chère petite, glissa-t-elle dans un murmure, ce n'est pas pour ce Guilhem que tu es faite !

Puis, comme entraînée par une liaison d'idées toute naturelle, elle ajouta :

— Tu sais, Amaury trouve aussi que tu ressembles à Marie-Madeleine...

Mais la jeune fille entendit à peine cette dernière réflexion ; dans l'apaisement qui suivait la tempête, un instant soulevée dans son cœur, une voix résonnait ferme, énergique, mais qui n'était plus celle du commandant Perhello, cette voix disait :

• Maguelonne a une âme, et, pour la comprendre, il faut d'autres âmes. »

XVI

Dès le lendemain, après déjeuner, Maguelonne courut vers sa grande amie ; elle savait où la rencontrer, Mlle Mourèze aimant à prendre son repos dans la maison claire qui abritait ses chères filles ; mais lorsqu'elle pénétra dans le hall chauffé où quelques étudiantes repassaient leurs cours, la concierge lui apprit que « Mademoiselle », désireuse

de respirer la bonne brise attiédie qui soufflait du sud, ce jour-là, s'était rendue au Jardin des Plantes.

Maguelonne gagna donc le jardin tranquille, encore vide de promeneurs ; elle y était venue trop souvent pour s'arrêter devant les arbrisseaux exotiques qui portent au flanc une petite carte du monde, indiquant d'une tache rouge la région où ils croissent ; elle ne songea même pas à admirer les épicéas, les cycas, les chênes verts et les cèdres majestueux qui, en ce jour d'hiver, donnaient, par leur verdure profonde, l'illusion du printemps. D'un pas rapide, elle prit l'allée qui passe devant le buste de Rabelais. L'étudiant de pierre qui tend la coupe aux lèvres sceptiques du maître s'espritait déjà :

« Tant mieux ! pensa la jeune fille. Ce monument ne mérite pas de vivre ! Il semble glorifier la joie mauvaise comme s'il n'y avait que celle-là... Il y en a une autre pourtant, plus profonde, plus durable, et qui vient du devoir accompli. En ce moment, par exemple, je devrais être triste, et il y a de la paix en moi... »

Lazarine était assise sous un micocoulier gigantesque : Nicole de Laverune et Annette Belvezet l'encadraient. La première surveillait les jeux de ses petits frères, la seconde faisait une courte halte avant de regagner la Faculté. Toutes deux, réclamées par l'heure, ne tardèrent pas à se retirer. Maguelonne, alors, se rapprocha de Mlle Mourèze :

— Grande amie, murmura-t-elle, si vous saviez ce que je viens vous annoncer ?

La doctoresse, déjà inquiète, posa la main sur les mains de sa jeune compagne :

— Au moins, demanda-t-elle, vous n'êtes pas fiancée à Guilhem ?

— Non... Et je ne le serai sans doute jamais ! Car, en admettant même que j'en aurais le désir, ce qui n'est plus, avant de lui donner une réponse ferme, il me faut le soumettre à une épreuve.

— Une épreuve ? Comme dans les vieux contes ?

— Absolument ! La belle histoire de Maguelonne ressemble à un conte de fées : hier, elle était pauvre ; aujourd'hui, elle est riche ; demain, elle sera pauvre de nouveau...

— Que s'est-il passé ? J'espère que vous n'êtes pas brouillée avec votre oncle ?

La jeune fille hésita avant de répondre. Elle venait de se rappeler ce que lui avait confié, un jour, sa tante : Elzéar Maureilhan avait rêvé d'unir son fils à la fille de son camarade Mourèze. Amaury n'avait pas correspondu à ce rêve, mais Lazarine, peut-être, en eût désiré l'accomplissement et son célibat,

l'orientation de sa vie vers une carrière qui réclamait le sacrifice de tout l'être pouvaient s'expliquer par cette déception de jeunesse.

Trop énergique pour se plaindre, jouer le rôle élégiaque de la femme incomprise, elle n'avait dit sa peine qu'au Maître divin et elle avait donné sa fortune, son temps, son intelligence, son cœur surtout à celles qui souffraient.

Maguelonne revoyait certaines expressions de physionomie, certaines tristesses des yeux, que, sur le moment, elle n'avait pas cherché à définir et qui, maintenant, éclairaient le passé. De toute son âme, elle plaignit et admira sa grande amie.

— Voyons, reprenait celle-ci sans soupçonner ce qui se passait dans l'esprit de sa jeune compagne, racontez-moi vite votre nouvelle... Je n'ai pas beaucoup de temps... Il faut qu'à trois heures je sois à l'Hôpital suburbain.

Pressée de la sorte, sans chercher de préambules, la jeune fille jeta sa révélation :

— Amaury n'est pas mort !

Lazarine eut un brusque tressaillement, et elle retira la main, encore posée sur celles de Maguelonne.

— Oh ! murmura-t-elle, très pâle, et le regard dans l'allée déserte où, seuls, des moineaux sautillaient, est-ce possible ?

— Je n'en puis douter... Je l'ai vu... Et, du reste, depuis l'armistice, ma tante Delphine le savait... Ils correspondaient ensemble.

En mots qui se bouscullaient, elle raconta alors la visite au Manoir, puis la saisissante rencontre dans la vieille église où dormaient les reliques des Saintes-Maries, et le court entretien sur la plage, parsemée d'éclats diamantés.

— Vous avez raison, balbutia Mlle Mourèze quand elle s'arrêta haletante, tout se passe comme dans les vieux contes : Pierre de Provence, revenant de Palestine, est reconnu par Maguelonne...

Elle essayait de sourire, même de plaisanter, mais ses lèvres étaient décolorées et il y avait un peu de moiteur à ses tempes. Il était évident qu'elle se forçait aux paroles.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? demanda-t-elle.

— Puisque j'en ai reçu l'autorisation, je dirai tout à Guilhem qui, l'autre jour, m'a laissée deviner nettement ses intentions.

— L'aimez-vous, Maguelonne ?

— J'ai cru l'aimer... Un effet de mirage... Et peut-être le lui ai-je trop montré... Je me le reproche aujourd'hui...

— Vous aviez pris pour l'amour, le vrai, ce petit

jeu du flirt qui n'en n'est que l'odieuse parodie et qui, cependant, enchante les jeunes filles et trop souvent les prend au piège. Aviez-vous donc oublié une certaine conversation qui s'est tenue chez moi, le premier jeudi où vous êtes venue ?

— Non, je ne l'avais pas oubliée... J'y ai même souvent pensé depuis : le roman n'est pas la vérité.

— Il est le voile qui la cache. La vérité est mieux et plus haut que les larmes, les petites brouilles, les réconciliations, enfin toutes les complications sentimentales où se complaisent les imaginations romanesques. Elle est dans les affections fortes qui reposent sur l'estime réciproque...

— M. l'aumônier me l'a dit, et il avait même ajouté : « Posez-vous cette question : M. de Provence-Aragon vous aidera-t-il à monter ? »

— Comment avez-vous répondu, Maguelonne ?

— Mon cousin Amaury a précisé ce que je soupçonnais vaguement : le vicomte a une nature ondoyante, difficile à fixer... Je ne le crois pas capable de cette longue fidélité dont, chez vous, on avait parlé.

— Oui, il ne se plierait pas aux sacrifices que le mariage exige...

— Saurai-je m'y plier moi-même ? Je me le demande quelquefois.

— J'ai confiance en vous, mais à la condition que vous vous engagiez dans le bon chemin... et pour cela, il faut d'abord que vous compreniez bien ce qu'est le mariage. Or, jusqu'ici, qui vous en a parlé, petite Maguelonne ?... Vous avez perdu votre mère de bonne heure ; quand vous avez quitté le couvent, vos maîtresses vous trouvaient encore trop jeune pour aborder de pareilles questions ; votre père s'est tu par délicatesse ; Mlle Delphine se jugeait sans autorité dans la matière... Autour de vous, au Manoir comme à Montpellier, vous n'avez pu observer de jeunes ménages... Comment vous feriez-vous même une idée approximative des devoirs qui vous attendent ?...

— Oh ! maintenant, peu importe ! s'écria Maguelonne dont le teint nacré avait pâli. Je ne me marierai pas ! Sans fortune, qui voudrait de moi ?

— Nous ne savons pas ce que nous réserve l'avenir. Laissez votre vieille amie, la doctoresse, vous éclairer à tout hasard. Les jeunes filles, trop souvent, ne voient dans le mariage que la robe blanche, l'église illuminée, les orgues triomphales et ce titre de Madame qui flatte leur amour-propre et leur semble, à tort, apporter avec lui plus de liberté... J'oserai vous conduire plus loin, après la lune de miel qui

continue l'étourdissement du premier jour... Vous ne serez plus alors seulement la femme aimée, Maguelonne, vous serez encore et surtout l'épouse et, un peu plus tard, la mère. Les enfants viendront, et il faut qu'ils viennent! Par eux vous connaîtrez des joies très hautes, tellement hautes, que, sur terre, aucune autre joie ne s'y peut comparer. Mais vous connaîtrez aussi toutes les inquiétudes, toutes les souffrances physiques ou morales... A toute heure, pour remplir votre devoir, il vous faudra veiller à former leur santé ou leur caractère... Si auprès de vous, votre mari appuie vos efforts de son autorité et vous éclaire de son expérience, la tâche très lourde vous deviendra plus légère, mais si, par ses exemples, ses paroles inconsidérées, ses railleries, il ruine vos conseils ou paralyse votre bonne volonté, ah! quel calvaire vous aurez à gravir!... Maguelonne, ma chérie, dans celui que vous choisirez, voyez d'abord le père futur de vos enfants... Qu'il sache ce qu'il veut et où il va... Surtout qu'il ait un idéal et qu'il y conforme sa vie!..

La jeune fille écoutait, le front baissé, un peu de rose aux joues; le portrait que traçait Lazarine, elle le reconnaissait: il ressemblait tellement à celui qu'elle osait à peine nommer dans le secret de son cœur.

— Grande amie, murmura-t-elle, en relevant ses beaux yeux que l'émotion mouillait, vous pouvez être tranquille: à l'occasion, je n'oublierai pas vos conseils et, pour commencer, je n'épouserai pas Guilhem de Provence-Aragon... D'ailleurs, peut-être n'aurai-je pas à me défendre beaucoup contre son insistance. Du moment que mon cousin est vivant, je suis bien décidée à retourner à la vie de travail que j'avais, un instant, envisagée. Grâce au Foyer Notre-Dame, je ne me suis pas gâté la main. Comme je vous le disais tout à l'heure, aujourd'hui, je parais encore riche... mais, demain, je serai pauvre!

— Pauvre? s'écria une voix près du banc. Il faudrait que je le permette!

Lazarine s'était presque soulevée dans un tressaillement; elle se ressaisit aussitôt:

— Oh! balbutia-t-elle, en tendant la main à celui qui, maintenant, se tenait devant elle, très pâle, le visage tiré, les yeux fiévreux, si différent de son ancien lui-même, Amaury, est-ce vous?

— Oui, c'est moi, en chair et en esprit! Avant de regagner Paris, j'ai voulu revoir Montpellier, prier sur la tombe de ma mère... J'ai passé aussi devant votre maison, Lazarine... Tant de mes souvenirs d'enfant et de jeune homme y sont enfermés... Demain

ou après-demain, j'irai faire un pèlerinage douloureux à l'endroit où mon père m'a chassé de sa présence, puis je repartirai...

— Vous ne devez pas repartir, interrompit Maguelonne en mots tremblants. La joie ne tue pas... mon oncle y résisterait. J'en suis convaincue...

— Pouvons-nous savoir ? Dans le doute, je m'abstiendrai. Je ne veux pas qu'on m'accuse d'être, pour la seconde fois, le meurtrier de mon père. Et donc, ma cousine, je le répète... Demain, vous ne serez pas pauvre, vous serez toujours l'héritière d'Elzéar Maureilhan... Et si mon père venait à mourir, croyez bien que je ne revendiquerai pas mes droits.

— Vous ne ferez pas cela!... C'est l'orgueil, peut-être aussi la rancune, qui vous dictent cette résolution.

Du bout de sa canne, Amaury dessinait des arabesques sur le gravier.

— Je ne sais pourquoi vous insistez, jeta-t-il, le ton brusque et coupant, mon retour au foyer paternel modifierait si profondément votre avenir...

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille : son cousin touchait le vif de ses préoccupations.

— Si vous ne reveniez pas, balbutia-t-elle, je n'aurais plus un moment de paix. Il me semblerait que je vis dans le mensonge perpétuel. Amaury, ne m'imposez pas cette épreuve. Elle serait trop contraire à ma nature... Je ne pourrais la supporter... Je m'en irais plutôt.

Les larmes coulaient maintenant sur les jolies joues dont la délicate teinte nacrée s'effaçait de nouveau sous une pâleur uniforme.

Il fit un geste qui semblait vouloir prendre les petites mains qui suppliaient ; ses lèvres même s'entr'ouvrirent, mais gestes et paroles demeurèrent en chemin. Maguelonne s'était levée et elle se détournait de lui, sans doute pour qu'il ne vît pas des pleurs qu'elle se reprochait comme une indigne faiblesse.

— Quand certaines paroles ont été dites, murmura-t-elle, on ne peut plus être après ce qu'on était auparavant ! Grande amie, je vous en prie, faites-le lui comprendre...

Elle n'envoya même pas un signe d'adieu vers son cousin : avec la hâte de quelqu'un qu'on poursuit, elle s'éloigna, s'enfuit plutôt vers la sortie du boulevard Henri IV.

Amaury était toujours debout : il la suivit des yeux.

— Quelle nature généreuse a cette enfant ! remarqua-t-il. Comme il serait à désirer qu'elle fût comprise de celui qui l'épousera !

Lazarine ne releva pas cette réflexion : il dut continuer :

— Faut-il vous l'avouer ? Depuis que je la connais... depuis trois mois, il y a des heures où je suis terriblement tenté... En somme, je ne suis pas un vieillard... je n'ai que trente-trois ans, et ce serait le meilleur moyen d'arranger toutes choses... Et puis, à d'autres moments, je me regarde dans la glace... je vois mes cheveux gris, la canne indispensable à mes pas et je pense que ce serait folie... mais il est dur d'étouffer sa jeunesse comme on étouffe une hirondelle de mer qui ne veut pas mourir... On ne peut le faire sans souffrir... Lazarine, pour retrouver la paix, j'aurais besoin de prendre exemple sur vous. Vous semblez la posséder si pleinement.

La doctoresse s'était levée à son tour. Très svelte dans son grand manteau, le visage, délicatement mis en valeur par le col de fourrure, elle semblait très jeune encore.

— Vous n'avez pas besoin de moi, répondit-elle simplement. Vous n'avez besoin que de renoncer à votre volonté pour vous réconcilier avec votre père. Après, tout s'apaisera dans votre âme...

— Croyez-vous ? L'hirondelle, toujours, battra des ailes.

— Pour ne plus l'entendre, vous occuperez bien votre vie... Il ne faut pas trop laisser pleurer dans notre cœur les dangereux souvenirs...

Elle remettait ses gants de peau de daim, un instant enlevés pour la courte halte, et qui gardaient encore les plis d'étirement que ses mains nerveuses leur avaient infligés. Amaury la regardait : il dit tout à coup :

— Si, un jour, je venais vous demander de me rendre un grand service, me refuseriez-vous votre appui ?

Elle hésita avant de répondre comme si, déjà, elle pressentait le service qu'il lui demanderait.

— Vous me trouverez toujours prête à faire ce qui sera pour votre bien, murmura-t-elle enfin.

— Merci, je n'attendais pas moins de votre amitié. Elle avait consulté sa montre-bracelet.

— Où allez-vous ? interrogea-t-il de ce ton d'autorité qui lui était instinctif.

— A l'Hôpital suburbain... Mon père m'y attend pour une opération.

Il la considéra, un peu triste :

— Aurait-on cru, jadis, que vous seriez devenue ce que vous êtes, alors que chez vous on donnait des fêtes et que vous en étiez la petite reine adulée ?

Elle eut ce beau sourire grave, un peu mélancolique, mais imprégné de sérénité, que connaissaient

bien ses chères filles du Foyer Notre-Dame, et, sans mot dire, elle lui tendit la main. Il la serra franchement comme il eût serré la main d'un camarade, puis il la regarda s'éloigner, droite et souple, de ce pas décidé qui semblait toujours marcher vers un but.

— Mon père avait rêvé de nos fiançailles, pensa-t-il, mais peut-être n'eût-elle pas été de cet avis, et, d'ailleurs, je ne l'ai jamais aimée que comme une amie d'enfance.

Il s'assit sur le banc abandonné, et, tout en poursuivant le dessin des arabesques, ébauché un moment auparavant, il remonta vers le temps où il venait à cette même place, et, à demi caché par un buisson de fusains, il guettait le passage de Marie-Madeleine qui, certains jours, devait traverser le jardin pour se rendre d'une leçon à une autre.

Si elle l'avait remarqué, jamais elle ne l'avait laissé voir, ayant cette réserve fière des jeunes filles pauvres qui, obligées de suivre les mêmes chemins, aux mêmes heures, entendent être respectées de ceux qu'elles rencontrent.

Au printemps même — il s'en était aperçu — pour ne pas s'attarder, elle résistait au désir de respirer une rose, une branche de cytise, et, ce goût des fleurs, il s'en était souvenu lorsque, la veille de sa mort, par la religieuse qui la soignait, il lui avait envoyé une gerbe de lilas blanc.

A présent, la jeune fille qu'il avait aimée lui apparaissait irréelle comme les saintes, auréolées de lumière, qu'on voit dans les verrières anciennes.

Maguelonne, au contraire, se dressait devant lui si vivante dans sa grâce robuste!... Bientôt, elle occupa tout son esprit, en chassa tout autre souvenir :

— Si j'osais, pensa-t-il, peut-être réussirais-je ? La fortune sourit aux audacieux!...

XVII

Maguelonne s'était engagée dans le réseau de petites rues qui, de la cathédrale, mènent à la rue des Trésoriers-de-France en passant derrière la Préfecture.

Elle avait bien l'impression que Lazarine avait déchiré le voile de chimères qui lui cachait la vérité : naguère, au sortir du Manoir, comme éblouie par le monde nouveau où elle était jetée, elle avait pu se laisser prendre aux manières affinées et séduisantes

de Guilhem, au prestige de son vieux nom, à ses paroles enlaçantes et prometteuses, mais aujourd'hui, mise en présence des épreuves, des sacrifices et aussi des joies très pures, très hautes, qui sont le lot de l'épouse et de la mère, elle reconnaissait nettement que le vicomte n'était pas l'appui moral dont elle avait besoin, qu'il pourrait même, devant des difficultés trop redoutables, essayer de s'évader par la première porte ouverte, ou tout au moins chercher au dehors des distractions aux ennuis de la maison.

Pierre Josel, au contraire, était l'homme de devoir par excellence; si jusqu'ici elle l'avait écarté de sa pensée, c'est qu'elle avait peur de la place qu'il y prendrait, une fois qu'il y serait entré. Cette constatation la laissa interdite : « Il ne m'aime pas, pensa-t-elle encore. Pourquoi perdre mes forces en regrets inutiles ? A présent, j'en ai tellement besoin. »

Elle essuya les larmes qui ne demandaient qu'à couler de nouveau, et elle s'efforça de ne plus occuper son esprit que de la chose du moment.

« Tout à l'heure, décida-t-elle, je dirai à mon oncle que je ne veux pas épouser Guilhem et je le prierai d'écrire une lettre qui signifiera mon refus. De cette façon, je n'aurai pas besoin d'autres explications et je le préfère... »

Mais en pénétrant sous la voûte, parsemée de cœurs et d'étoiles, elle trouva Marius qui la guettait.

— Je ne voulais pas le laisser monter, chuchotait-il, Monsieur travaillait : il avait donné ordre de ne recevoir personne ! Et puis Annibal est sorti de je ne sais où, obséquieux, empressé : « Pour M. le vicomte, il n'y a pas de consigne qui tienne ! Il a toujours patte blanche ! » Bref, l'autre est en haut avec Monsieur. J'en avertis Mademoiselle...

Maguelonne inclina la tête sans répondre et tout en gravissant, plus lentement qu'à l'ordinaire, les majestueux degrés de l'escalier, elle se demanda quelle conduite elle devait tenir : suivre sa première impulsion et prier son oncle d'écrire la lettre de congé, ou bien, pour être sûre qu'elle n'avait pas de regrets, affronter le personnage et lui exprimer en face sa pensée.

Elle était brave de son naturel ; elle inclina vers la dernière solution et, d'une main délibérée, elle ouvrit la porte de la bibliothèque.

M. Maureilhan et le visiteur causaient à l'autre extrémité de la longue salle, près du bureau chargé de livres et de papiers. En voyant paraître la jeune fille, ils s'arrêtèrent court, comme des gens surpris par l'arrivée imprévue de la personne dont ils parlent.

Ce fut l'archéologue qui, le premier, reprit son aplomb.

— Ma foi, s'écria-t-il, tu tombes à merveille, Maguelonne! Guilhem me demandait la permission de t'offrir lui-même ses excuses pour les propos, un peu inconsidérés, que, l'autre jour, il t'a adressés au Peyrou. Je lui avais répondu que je préférerais te les transmettre, mais, puisque te voici, ma foi! arrangez-vous ensemble! La bibliothèque est vaste... Je ne vous gênerai point!

Il avait repris sa plume. Guilhem, déjà debout, fit quelques pas vers la jeune fille. Sous les caissons dorés du plafond, parmi les livres fauves dont tant de pages répétaient son nom, il ressortait vraiment grand seigneur... On ne pouvait lui dénier cet air de race qui était dans son port, dans sa démarche, dans ses gestes, dans toute sa personne et qui le rendait si séduisant.

— Mademoiselle, murmura-t-il, approuvez-vous la conduite de monsieur votre oncle?

Elle avait reculé pour mettre entre elle et lui un lourd coffre à estampes.

— Oui, répondit-elle, je consens à vous accorder un entretien, et, du reste, moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire.

Ils traversèrent la vaste pièce, toujours séparés par les coffres massifs. Dans le jour, déjà moins clair, la dorure des reliures anciennes s'effaçait.

Maguelonne vint s'asseoir au coin de la haute cheminée, et, du geste, elle indiqua au visiteur un siège auprès d'elle.

Il allait parler. Elle l'en empêcha :

— Non, moi la première! Il faut que j'établisse nettement la situation... Vous m'avez fait l'honneur de demander ma main... Je ne saurais donner suite à ce projet...

Il voulut demander des explications, insister, supplier peut-être... Elle l'arrêta d'un geste bref.

— Laissez-moi achever.. vous regretteriez ensuite vos paroles... mais, prêtez bien l'oreille car je parlerai bas... Il ne faut pas que mon oncle entende... Je ne suis plus l'héritière que vous imaginiez.

Malgré cette parfaite possession de soi que donne l'usage du monde, il eut un léger tressaillement : de penché en avant qu'il était, il se redressa, il se rejeta presque en arrière.

Les lèvres de la jeune fille se courbèrent sous une expression de mépris, et ce fut d'un ton ironique qu'elle apprit à son compagnon la surprenante résurrection d'Amaury.

— Vous le voyez, conclut-elle, je suis obligée de

considérer comme non avenue la demande que vous m'aviez adressée. Un jour, vous m'avez bien dit que, si vous échappiez à l'étreinte de la famille, vous travailleriez, mais je ne crois pas devoir prendre acte de cette promesse.

Il resta un instant, sans paroles, les yeux fixés sur la peau de tigre jetée devant la cheminée.

— Vous allez me mépriser, balbutia-t-il enfin... Et je suis sûr que vous ne croirez pas à ma sincérité... Pourtant, lorsque je vous ai dit cela, je pensais ce que je disais... Nous sommes parfois ainsi dans le Midi... Nous nous imaginons plus grands que nous ne le sommes... Et c'est seulement en face de l'épreuve que nous nous jugeons à notre taille exacte... Vous avez raison... Je suis incapable d'un effort soutenu... Après la guerre, je suis tout de suite retourné à mon indolence passée... Et ces derniers temps, faut-il l'avouer ? J'avais peur de ce que je vous avais promis...

Il était accoudé au fauteuil ; d'une main, il se voilait le front. Elle eut pitié de lui :

— Vous n'êtes pas absolument responsable de votre caractère ? Peut-être n'a-t-il pas été formé comme il convenait ?

— Oui, quand j'étais enfant, on me passait tous mes caprices... Pour le moindre malaise, ma mère me retirait du collège et me livrait à des répétiteurs de rencontre. Si elle consultait le médecin sur mon cas, en revanche, elle ne s'inquiétait jamais de ma santé morale... Je poussais au hasard, mes sœurs aussi... Personne ne s'est soucié de savoir si nous avions des natures généreuses, susceptibles de progrès...

— Vous avez tout de même fait votre droit ?

— Cela me plaisait... J'ai suivi ma fantaisie, mais sans avoir l'intention ferme de lui demander, un jour, mon gagne-pain... A la maison, on me bernait trop de cette idée : « Avec le nom que tu portes, tu pourras prétendre au mariage que tu voudras... » Je trouvais plus facile d'attendre la fortune, que de courir après elle.

— Vous reconnaissez que des cordes qui auraient pu vibrer en vous ont été faussées. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de les redresser ?

— Il est trop tard ! Je n'ai pas pris l'habitude et le goût du travail, de l'effort personnel. Plutôt que de contraindre ma volonté à user de mon intelligence pour une œuvre utile, j'ai préféré m'abaisser jusqu'à la sinistre comédie que nous jouons tous dans la famille pour sauver la face.

Il s'était levé : ses yeux avaient des luisants de fièvre :

— Vous me regardez étonnée, continua-t-il avec exaltation et comme si, tout à coup, il pensait tout haut... C'est que vous ne comprenez pas, et il faut cependant que vous compreniez... On vous a dit sans doute que les Provence-Aragon avaient une fortune réduite... Illusion! Les Provence-Aragon vivent d'expédients, voilà ce qui est la vérité. Ces généalogies, hautement fantaisistes, que dresse mon père, lui sont payées par un héraldiste de Paris... Ces vieux meubles qui, chez nous, apparaissent pour disparaître, sont brocantés hors de Montpellier... Et, l'été, nous ne nous tirons des coûteuses villégiatures qu'en risquant des martingales, ou bien en nous faisant héberger, voiturer par les nouveaux riches que flatte l'illustration de notre vieux nom, et qui, ensuite, nous invitent à l'automne dans leurs châteaux pour être leurs professeurs de chic et de grandes manières... Oh! dans ces milieux-là, le vicomte de Provence-Aragon découvrirait sans peine la fiancée, habillée d'or, dont rêve, pendant ce temps-là, sa pauvre mère, toute seule au coin du feu, mais jusqu'ici, quelque chose qui se révoltait en lui l'a toujours fait reculer au dernier moment! Tantôt c'est l'origine louche de la fortune, tantôt les façons trop libres de la jeune fille, tantôt aussi la simple nécessité de fixer son choix... « Tu ne te décideras jamais, » me disait-on. Et puis, vous avez paru... Vous réunissiez tout ce que je désirais... J'ai cru toucher au bonheur...

Il pleurait, de ces larmes que les hommes essuient d'un geste brusque avant qu'elles ne coulent...

— Ce qui me brise le cœur, reprit-il avec véhémence, c'est la pensée que vous garderez de moi le souvenir d'un simulateur. Et cependant, je le répète... j'étais sincère... je vous aimais... je vous aime toujours... Et je m'en veux de n'avoir pas le courage d'accepter auprès de vous une vie médiocre... C'est à un tel point que si, à cette heure, vous me disiez : « Je ne vous rends pas votre parole, » je vous répondrais sans hésiter : « Je suis prêt à tenir mes engagements. »

Maguelonne s'était levée à son tour : elle avait un peu de pitié aux lèvres :

— Soyez tranquille, dit-elle, je ne vous retiendrai pas prisonnier... Riche ou non, trop de chères influences veillaient sur moi pour me laisser commettre l'erreur de vous épouser... Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre... Si, en arrivant de Bretagne, je l'ai cru un moment, c'est que vous étiez le premier jeune homme qui traversait mon existence... Je reconnais que pendant quelques semaines vous

avez occupé ma pensée, mais vous n'êtes pas descendu jusqu'à mon cœur... Vite, j'ai reconnu que, pour l'identification de deux vies, il faut une première similitude d'âmes que nous n'avions pas. Vous ne vous attachiez qu'à la surface des choses et j'aimais à en pénétrer le fond... De plus, vous ne sembliez pas comprendre que dans le mariage on doit mettre en commun les souffrances comme les joies... Vous répugnâtes à tout ce qui n'était pas la satisfaction de vos désirs... Et, à présent, je ne m'en étonne plus... Personne ne vous a enseigné la nécessité de ces petits sacrifices journaliers qui fortifient la volonté.

En disant cela, les yeux de la jeune fille allèrent vers la devise de la cheminée : *Vers Elle, toujours unis*, et, sans trop savoir pourquoi, elle évoqua Mme Josel, dans le cabinet de Lazarine, racontant très simplement :

« De bonne heure, j'ai habitué mon fils au travail, à la peine, au devoir surtout ! Jamais je n'ai flatté son orgueil... Vous voyez, c'est très simple... Je n'ai pas beaucoup de mérite... »

Ce souvenir la rendit plus rose, et une flamme s'alluma dans ses yeux. Guilhem la regardait : plusieurs fois déjà, en causant avec elle, il avait eu le sentiment qu'elle nourrissait des aspirations que, chez lui, l'éducation avait étouffées et que, de ce fait, jamais ils ne pourraient se pénétrer entièrement. A présent, il en était certain, et, en considérant aussi l'Étoile, il pensa à Pierre Josel, le compagnon de guerre dont il avait pu apprécier la belle santé morale ; il le revit dans le grand amphithéâtre, jetant sur les auditeurs attentifs la parole profonde du prélat, visiteur de la cité déchue : « Maguelone a une âme, et, pour la comprendre, il faut d'autres âmes. »

Celle qui écoutait alors, immobile, les mains jointes, encore émue peut-être des paroles qui lui avaient été murmurées sur la terrasse du Château d'eau, avait-elle compris, dans un frémissement du cœur, quel était celui dont l'âme, devinant son âme, pourrait la conduire vers l'Étoile ?

Le vicomte, déjà très pâle, pâlit un peu plus sous une morsure de jalousie : la place, qu'en se retirant il laissait libre, le jeune professeur allait-il la prendre ? Il le craignit, mais il essaya de se persuader le contraire :

— Ces beaux caractères sont aussi intéressés que les autres ! pensa-t-il, les dents serrées.

Une inquiétude lui resta tout de même, et il tremblait en s'inclinant devant Mlle Perhello.

— Alors, lui dit celle-ci, c'est promis... Vous me garderez le secret.

Il se redressa :

— Mademoiselle, je vous en donne ma parole.

Le gentilhomme reparaisait : elle sentit que, comme le lui avait assuré Amaury, elle n'avait aucune indiscretion à redouter :

— Adieu, monsieur, prononça-t-elle.

Il voulut répondre ; il ne put pas : les larmes étranglèrent les mots dans la gorge. A cette heure, il payait cruellement ce défaut d'énergie qui l'avait empêché de réagir contre son entourage. Maguelonne, pitoyable toujours, lui tendit la main. Il n'osa pas l'élever jusqu'à ses lèvres. Il la laissa retomber et, sans prendre congé de M. Maureilhan, il quitta la bibliothèque.

Maguelonne le regarda partir, vivante illustration des paroles de Lazarine : elle avait pitié de cette âme en déroute, mais, à présent, elle était bien certaine qu'aucun regret ne lui resterait au cœur.

Annibal entrainait un plateau dans les mains ; anxieux de savoir ce qui s'était passé, il avançait l'heure du thé. Il glissa vers la jeune fille un de ces regards aigus qui la troublaient chaque fois qu'elle les surprenait. Elle feignit d'arranger le feu pour avoir le droit de lui tourner le dos. De plus en plus, elle comprenait que cet homme était dangereux : il s'était fait bien venir des Provence-Aragon, leur facilitant à toute heure l'accès de son maître ou de la jeune maîtresse, et cela dans l'espoir qu'un jour le vicomte, devenu le mari de Mademoiselle, lui en aurait quelque gratitude et lui permettrait de jouer auprès de lui ce rôle du valet de comédie qu'Amaury avait jadis stigmatisé, en paroles véhémentes.

« J'étais entourée d'un réseau aux mailles invisibles, pensa la jeune fille en se relevant. Dieu est bon de m'en avoir délivrée ! »

Annibal se retirait : elle s'approcha de son parrain.

— Mon oncle, annonça-t-elle, M. de Provence-Aragon s'est retiré, et il ne reviendra plus...

— Alors, vous n'avez pu vous entendre ?

— Non, mon oncle, entre nous il y avait incompatibilité complète de sentiments.

Elzéar n'insista pas davantage ; bien qu'il regretât un peu la brillante alliance, au fond il était heureux de garder encore l'enfant à laquelle il s'était attaché. Il écarta les parchemins, la loupe placée devant lui, et Maguelonne, qui connaissait le rite journalier, étendit un napperon brodé sur le chêne ciré du bureau. Puis elle commença de beurrer les rôties :

— Mon oncle, reprit-elle alors, je crains que le comte et ses filles ne se tiennent pas pour battus. Ils essayeront de forcer votre porte, d'arriver jusqu'à moi... Ne pourrions-nous pas quitter Montpelier pour quelques jours, aller par exemple à Maguelonne, comme vous en aviez exprimé l'intention ?

Elzéar tenait la théière à la main ; il prit le temps de remplir sa tasse et même d'y jeter deux morceaux de sucre.

— Tout dépendra de Josel, répondit-il enfin d'une voix altérée. Il doit me retrouver là-bas. S'il venait aujourd'hui, nous pourrions nous entendre.

Les rôties étaient beurrées, l'archéologue en choisit une d'une main distraite et toujours tremblante ; son visage avait cet air de douleur que la jeune fille connaissait bien. Dans ces moments-là, il se repliait en lui-même, il ne parlait plus. Sans bruit, Maguelonne gagna le grand palier. Quelqu'un montait l'escalier. Elle se pencha sur la rampe pour voir qui venait, et un peu de rose accentua la nacre de son visage en reconnaissant Pierre Josel.

Celui-ci leva les yeux comme s'il avait senti le regard fixé de haut sur lui, et, aussitôt, il se découvrit, puis, sans se hâter, mais toujours chapeau bas, il acheva de gravir les dernières marches.

— M. Maureilhan est-il là, mademoiselle ? demanda-t-il en souriant. Le valet de chambre assure qu'il est sorti et le concierge affirme le contraire. Je ne sais lequel croire...

— C'est Marius qui a raison ! Mon oncle est dans la bibliothèque et il sera très heureux de vous recevoir. Tout à l'heure, il m'exprimait le désir de s'entendre avec vous pour un séjour à Maguelonne que vous devez faire ensemble.

— Je venais justement lui dire que, cette semaine, je peux disposer de deux jours de liberté.

— Oh ! tant mieux, je dois être du voyage et cette halte me sera douce ! On a besoin quelquefois d'échapper à l'étreinte des choses médiocres !...

— C'est vrai ! Et, là-bas, vous verrez, mademoiselle, il semble que des esprits mystérieux vous visitent dans la solitude, le silence...

Il ne chercha pas à échanger d'autres paroles. Déjà, il heurtait à la grande porte de chêne, rehaussée d'or.

Maguelonne se réfugia dans son petit salon, et, bien qu'elle se sentit le cœur très gros, elle prit un ouvrage pour occuper ses doigts. Mais, bientôt, les points se brouillèrent : elle s'aperçut qu'elle pleurait.

« C'est stupide ! pensa-t-elle en s'essuyant les yeux... je n'aimais pas le vicomte... »

Elle n'osa pas s'interroger davantage ; mais, si elle était descendue au fond de son cœur, elle eût découvert que la réserve de Pierre Josel, un peu distante, bien que courtoise, était la seule cause de son désarroi du moment.

Le comte de Provence-Aragon ne vint pas à la rescousse. Son fils lui avait dit simplement :

— Mlle Perhello a appris que j'aimais les cartes... Elle ne veut pas poursuivre le projet à peine ébauché ; vous voudrez bien ne pas insister davantage.

Le comte était plus joueur encore que son fils : il craignit de se frotter à son voisin qui, dans la colère, envoyait parfois de terribles coups de boutoir. Il se contenta donc de soupirer, et, le soir même, au cercle, ayant entendu parler d'une riche héritière dont le père monopolisait tous les vins de la région, il rentra, déjà repris à de nouvelles espérances :

— Guilhem, dit-il, il faudra que j'écrive à mon bon ami de la Robine. Il pourrait te ménager une entrevue avec cette jeune fille.

Pour la première fois de sa vie, le vicomte osa répondre vertement à son père :

— Ah ! non, par exemple, vous n'écrirez pas ! Vous me laisserez tranquille avec toutes vos histoires de mariage ! Je n'ai pas votre heureuse légèreté, moi ! Il me faut du temps pour oublier !..

Bérenghère et Almodis ne voulurent pas capituler. De peur qu'une consigne sévère les empêchât d'arriver jusqu'à leur amie, elles imaginèrent de la rejoindre, le jeudi suivant, chez Lazarine Mourèze, mais, là, elles apprirent, par Mme Josel, que M. Maureilhan, ayant eu besoin de consulter certains documents de la bibliothèque de Maguelone, était parti avec sa nièce. Pour faciliter son travail, l'entourer d'un recueillement plus profond, la propriétaire avait même mis à sa disposition sa maison, inoccupée en cette saison.

Quant à « Pierre », il devait descendre dans un hôtel de Palavas, et, chaque jour, matin et soir, franchir à pied les quatre kilomètres de sable qui séparent la petite station balnéaire de la vieille cité des papes.

Les jumelles rentrèrent, la tête basse :

— Il n'y a plus rien à espérer, déclarèrent-elles à leur frère qui, très mélancolique, fumait dans le crépuscule de sa chambre... On ne se méfiait pas de ce Josel et il se pourrait fort bien qu'il décrochât la timbale !

Il eut un geste évasif qui ne répondait pas. Almodis choisit une cigarette dans l'étui, resté sur

une table, puis elle se mit à la recherche d'une boîte d'allumettes. Pour la trouver, elle tourna le commutateur : Guilhem la vit en pleine lumière, la jupe trop courte, le corsage trop échancré, le visage fait à coups de crayon et je ne sais quoi de trop hardi dans toute l'allure. Malgré lui, sa pensée lui échappa :

— Mon Dieu ! que nous avons été mal élevés !

Almodis avait fait craquer une allumette ; elle la présenta à sa cigarette, puis, la jetant, elle lança en l'air une bouffée et riposta avec une pointe d'amertume :

— Dis plutôt que nous n'avons pas été élevés du tout !... Et c'est peut-être dommage !...

XVIII

L'automobile filait sur la route de Palavas. Comme toujours, le dos d'Annibal barrait l'horizon, mais, cette fois, Ma Douce était du voyage.

Assise en face de sa jeune maîtresse, ses lèvres s'étiraient sous un sourire un peu mystérieux qui semblait encore répondre aux dernières paroles de Marius, refermant la portière : « Ah ! mademoiselle Douce, que le temps nous durera sans vous ! »

Et malgré toute l'inquiétude que son cœur renfermait, Maguelonne souriait aussi à la pensée de connaître la terre, sanctifiée par des cendres sacrées, où il lui semblait que son être s'épurerait, se transformerait, d'où elle reviendrait plus disposée au sacrifice, mieux éclairée sur ses devoirs.

Elle n'avait pu rejoindre Lazarine avant son départ, et force lui avait été de charger Mlle Delphine de ses commissions :

— Ma tante, puisque je ne peux savoir ce qu'Amaury a décidé, tâchez de le retrouver, de lui parler... Qu'il comprenne bien que je suis absolument décidée à lui laisser la place, que je ne consentirai à aucune transaction.

La voix de la jeune fille tremblait et il y avait des larmes dans son regard :

— Sois bien prudente, avait recommandé la vieille demoiselle, dans les yeux de laquelle brillait une lueur qui ressemblait à de l'espoir. Tu tiens la vie de ton oncle entre tes mains... Avec un peu de patience, tout s'arrangera peut-être...

Maguelonne avait promis de se taire, mais à regret : il lui répugnait de continuer cette comédie de l'héritière alors qu'elle se savait redevenue la

petite Bretonne dont le Manoir était l'unique fortune.

« D'autres pourront encore se laisser prendre aux apparences, » pensait-elle en glissant sur la route plate.

Elle employait le pluriel, mais, au fond, elle ne songeait qu'à Pierre Josel, près de qui, pendant deux jours, elle allait vivre. Il n'avait jamais marqué d'aucune façon qu'il éprouvât pour elle un sentiment quelconque, et donc elle n'aurait pas dû redouter pareille occurrence. Pourtant cette idée la hantait, et cela, depuis l'avant-veille ! Elle avait pleuré d'abord de trouver le jeune professeur si maître de lui, si enveloppé de réserve, et puis, au souvenir du regard, levé soudain vers elle, lorsqu'il montait le grand escalier que Guilhem venait de descendre, elle avait repris espoir, et maintenant cet espoir fugitif augmentait son trouble. Pour s'en distraire, elle se pencha à la portière comme elle l'avait fait sur le chemin des Saintes-Maries.

Le matin était clair et bleu. On eût dit que le printemps, désireux de s'annoncer, avait détaché en avant la plus exquise de ses journées ; la jeune fille essaya de se faire une âme légère, sans inquiétudes, pour admirer la grande plaine, rayée de ceps noirs, les prairies, les bords ombragés du Lez et même, lorsqu'ils parurent, les paluds plats et incultes, entrecoupés de *clairs* et de *roubines*, d'où, comme dans la Camargue, émergeaient des ilots de joncs et de salicornes. Sous le soleil ils miroitaient, évoquant les lagunes de Venise, mais par un ciel gris, ils devaient faire songer au pays bas de Hollande.

L'automobile atteignit bientôt Palavas que seulement douze kilomètres séparent de Montpellier ; mais sans accorder le temps d'une courte halte aux villas bariolées, aux cafés et aux guinguettes qui bordent la rivière canalisée, elle franchit le pont d'un bel élan ; par une avenue sans beauté, elle gagna la grille qui ferme la propriété de Maguelone, et, après avoir demandé l'entrée, roula doucement sur le long chemin sablonneux, d'abord ombragé par des tamaris, puis découvert, exposé au soleil, aux coups de mistral, qui, souvent, décourage les piétons.

Une croix de pierre, marquant l'emplacement d'un naufrage, coupait seule l'étendue monotone et plate.

— C'est le désert ici, remarqua la jeune fille, en se tournant vers son oncle.

— C'est tout au moins la complète solitude ! murmura M. Maureilhan qui était très pâle et devait évidemment prendre beaucoup sur lui pour dissimuler son émotion.

Maguelonne promena son regard vers le dehors.

« Il songe à son fils, pensa-t-elle. A tout prix, il faut le lui rendre ! Mon Dieu ! faites que je ne faiblisse pas ! Donnez-moi du courage. »

Le dos impassible d'Annibal l'épouvantait. En ce moment, comme son maître, le valet de chambre devait revivre le drame ancien où il avait joué le rôle du serpent. Et, sans doute, il ne regrettait pas sa conduite passée, il se réjouissait même d'avoir si bien atteint son but...

Mais comment agirait-il lorsque le mort se dresserait devant lui et dénoncerait sa duplicité en paroles écrasantes. La tante Delphine redoutait ce choc et elle avait raison !

L'automobile escaladait à présent une rampe bordée d'essences résineuses ; elle dépassa la croix qui marque l'entrée de l'enceinte privée, puis, roulant sur le gravier fin où nulle trace encore n'était marquée, elle pénétra dans la cité des papes, simple mamelon, entre la mer et les étangs, que couronne le bouquet d'arbres, au milieu duquel, comme la princesse enchantée du vieux conte, dort la cathédrale.

La maison d'habitation se cache, basse, à l'ombre massive des pierres anciennes. Des plantes grimpantes la tapissent comme pour la soutenir, l'aider à résister aux vents du large.

Maguelonne, la première, mit pied à terre, et sa jeune nature enthousiaste ne put retenir un cri d'admiration : à travers des fûts de pins, hardis et fiers, la mer apparaissait, nappe d'argent liquide qu'atténuait la brume matinale.

— Que c'est beau ! s'écria-t-elle. Si des formes blanches, un peu vaporeuses, erraient dans ce décor, on croirait vivre le Purgatoire du Dante dont papa aimait à me lire des pages !

Elzéar descendait à son tour ; il eut vers la vision lointaine un regard de douleur qui rappelait plutôt les désespérés des cercles de l'Enfer ; puis, sans s'attarder à la beauté tranquille des choses, d'un geste brusque, il écarta Annibal qui s'empressait pour le servir, et franchit le seuil de la maison dont la gardienne, petite femme brune, aux yeux de Sarrasine, avait ouvert la porte.

— Cette jolie demoiselle n'est pas encore venue ici, remarqua-t-elle. Je ne la connais point !

— En effet, Mariano ! C'est ma nièce. Elle s'appelle Maguelonne... Je vous charge de la promener dans l'île qui est son homonyme.

— Avant, monsieur, il sera peut-être plus sage de s'occuper du déjeuner... Il est tard...

— Vous avez raison ! Ma nièce se promènera

seule. Vous mettrez trois couverts, Mariano. J'ai un convive. Du reste, l'Arlésienne vous aidera...

L'archéologue semblait avoir une hâte malade de se débarrasser des importuns pour s'enfermer dans sa chambre. En familier du lieu, il disparut dans l'ombre d'un corridor.

— Ici, tout lui rappelle son fils ! chuchota la gardienne en posant familièrement la main sur le bras de Mlle Perhello. Et ça se comprend ! Il n'était pas revenu depuis leur brouille ! Et je croyais bien qu'il ne reviendrait jamais ! C'est que j'ai entendu la scène du soir, dans la bibliothèque, moi !... De loin, on aurait cru que monsieur votre oncle allait tout briser... Et puis, le matin, lorsqu'il est revenu, blessé par cette branche d'arbre, la scène a recommencé dans la chambre... Et même je crois bien que...

Elle s'arrêta. Annibal, qui venait de porter les valises, ressortait de la maison. Comme s'il devinait qu'on parlait de lui, il s'éloigna sans rien dire, les sourcils froncés, sa figure bleue toujours impénétrable.

— Faut pas jaser devant celui-là, chuchota Mariano. Je m'en méfie autant que des vipères !

Maguelonne ne répondit pas ; il lui répugnait de provoquer les bavardages de cette femme qu'elle ne connaissait pas, et, coupant court, elle demanda :

— La cathédrale est-elle ouverte ?

— Non, mademoiselle, mais en voici la clef ! Vous me la rapporterez à l'heure du déjeuner et, plus tard, quand je ne serai pas pressée, je vous expliquerai Charles Martel, les papes... enfin tout !

La jeune fille avait pris la lourde clef : elle se dirigea vers l'église massive, presque sans ouvertures, mais solidement arc-boutée, qui, par son aspect de forteresse, raconte les nombreux assauts qu'elle a subis.

Le portail ouvert, devant l'ombre de crypte qui s'étendait devant elle, comme aux Saintes-Maries, elle eut une hésitation. Elle se décida pourtant à descendre les marches, et, lentement, elle s'avança vers le chœur sans soupçonner les inscriptions explicatives, gravées sur des plaques de marbre blanc, de chaque côté de l'entrée. Ses pieds foulèrent la croix entourée de douze rayons qui s'irradie au centre du dallage : elle ne comprit pas que c'était là le symbole du Christ et de ses apôtres.

Elle s'étonna que les autels fussent tournés de telle sorte que le célébrant regardait les fidèles.

Personne ne put lui apprendre que c'était le signe qu'ils avaient été consacrés par des papes.

Elle contempla respectueusement les évêques et les abbés, couchés dans le sanctuaire, et se plut à penser qu'ils étaient les saints dont avait parlé Pierre Josel.

Une chapelle, très haut, près de la voûte, comme la chapelle des Miracles aux Saintes-Maries, attira ensuite son attention. Sans doute, les assiégés s'y réfugiaient pour soustraire leur Dieu aux barbares.

Dans la vie, que de barbares aussi essayaient de prendre ce que vous aviez de meilleur en vous ! Pour leur échapper, il fallait alors se réfugier dans la partie haute de son âme...

Elle s'agenouilla sur les marches du chœur et appuya le front contre la balustrade.

Dans le silence qui l'enveloppait, silence auguste, fait de grands souvenirs, elle se sentait plus près du Maître divin. Il lui semblait que, se trouvant dans le lieu même où le drame entre le père et le fils s'était déroulé, sa prière serait mieux entendue, que les esprits mystérieux dont lui avait parlé Pierre Josel la visiteraient...

« Mon Dieu, murmura-t-elle, enlevez de mon cœur toute pensée égoïste, tout retour sur moi-même... »

Mais au fond d'elle-même, elle retrouvait le regret de cette vie d'héritière qu'elle avait traversée.

Et elle s'en voulait de ce sentiment ; comment pouvait-elle regretter les adulations, les recherches intéressées dont elle avait été l'objet ! Riche, elle n'eût jamais été aimée pour elle-même... ou tout au moins, elle eût toujours gardé un doute... Pauvre, au contraire...

« Pauvre, je ne me marierai pas ! décida-t-elle vivement comme si elle fermait la porte à des rêves dangereux. Au Manoir, je ne savais rien du monde... je pouvais encore me faire des illusions, croire au Prince Charmant ! A présent, c'est impossible ! Je n'ignore plus que l'intérêt dirige tout !... »

Elle éclata en sanglots, et, longtemps, elle resta ainsi le front contre la pierre froide. Elle était seule, mais, dans le grand silence, il lui semblait que les esprits de mystère parlaient à son âme, et c'étaient tous les pontifes exilés qui, plutôt que de céder à l'impie, avaient préféré perdre leurs biens temporels ; ils lui disaient : « Le sacrifice auquel nous avons consenti, il faut que tu y consentes aussi... Il te paraît dur aujourd'hui, mais tu verras plus tard, il te donnera la paix... »

Elle se confia aux mains divines et se leva, reconfortée par cet acte d'abandon. Elle sortit alors pour jouir de la fraîcheur matinale, lui offrir son front brûlant.

Des oiseaux gazouillaient dans les cèdres du bosquet ; au chevet de la cathédrale, des aloès et de larges feuilles d'acanthé mettaient leurs verdure ; l'air sentait la violette. Au printemps, quand tous les arbres avaient leurs feuilles, cette enceinte fleurie, interdite au public, devait être la plus exquise des retraites.

Lentement, pieusement, Maguelonne fit le tour de l'île. Au delà des vignes, l'étang semblait d'argent comme la mer. Une hutte de roseaux, à peine visible, se cachait parmi les joncs. Était-ce en cet endroit que s'était passé le drame déjà vieux de neuf ans ? Elle se plut à l'imaginer et s'arrêta un instant pour y songer. En face d'elle, vers l'ouest et le nord, des collines, des montagnes reculaient par plans successifs, jusqu'à devenir irréelles.

Sauf le pic Saint-Loup qui, lorsqu'il met son chapeau, annonce la pluie aux habitants de Montpellier, la jeune fille ne pouvait appeler d'aucun nom les ondulations lointaines, mais elle ne regrettait pas son ignorance. Au lieu de fixer la poésie qui l'enveloppait en traits trop géographiques, elle préférait remonter jusqu'à l'âge héroïque de Maguelonne, se la figurer recevant la visite des papes et des saints, se couvrant de sanctuaires et d'hospices et devenant foyer de lumière d'où rayonnaient la foi et la charité.

Les ruines peuvent avoir la paix des sépulcres : elles n'en ont pas le silence. Plus haut que les livres, elles parlent à l'imagination. Les vieilles pierres solitaires avaient éveillé des sentiments nouveaux dans le cœur de la promeneuse. Ah ! comme elle comprenait bien à présent l'exorde lancé par Pierre Josel, le jour de sa conférence... Oui, Maguelonne avait une âme... Mieux encore elle était une âme, le symbole du devoir accompli dans la souffrance !

Tout en réfléchissant à ces choses, la jeune fille revenait vers la mer entrevue à l'arrivée, et qui, maintenant, ressemblait à une étoffe d'azur, glacée d'argent, comme on se figure la robe couleur du temps de Peau d'âne. Elle pénétra sous la pinède ; à ses pieds s'étendait une plage de sable fin aux molles inflexions où des vagues courtes expiraient avec un bruissement régulier et doux. Des tartanes glissaient, si baignées de lumière qu'on les eût crues transparentes. L'horizon tranquille, sans autre limite que le ciel, respirait la paix. Il était difficile de concevoir que ces flots si beaux, si charmeurs, eussent pu jeter, jadis, sur cette côte des hordes sauvages, assoiffées de pillage et de sang.

Maguelonne s'assit sur le sol, feutré d'aiguilles de pins, pour jouir de cette heure de calme et d'harmonie.

Ses mains étaient inactives, ce qui lui arrivait rarement, mais son esprit travaillait, et cette idée lui vint : « M. Josel est évidemment le convive dont mon oncle a parlé. »

Elle se demanda si elle redoutait encore ce rapprochement et elle fut étonnée de découvrir que, maintenant, elle s'en réjouissait. N'était-ce pas l'occasion que Dieu lui offrait pour obtenir la réconciliation désirée ? Le jeune professeur était très estimé de l'oncle Elzéar. Pourquoi ne s'ouvrirait-elle pas à lui du retour d'Amaury ? Et, au besoin, pourquoi ne solliciterait-elle pas ses conseils, son intervention ! Reculer devant les suites probables de cette confiance serait lâcheté de sa part !

« Je parlerai, décida-t-elle, je suis sûre de sa discrétion ! Et puis, il vaut mieux qu'il sache. »

Des pas crièrent sur le gravier, Maguelonne se retourna et rougit en reconnaissant, au haut de la dune, celui qui, justement, occupait sa pensée.

Le jeune homme, se voyant découvert, s'avança, toujours très simple :

— Mademoiselle, dit-il, pardonnez-moi de troubler votre contemplation... Si j'avais su vous rencontrer ici, je n'y serais pas venu.

— L'endroit est à tous les admirateurs de la belle nature... et je l'aime déjà... Il me rappelle le cher Manoir que j'ai quitté pour Montpellier... La nuit, le vent du large pleurait dans de grands pins, tout pareils à ceux-ci...

— Vous avez une vieille maison ?... Là-bas, en Bretagne ?

— Oui, une vieille maison pleine de souvenirs !... Mon père y est mort... Et cependant, j'allais être obligée de la vendre quand mon oncle m'en a empêchée...

— Je vous envie de posséder une demeure de famille, dit lentement Pierre dont les yeux se fixaient sur le large. Mon père n'a pas eu la joie de me léguer la sienne : la guerre de 70 l'en avait dépossédé, et je le regrette tous les jours... Ceux qui, chaque année, peuvent, aux vacances, emmener leurs enfants aux lieux où les ancêtres ont vécu, peuvent, plus facilement, leur faire une âme traditionnelle.

Il s'était appuyé à un grand fût rougeâtre et, toujours, regardait les flots. Maguelonne se sentit gênée et, pour dire quelque chose, elle remarqua :

— Vous devez connaître la Grèce, monsieur... Ce paysage ne vous la rappelle-t-il pas ?

Il dut se tourner vers elle pour lui répondre :

— Aujourd'hui, le ciel est d'un bleu trop doux pour donner l'illusion de l'Attique... Mais, certains jours, on se croirait, en effet, au pied du Pausilippe...

Il y a des oppositions d'ombres et de lumières d'une délicatesse infinie.

— Tout à l'heure, je regardais les montagnes... Les plus lointaines semblaient avoir jeté un voile gris perle sur leur robe de velours améthyste... C'était exquis !

— Chaque heure apporte des nuances nouvelles... J'ai visité l'île à des saisons diverses et, toujours, elle m'a charmé...

— Parce que vous avez une âme pour la comprendre.

— Je vois que vous n'avez pas oublié la citation qui servait de texte à ma conférence...

— Non... Elle s'est gravée dans mon souvenir. Et aujourd'hui, j'en ai compris toute la vérité, peut-être parce que j'ai mieux senti mon âme... Ne trouvez-vous pas qu'à certains moments on se sent plus esprit qu'à d'autres ?...

— Si !... Et je crois qu'il faut multiplier ces moments-là... Le corps ne doit être qu'un serviteur obéissant...

— Il regimbe parfois... C'est un compagnon qui aime ses aises et répugne au sacrifice... J'en ai fait l'expérience, ces jours-ci...

Elle était toujours assise et lui debout. Il laissa tomber vers elle un regard qui interrogeait.

— Peut-être, continua-t-elle, ne devrais-je pas vous révéler ce qui est encore un grand secret, mais vous êtes la seule personne que mon oncle admette dans son intimité, et je sais qu'il a pour vous beaucoup d'estime... Alors, j'ai pensé que, mieux qu'un autre, vous pourriez me donner un bon conseil.

Il s'inclina et attendit.

— Je crois que vous avez connu, à la guerre, mon cousin Amaury ?

— Nous appartenions au même bataillon.

— Vous était-il sympathique ?

— Oui, c'était une très noble intelligence et une nature d'ardeur, très attachante, et capable de belles réactions.

— Alors, voudriez-vous travailler à le réconcilier avec son père ?

La surprise de Pierre Josel fut si vive qu'involontairement, il s'agenouilla sur le sol, pour se rapprocher de Maguelonne.

— Mademoiselle, murmura-t-il, je ne comprends pas... Maureilhan a été tué devant Verdun.

— Non, il n'a pas été tué... Il a été ramassé par l'ennemi, fait prisonnier, martyrisé... Je l'ai vu... Ma tante aussi... Et Mlle Mourèze... Nous ne pouvons garder aucun doute... Mais il s'obstine à ne

pas se faire reconnaître de son père... Alors, j'ai pensé que mon devoir était de travailler à cette réconciliation...

— En effet...

— Après, adviene que pourra ! Je retournerai au Manoir... Au besoin, je recommencerai à chercher une situation de dactylo, comme je le faisais lorsque mon oncle a surgi dans mon existence... Je ne dois pas, en cette affaire, m'occuper de moi... N'est-ce pas votre avis ?

— Entièrement !

— Seulement, voilà ! Il faut décider Amaury !... Or, il est terriblement entêté !... Ma tante n'y a pas réussi, moi non plus... Alors, j'ai pensé à vous...

— Vous avez bien fait... Je suis prêt à essayer...

Il s'était redressé ; le ton de sa voix était presque joyeux ; il y avait de la lumière dans son regard.

— Que je vous remercie, balbutia Maguelonne, presque déçue d'avoir été si vite comprise. Je vous donnerai l'adresse de mon cousin à Paris... Vous lui écrirez...

De loin, quelqu'un cria :

— Ma jolie, où êtes-vous ?

D'un bond, Maguelonne se releva et, svelte dans sa robe d'hiver d'un bleu sombre, elle se montra au sommet de la dune.

— Me voici, Ma Douce !

Pierre Josel avait suivi sa compagne.

Le regard un peu mystérieux de l'Arlésienne courut de l'un à l'autre et ses lèvres se tendirent sous un fin sourire. Elle connaissait le professeur... Si souvent, elle l'avait rencontré dans l'escalier. Il portait toujours des livres sous le bras et il avait l'air grave, réfléchi des hommes occupés. S'il s'arrêtait pour lui demander un renseignement, par exemple si M. Maurielhan était dans la bibliothèque ou si l'on avait retrouvé le parapluie qu'il avait oublié à sa dernière visite, il ne parlait pas avec arrogance, mais au contraire avec des mots polis qui montraient une amabilité naturelle. Enfin, il plaisait à Ma Douce, et tout ce que lui en avait dit Marius avait encore excité son imagination.

— C'est celui-là qu'il faut à Mademoiselle, pensa-t-elle ; au moins, les quatre saisons ne le verront pas les mains croisées comme l'autre !

Maguelonne disparut dans la maison pour mettre un peu d'ordre dans ses cheveux, ébouriffés par le vent de mer. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, les deux messieurs l'attendaient, debout, en causant d'un très curieux cartulaire de l'île que, l'année précédente, et tout à fait par hasard, Pierre

Josel avait découvert dans la bibliothèque de la Faculté de médecine, et, si grand était l'intérêt qu'Elzéar prenait à cette conversation, qu'il ne chercha pas à se demander pourquoi Pierre Josel ne saluait sa nièce que d'une simple inclination.

La jeune fille ne parla guère pendant le déjeuner. Elle se sentait encore tout émue de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le jeune professeur. En écoutant la belle voix timbrée de celui-ci, elle croyait entendre la façon si nette dont il l'avait approuvée. Aucune hésitation, aucune recherche d'un chemin de traverse... Il ne devait aimer que la ligne droite.

Le secret qu'elle lui avait confié créait un lien entre eux, et ce lien, elle le sentait lorsque, dans les courts silences, elle devinait sa pensée, occupée d'Amaury, et que, relevant le front, tout à coup, il l'effleurait d'un regard.

M. Maureilhan marquait une confiance absolue dans l'érudition de son jeune ami; il l'écoutait même avec déférence, comme on écoute une personne dont on reconnaît le mérite et l'expérience. Et il était curieux de voir ainsi les rôles renversés.

Le café pris, les deux hommes se retirèrent dans la bibliothèque, une longue salle voûtée, à l'ombre de la cathédrale, qui ne sacrifiait pas au luxe et semblait le sanctuaire austère du travail.

Maguelonne, livrée de nouveau à ses seules ressources, prit son sac à ouvrage, un pliant, et pour être à l'abri du vent qui s'était levé très fort, elle fut s'asseoir, le dos contre la haie qui délimitait l'enceinte privée, à l'endroit même d'où, le matin, elle avait examiné la hutte de roseaux, témoin du drame.

L'étang frissonnait doucement. Le milieu du jour le rendait d'un bleu chatoyant et lustré, comme saupoudré d'or. Les montagnes, en revanche, s'étaient effacées, presque évaporées, dans une gaze lumineuse et diaphane.

Aucun être humain ne se montrait... Seule, une automobile glissait sur le chemin de sable... Des touristes, sans doute, qui troubleraient le repas de Mariano, en ce moment attablée à la cuisine, en compagnie de son mari, de Ma Douce et d'Annibal...

Maguelonne ne s'intéressait pas à ces importuns; elle tourna son regard d'un autre côté et s'absorba si bien dans ses pensées que, quelques minutes plus tard, elle eut un sursaut brusque en sentant une main se poser doucement sur son épaule: Mlle Mourèze se tenait debout derrière elle.

— Eh! quoi? grande amie, c'est vous! Ah! je ne m'attendais guère à vous voir. N'est-ce pas l'un de vos jours de consultation?

— En effet ! Mais, pour vous, j'ai tout quitté.

La jeune fille avait cédé son pliant à la visiteuse ; elle se jeta dans l'herbe à ses pieds, d'un joli geste, souple et caressant.

— Que vous êtes bonne d'être venue, dit-elle, les mains croisées sur les genoux de la doctoresse ; j'avais tellement besoin de savoir ce qu'Amaury vous avait dit, l'autre jour, sous le grand micocoulier du Jardin des Plantes.

Lazarine était très pâle ; elle se pencha un peu plus vers le joli visage levé vers elle :

— C'est justement lui qui m'envoie, murmura-t-elle.

— Vraiment ? Consentirait-il à se réconcilier avec son père ?

— Pas encore... Il voudrait avant vous demander quelque chose...

Mlle Mourèze s'arrêta ; elle était un peu oppressée comme si, au lieu d'arriver en limousine, elle fût venue à pied par le long chemin sablonneux.

En attendant ce que sa grande amie allait dire, Maguelonne la regardait, les yeux très ouverts, cherchant à comprendre et ne comprenant pas.

— Voici ce que c'est, reprit Lazarine, votre générosité prétend laisser la place libre à votre cousin, mais, lui, ne saurait consentir à votre sacrifice. Cette fortune que, pendant trois mois, vous avez eu le droit de croire vôtre, il entend que vous la conserviez.

Pour mieux écouter, la jeune fille s'était redressée sur les genoux. Son teint mat s'avivait d'un peu de rose :

— Mon cousin est encore plus généreux que moi, s'écria-t-elle, puisqu'il veut renoncer à ce qui lui appartient légitimement, mais je ne saurais accepter son offre. Ce ne serait pas mon devoir...

— Laissez-moi achever... aller jusqu'au bout de ma mission... Votre cousin estime que, s'il revenait, vous ne pourriez continuer de vivre dans un coin de la maison comme une parente pauvre, recueillie par charité, et que, du reste, vos âges respectifs rendraient cet arrangement particulièrement délicat... Il désire donc une situation nettement définie ; il faut que vous deveniez, à l'hôtel de Provence-Aragon, la petite reine qui commande.

— Alors, il ne se réconcilierait pas avec son père ? C'est à quoi je ne puis consentir.

— Il se réconcilierait, au contraire, mais sans léser aucun de vos droits.

— Je ne comprends pas...

Maguelonne, en disant cela, s'était mise debout.

Lazarine suivit son mouvement... Ah! qu'il lui était dur de transmettre le message dont, la veille au soir, Amaury, cruel sans le savoir, l'avait chargée.

— Vous ne comprenez pas? murmura-t-elle, faudra-t-il mettre les points sur les *i*? Votre cousin vous demande de devenir sa femme.

La surprise de la jeune fille fut si vive que, d'abord, elle en resta interdite.

— Sa femme, balbutia-t-elle, enfin. Oh! non, c'est impossible!

— Pourquoi serait-ce impossible? Vous avez l'âme trop haute pour reprocher à votre cousin sa glorieuse infirmité... Entre vous, il n'y a pas une disproportion d'âge trop criante! Il est doué d'une intelligence remarquable. Sa nature généreuse a peut-être été aigrie par les épreuves, mais le bonheur lui restituerait toutes ses qualités premières... Vous avez beaucoup de goûts communs. Maguelonne, ce serait une belle œuvre, une grande œuvre à entreprendre... Pourquoi refuseriez-vous? Votre tante Delphine le désire tellement! Elle m'a chargée de vous le dire.

Les traits de la jeune fille s'étaient décomposés et, tout à coup, sans motif apparent, elle fondit en larmes et s'affaissa dans l'herbe. Lazarine s'agenouilla auprès d'elle: sa pâleur tournait à la lividité.

— Il est à Palavas, murmura-t-elle... Il y attend votre réponse... Faudra-t-il que je ne lui laisse pas d'espoir?

La jeune fille, à présent, sanglotait:

— Je ne peux pas, balbutia-t-elle d'une voix entrecoupée, je ne peux pas... M. l'aumônier m'a dit, un jour, qu'on ne doit pas épouser quelqu'un par pitié... On ne doit pas aussi épouser quelqu'un par peur de la vie, et, je le sens, si j'épousais Amaury, ce serait une lâcheté de ma part...

— Ne serait-ce pas aussi que vous en aimez un autre? reprit doucement Lazarine.

Maguelonne resta sans paroles: aimait-elle Pierre Josel? Elle ne le démêlait pas nettement. Cependant, il lui semblait que la vie ne serait pas trop longue auprès de lui, qu'il était bien le compagnon, capable de la faire monter, dont lui avait parlé M. l'aumônier, le mari qui la guiderait, la soutiendrait, dans le chemin, parfois un peu rude, de la vie. Sous le grand micocoulier du Jardin des Plantes, en écoutant Lazarine, n'avait-elle pas déjà évoqué sa belle figure énergique, marquée au front du signe divin de l'intelligence?

Au bout d'un moment, Mlle Mourèze se releva; les lèvres toujours décolorées, elle resta quelques

minutes regardant l'étang où passait un vol lourd de canards sauvages.

— Vous ne me répondez pas, Maguelonne, dit-elle enfin, mais votre silence parle pour vous. Celui qui m'attend en aura le cœur brisé. Il repartira. Et jamais, peut-être, il ne reviendra. Et puis, il y a votre tante Delphine! Y avez-vous songé?...

La jeune fille se redressait; des larmes coulaient encore sur ses joues.

— C'est vrai! murmura-t-elle, il y a aussi ma pauvre tante! Oh! dites bien à Amaury de songer à elle, de ne pas se montrer cruel en s'obstinant. Ici, où tout rappelle le passé, j'ai le désir si vif qu'il se réconcilie avec son père. Et je suis sûre, grande amie, que vous pensez comme moi. Il est votre ami d'enfance. Vous le voudriez heureux. Suppliez-le de ne pas quitter Palavas au moins avant d'avoir causé avec M. Josel.

— Celui-ci connaît donc la vérité?

— Oui, ce matin, je lui ai tout raconté. Il m'avait promis d'écrire à mon cousin, mais parler vaut mieux! Il trouvera les mots qui décideront Amaury. Il y a en lui comme une force paisible qui vous pénètre. Il réussira là où nous avons échoué! Oh! grande amie, vous voudrez bien, n'est-ce pas, vous charger de ma commission?

— Oui, mais serai-je écoutée?

— Vous insisterez... Vous y mettrez toute votre âme. Si l'entrevue à l'hôtel, dans une chambre banale, lui déplaisait, pourquoi ne viendrait-il pas ici, ce soir, vers six heures, sous les grands pins. Il ferait nuit. Personne ne le verrait. Et j'avertirais M. Josel.

Lazarine n'avait pas besoin d'interroger davantage Maguelonne: elle savait maintenant le secret de son jeune cœur.

— C'est entendu! dit-elle en lui tendant la main. Ce soir, six heures, sous les grands pins...

Un peu de rose remontait à ses joues, et, dans sa voix, il y avait des inflexions presque joyeuses.

Maguelonne se souvint de l'idée qui lui était venue un jour, et, plus que jamais, elle la crût juste. Mais alors, que cette démarche avait dû coûter à Mlle Mourèze! Celle-ci n'y avait consenti que dans le désir très noble d'assurer son bonheur et celui d'Amaury.

— Quel bel exemple de renoncement à soi elle me donne! pensa la jeune fille.

Et, se serrant contre la visiteuse, elle ajouta comme suite à ses pensées:

— Grande amie, je vous remercie d'être venue. A présent, je comprends combien vous m'aimez...

Lazarine lui rendit son étreinte sans répondre et l'émotion des deux était telle que ni l'une ni l'autre

ne prêta attention à un bruissement de feuilles derrière la haie.

Toujours silencieuses, elles descendirent vers la limousine arrêtée au bas de la côte.

— Dites-lui bien que je ne pouvais pas, répéta encore Maguelonne avant que la portière fût refermée. Non, je ne pouvais pas.

De nouveau, les larmes l'étouffèrent; elle remonta la courte rampe et revint au pliant abandonné, mais elle ne put se remettre à sa broderie. Ses mains tremblaient.

A présent, tous les voiles s'étaient déchirés; elle savait pourquoi, jamais, elle n'aurait pu se décider à épouser Guilhem, pourquoi elle ne pouvait accepter la recherche d'Amaury...

— Je l'ai aimé dès notre première rencontre, pensa-t-elle...

Lui, l'aimait-il? Elle ne le croyait plus; il avait si facilement accepté la nouvelle de sa ruine; on eût cru même qu'il en était satisfait...

Le cœur de la jeune fille se gonfla encore et sur le napperon de toile fine, destiné à l'un de ces thés où le temps se gaspille, ses larmes coulèrent...

XIX

Le soleil était couché, et déjà la brise fraîchissait. Le grand silence de la nuit s'étendait sur l'île. De l'autre côté de l'eau, l'Angélus sonnait à un clocher.

Pierre Josel sortit de la bibliothèque, un peu las de sa longue séance de travail. Il aspira avec délices l'air embaumé par l'odeur des violettes, puis il se passa la main sur le front pour dissiper la fatigue accumulée.

M. Maureilhan venait de lui offrir tous ses regrets de ne le point retenir à dîner; dans la journée, Annibal, pris d'une subite rage de dents, avait décidé de rentrer à Montpellier pour y chercher quelque soulagement près d'un homme de l'art, et l'archéologue, désorienté par ce brusque départ, craignait, malgré la présence de l'Arlésienne, de ne pouvoir traiter son hôte comme il convenait.

La longue course pour rejoindre Palavas n'était pas faite pour effrayer le jeune professeur; mais il regrettait les heures du soir qu'il eût passées auprès de Maguelonne, et, avant de se charger de la lourde serviette, bourrée de livres et de documents, il sor-

taît avec l'espoir de rencontrer la jeune fille, d'échanger avec elle des paroles d'adieux.

Comme s'il l'eût évoquée par son seul désir, elle émergea d'un massif de fusains.

— Amaury vous attend sous les grands pins, chuchota-t-elle. Je vous en prie, persuadez-le que je ne pourrai pas être heureuse s'il ne se réconcilie pas avec son père.

Elle n'attendit pas la réponse, et, de nouveau, elle se replongea dans le mystère du bosquet.

Pierre se dirigea vers la dune. De loin, il aperçut celui qu'il venait rejoindre, debout, appuyé à un tronc. D'un seul élan il fut auprès de lui.

— Mon cher ami, s'écria-t-il en lui tendant les deux mains, ma joie a été grande d'apprendre votre résurrection.

Il se disposait à lui donner l'accolade des frères d'armes, mais Amaury recula d'un pas :

— Les morts ne devraient jamais revivre, murmura-t-il. Ils gênent les vivants !

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Votre père garde dans son cœur une douleur qui ne peut guérir.

— Raison de plus, l'émotion de mon retour le tuerait.

— Non ! Elle ne le tuerait pas... On pourrait le préparer doucement à cette idée. Maureilhan, je crois que vous méconnaissez votre père... Il a beaucoup pleuré son erreur...

— Je n'en ai pas la preuve certaine. Et ce doute m'empoisonne ? A-t-il seulement cru ce que lui affirmait ma lettre d'adieux ? Ma tante Delphine n'a pu le pénétrer.

— J'ai été plus heureux.

— Vous, Josel ?

— Oui, moi. Lorsque je revins de la guerre, un jour qu'Annibal était absent, Marius — un de mes bons amis — m'introduisit par surprise auprès de son maître qui ne voulait recevoir personne.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— Oui, je lui ai raconté votre douleur, si cruellement méconnue, et aussi votre héroïsme, la sublime beauté de vos derniers moments. Il pleurait.

— N'a-t-il rien dit ?

— Tout simplement ceci : « Je donnerais ma vie pour réparer le passé ! » C'est à la suite de cette conversation que, par l'entremise d'un notaire, je reçus la somme importante qui, servie chaque année, nous permettait de faire marcher la Maison fraternelle, cette œuvre dont vous avez tant rêvé.

Amaury poussa un cri étouffé.

— Comment ? Ce bienfaiteur inconnu, vous croyez que...

— A présent, j'en suis sûr ! Il y a un peu plus de six semaines, votre père m'a mandé pour m'annoncer qu'en souvenir de son fils, il était décidé à acquérir l'immeuble que, faute des fonds nécessaires, je devais laisser prendre par d'autres.

Amaury avait courbé la tête :

— Il a fait cela, lui ! murmura-t-il d'une voix que les larmes rendaient chevrotante.

— Oui, il a fait cela ! Et en mémoire de vous ! Sur sa défense expresse, je n'ai révélé à quiconque le nom du généreux donateur. Mais vous avez le droit de le savoir. Doutez-vous à présent du cœur de votre père ? Il a pu être égaré pendant quelque temps par les insinuations perfides de son valet, mais, aujourd'hui, il a percé le jeu de cet homme et, s'il le souffre encore auprès de lui, c'est dans l'espoir d'obtenir son silence. Il ne pourra le renvoyer que le jour où l'enfant prodigue, reprenant sa place au foyer paternel, anéantira tous les faux bruits par sa seule présence...

— L'enfant prodigue ne reviendra pas, Josel.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a eu l'imprudence de rêver l'irréalisable. Celle qu'il aime le repousse. Son retour la chasserait de l'hôtel de Provence-Aragon. Il préfère disparaître..

— Elle n'y consentira jamais ! Vous ne la connaissez pas, Maureilhan...

— La connaissez-vous mieux que moi ?

— Oui, je sais à n'en pas douter que sa nature droite répugne à tout ce qui ressemble au mensonge. Or, laisser croire que vous êtes mort alors que vous êtes vivant, ne serait-ce pas s'installer dans le mensonge à perpétuité... La vérité exige que vous repreniez votre place...

— Mais, de ce fait, je rejette ma cousine à la médiocrité. Sous prétexte que la fortune de son parrain doit me revenir dans son intégrité, peut-être n'acceptera-elle rien de mon père.

— J'en suis à peu près certain... et je l'approuve !

— Comme vous l'aimez, Josel !

Le trait était parti, presque brutal. Le jeune professeur recula involontairement, comme si quelqu'un l'avait frappé au visage. Jusqu'ici, il avait si soigneusement caché à tous les yeux le sentiment qui, dès la première rencontre, chez Lazarine Mourèze, s'était éveillé dans son âme qu'il croyait bien que nul, sauf peut-être sa mère, ne l'avait deviné.

Sa sagesse avait essayé d'abord d'en triompher ; il se fût méprisé lui-même s'il s'était mis au rang des chercheurs d'or qui entouraient Mlle Perhelo,

mais il avait beaucoup souffert, et, plusieurs fois, rencontrant ou apercevant de loin la jeune fille, entourée du groupe mondain qui semblait la considérer comme sa propriété, il avait dû résister à la tentative d'écarter les dangereux conseillers et, la prenant par la main, de lui dire : « Ne les suivez pas. Ils ne savent pas ce que vous avez dans le cœur. Mais, moi, je le sais, ou plutôt, je le pressens, et je ne voudrais pas qu'ils flétrissent ce qui peut fleurir et porter de beaux fruits... »

— Oui, reprit Amaury, la voix encore tremblante, vous aimez Maguelonne. Et c'est bien ainsi, car c'est de vous qu'elle a besoin. Moi, je suis trop vieux, trop amer pour elle !... Vous, au contraire, vous avez une nature très jeune, très enthousiaste, très vibrante ; vous saurez vraiment la comprendre.

— Mais, répondra-t-elle à mon affection ?

— A mon tour, je vous dis : « J'en suis certain ! » Aujourd'hui même, à Lazarine que j'avais chargée de parler pour moi, elle a laissé entrevoir la vérité. Et je comprends à présent pourquoi elle a été sauvée de la recherche de Guilhem. Les mauvais désirs germent dans le vide du cœur. Et son cœur n'était pas vide, mais elle l'ignorait...

— Maureilhan, je suis désolé de vous faire souffrir.

— N'ayez pas de remords... Puisque j'ai fait un de ces rêves fous dont on se réveille meurtri, j'aime mieux que ce soit vous qui le réalisiez... J'aurai au moins la certitude qu'elle connaîtra le bonheur... Seulement, n'exigez pas que, ce bonheur, j'en sois le témoin. C'est au-dessus de mes forces !

— Nos vies seront séparées... N'en prenez pas prétexte pour refuser à votre vieux père la seule consolation que puissent espérer ces vieux jours.

— Je vous le répète... les morts ne devraient pas sortir du sépulcre... Mieux vaut que je parte !

De sa canne, Amaury cingla un tronc de pin. Pierre comprit qu'il ne pouvait insister. La blessure du cœur était trop récente. Il fallait la toucher avec des mains très prudentes et très douces.

— J'espère bien que ce n'est pas votre dernier mot, murmura-t-il. Je vous reverrai à Montpellier.

— Je ne le pense pas. Je songe même à quitter la France, à revenir au Canada où des amis m'appellent. Je peux y faire du bien.

— On ne fait pas de bien lorsqu'on vit en dehors de son devoir.

— Le devoir est parfois au-dessus des forces humaines.

— Jamais ! Du reste, que vous partiez ou non, je tiens à vous avertir que je n'épouserai Maguelonne

qu'après avoir révélé à votre père toute la vérité. J'entends qu'elle ne m'apporte pas en dot une parcelle de la fortune qui, de droit, doit vous revenir.

Amaury respira avec effort : on sentait que sa nature violente luttait contre une explosion :

— Vous m'acculez dans une impasse, jeta-t-il entre les dents. Au moins, donnez-moi le temps de réfléchir...

— J'y consens... Mais faut-il beaucoup de temps pour reconnaître un devoir si nettement tracé ?

Amaury ne répondit pas, et même il fit quelques pas vers la plage comme s'il s'éloignait sans adieux. Au moment de dévaler la dune il s'arrêta, pris de remords sans doute, ou bien par l'une de ces habitudes innées de politesse que laisse en nous l'éducation première.

— Rentrez-vous à Palavas, Josel ? demanda-t-il.

— Oui... mais avant, il faut que je retourne chercher ma serviette dans la bibliothèque.

— Cela sera mieux ainsi. Nous partirons chacun de notre côté. Pardonnez-moi d'être si franc, mon cher ami, mais en ce moment, toute compagnie me serait importune...

Pierre Josel s'inclina devant un désir dont il comprenait trop la raison, et, sans essayer de serrer la main de son camarade de guerre, déjà loin, il remonta vers la terrasse sablée.

Il y avait encore de la lumière dans la bibliothèque, mais Elzéar ne travaillait plus ; accoudé au bureau, il avait la tête dans les mains.

— Ah ! c'est vous, Josel, dit-il en tressaillant, je vous croyais parti. Mais je suis bien aise de vous revoir, j'avais oublié de vous demander si vous viendriez demain...

— Non, monsieur, une conférence d'agrégation m'oblige à retourner à Montpellier ; mais, j'espère revenir après-demain, et, si vous le permettez, cette fois avec ma mère qui ne connaît pas encore l'île.

— Je serai trop heureux de la visite de Mme Josel. Je l'enverrai chercher en auto au tramway de dix heures et demie. Le chemin sablonneux est si long, si pénible. Il faut votre jeune vaillance pour le franchir sans fatigue. Et donc, bonne promenade, mon cher ami. Quant à cette salle d'escrime dont vous m'avez parlé pour la Maison fraternelle, faites-en établir un devis ; je l'offrirai très volontiers aux étudiants comme œuf de Pâques ; je n'oublie pas que, quoique myope, mon fils était une excellente épée.

Il garda un instant le silence, puis, plus bas, il ajouta :

— Josel, je n'aurais pas dû revenir ici. J'y souffre trop ! La nuit dernière, j'ai eu un cauchemar affreux. Je croyais qu'Amaury était agenouillé près de mon lit... Il m'embrassait les mains en me répétant ce qu'il me disait, le terrible matin : « Père, ne soyez pas cruel. Je suis un maladroît ; mais non un misérable ! Père, je ne l'ai pas fait exprès. Faut-il que je vous le jure sur la mémoire de ma mère ?... » Je me suis réveillé tout tremblant.

Une main appuyée sur la table, Pierre était penché vers le vieillard :

— Les rêves sont parfois des pressentiments, murmura-t-il. Hier, je lisais dans un journal de Paris qu'un disparu venait de réparaître.

— Je ne me berce pas de pareilles illusions... Et cependant, ce cauchemar me poursuit. Il m'avait donné une telle impression de réalité qu'il m'a fallu lutter contre moi-même pour ne pas plier bagages et rentrer en ville... Oui, Josel, je n'aurais pas dû venir ici. Tout m'y parle trop du passé !... Le pauvre enfant ! Je me suis refusé à comprendre sa nature, trop ardente peut-être, mais à coup sûr généreuse, loyale, qui ne demandait qu'à être dirigée, canalisée. J'ai contrarié tous ses goûts, toutes ses aspirations jusqu'au jour où je lui ai fait la plus cruelle des injures ! Il y avait en moi un désir d'autorité qui entendait ne pas rencontrer de résistance. Dieu m'a puni en me mettant sous la domination d'un valet que je méprise et que cependant il me faut redouter. Il a bien fait, car dans cette humiliation, j'ai trouvé la vérité...

M. Maureilhan s'arrêta un instant, comme accablé ; puis il reprit plus bas encore :

— La présence de cet Annibal m'est tellement insupportable que, cette après-midi, lorsqu'il m'a demandé la permission de retourner à Montpellier, j'ai eu un soupir d'allégement. Demain, à votre arrivée en ville, cher ami, je vous prierai de passer à la maison et de donner à Marius l'ordre de venir nous rejoindre : je pourrai ainsi recevoir Mme Josel d'une façon plus convenable.

Il parlait d'une voix un peu lassée. Sous les pommettes, les joues faisaient deux creux d'ombre. Le jeune professeur se demanda si l'heure n'était pas venue de laisser entrevoir au vieillard le bonheur qui approchait, mais, à ce moment, la porte s'ouvrit et Maguelonne parut. En apercevant Josel, qu'elle croyait sur la dune, elle rougit :

— Je pars, mademoiselle, dit celui-ci en s'inclinant, mais, après-demain, je reviendrai avec ma mère.

Les paroles n'étaient rien, mais c'est l'air qui fait

la chanson. Maguelonne recula un peu plus dans l'ombre. Lazarine avait-elle été indiscrète ? Ou bien Amaury, tout à l'heure ?

— Oh ! balbutia-t-elle, je serai très heureuse de faire les honneurs de l'île à Mme Josel.

Et tout cela encore, ce n'était rien, de simples mots de politesse. Pourtant Pierre parut y découvrir un sens particulier.

— Je vous remercie, dit-il d'une voix pénétrée, ma mère sera heureuse aussi de vous avoir pour cicerone. Elle a tant de sympathie pour vous.

Il n'ajouta pas autre chose, mais ses paroles chantèrent dans le cœur de la jeune fille. La porte refermée, elle se rapprocha d'Elzéar qui, après avoir accompagné son hôte, s'était laissé tomber dans un grand fauteuil à oreillettes, destiné aux repos des chercheurs.

— Mon oncle, demanda-t-elle en s'agenouillant auprès de lui, souffrez-vous ? Vous êtes très pâle...

— Oh ! ce n'est rien ! un peu de migraine !... Nous avons dépouillé tant de documents avec Josel...

— Ce soir, si vous avez besoin de quelque chose, il faudra me le dire puisqu'Annibal est parti. Vous verrez, mes infusions ne sentent jamais la fumée.

— Oui, c'est cela, tu m'apporteras une tasse de tilleul, pour que je dorme sans cauchemars ! Tu n'en as pas, toi ! Tu n'as que de beaux rêves.

Il garda un instant le silence, puis, comme s'il continuait tout haut sa pensée intérieure, il demanda tout à coup :

— Tu ne m'as jamais dit ce que tu pensais de Josel.

La jeune fille se releva pour ne pas rester dans la zone lumineuse de la lampe.

— C'est un noble caractère, balbutia-t-elle.

— Oui, et surtout c'est une force au travers du flot ! Je suis content que tu l'apprécies, petite... Il est destiné à quitter Montpellier. Sa place est marquée à Paris... et peut-être un jour, même, à l'Académie française... Je ne devrais pas désirer cet avenir pour toi... Mais, comme je ne veux pas recommencer ce que j'ai fait autrefois, je ne me compterai pour rien... S'il le faut, je renoncerai à la douceur de te voir. Je resterai seul avec Delphine dans notre trop grande maison... Je m'étais habitué à ta présence... Tu avais ouvert en moi des sources de tendresse que j'ignorais... Avant je me raidissais contre moi-même, et, en agissant ainsi, je croyais moins souffrir. Je me trompais. Je l'ai compris en causant avec toi. Sans t'en douter, tu m'as fait beaucoup de bien, Maguelonne, et, ce soir, il faut que je t'en remercie.

Des larmes tremblaient dans les dernières paroles ; la jeune fille, émue, se pencha sur le front, barré de rides, qui, dans la pénombre, prenait des blancheurs de cire.

— Mon oncle, murmura-t-elle, c'est moi qui dois vous remercier... Vous m'avez traitée comme votre fille, et, quoi qu'il adviene, je ne l'oublierai jamais...

Il y eut un silence, et, dans ce silence, monta la voix de Ma Douce, lointaine et un peu chevrotante. Elle chantait à la cuisine, et, sans doute, pour réjouir Mariano, la ronde de sa jeunesse :

La vieillesse pleure,
Enfants, nous chantions...

— Comme c'est vrai ! remarqua Elzéar... Et j'ai grand tort de te retenir ici avec ma tristesse, lorsque tu as de la joie plein le cœur. Va plutôt voir si le diner est prêt...

Maguelonne ouvrit la porte de la bibliothèque. La chanson lui arriva plus précise :

Sur le Pont-Neuf
Il pleut et soleille,
Il soleille et pleut.

Elle gagna l'allée : dans son âme, comme sur le pont de la ronde ancienne, il y avait, à cette heure, du soleil et des nuages menaçants. Elle se sentait heureuse, et, cependant, elle avait peur, peur de la nuit qui l'enveloppait, peur du silence si profond, peur surtout de savoir que Pierre s'en allait seul à cette heure, par le long chemin de sable que, la nuit, fréquentent seuls les douaniers ou les courlis au cri plaintif.

Elle courut presque jusqu'à la cuisine. Ma Douce chantait toujours :

Maintenant tout me brûle et transit le cœur...

— C'est vrai ! pensa Maguelonne. En ce moment, je tremble pour lui...

L'Arlésienne avait tourné la tête pour voir qui entrait : il y avait de la lumière dans ses yeux, beaux encore.

— Ah ! ma jolie, s'écria-t-elle, vous arrivez bien ! J'allais vous annoncer que le diner est prêt... Et il vous semblera meilleur ; Annibal ne le servira pas.

— Oui... et demain, Marius viendra... Nous avons arrangé cela avec mon oncle.

— Monsieur me l'a dit lorsque je lui ai apporté le plateau de cinq heures. Et c'est pour cela que je chante, ma jolie, car il me faut vous l'avouer, Marius m'a demandé, ce matin, d'être sa femme... Je lui ai

répondu que je voulais bien, mais à la condition qu'on vous suivrait partout. Il doit réfléchir et m'apportera sans doute sa réponse... C'est un très bon garçon, délicat comme pas un, mais, sans vous, ma jolie, je sais que je ne pourrais vivre... Alors, j'aime mieux le prévenir, d'autant mieux que, pour vous, le bonheur approche... Demain il frappera à votre porte...

Maguelonne recula dans l'ombre du dehors : ce cher bonheur, à peine entrevu, elle avait déjà peur de le perdre.

Ses yeux se levèrent vers la voûte étoilée, qu'un peu de brume recouvrait; ses mains se joignirent, et elle murmura :

— Mon Dieu ! protégez-le !...

XX

Pierre avait descendu l'allée qui passe devant la croix : il laissa à droite les bâtiments d'exploitation et s'engagea dans le chemin, resserré entre la plage et l'étang, qui, dans cette partie, exposée aux tempêtes d'hiver, ne présente au piéton que des amoncellements irréguliers de sable où il enfonce.

La nature énergique du jeune professeur n'était pas facilement accessible à la peur. Il ne s'inquiétait donc pas de l'obscurité, ni de la solitude complète qui l'enveloppait. Il pensait seulement au bonheur qui s'avancait, et il y pensait, non pas, comme les imprévoyants, tout à la joie du moment, ou comme les lâches, résolus d'avance à fuir les charges, les responsabilités, mais comme les hommes, éclairés sur leurs devoirs, qui réfléchissent à leur avenir pour le mieux préparer.

Il allait fonder un foyer, un foyer qui devait se peupler de berceaux, et, ce foyer, il le fonderait avec une fortune médiocre, mais, d'avance, il était certain que ses revenus, joints à son traitement de professeur, suffiraient à toutes les nécessités d'une vie simple et qu'il serait possible de garder le Manoir dont Maguelonne ne parlait que les larmes aux yeux. Aux vacances, les enfants s'y retremperaient dans l'air vivifiant de l'Océan; ils s'y feraient des souvenirs que, plus tard, ils retrouveraient.

Car ce n'était pas seulement l'épouse que Pierre entrevoyait dans sa fiancée. Il l'imaginait encore, entourée de têtes blondes ou brunes, et plus belle de cet achèvement que donnent à la femme les saintes maternités.

D'autres, avant lui, s'étaient aventurés sur les avenues qui conduisaient à cette âme de jeune fille, mais, distraits, attirés par le décor extérieur qui l'entourait, ils n'avaient pas cherché à pénétrer dans le château secret où elle cachait le meilleur d'elle-même. Lui seul était allé jusqu'au bout, et son cœur l'avertissait que, de l'autre côté de la porte, Maguelonne l'attendait, prête à ouvrir dès qu'il aurait frappé.

À cette seule pensée, une telle joie l'inondait qu'il en oubliait le chemin désert et la mer proche qui déferlait doucement.

Soudain, à cinquante mètres en avant, une détonation déchira l'espace et, une voix, celle d'Amaury, cria :

— Ah ! misérable ! voici pour toi !

Une seconde détonation retentit... L'agresseur, sans doute effrayé de cette brusque défense, escalada le talus pour fuir à travers les vignes, mais grâce à l'obscurité, il s'embarassa dans des fils de fer et tomba lourdement sur le sol.

D'un seul bond, Pierre fut sur lui, et, le saisissant à la nuque, il le maintint sur le sol avec une vigueur peu commune.

— C'est à moi que tu auras affaire, maintenant, gronda-t-il.

— Pitié ! pitié ! gémissait l'assassin.

Le jeune professeur reconnut la voix d'Annibal.

— Ah ! c'est toi ! Cela ne m'étonne point !... Tu avais épié sans doute l'une de nos conversations et tu voulais te débarrasser du jeune maître qui pouvait devenir gênant. L'homme propose et Dieu dispose, mon gaillard !

— Pitié, pitié ! répétait le valet de chambre, la bouche pleine de sable.

Malgré sa boiterie, Amaury avait à son tour escaladé le talus, son revolver toujours à la main.

— Si nous le laissons aller, proposa-t-il, à une condition cependant, qu'il ne se retrouve jamais sur notre chemin.

— Oui, oui, je le promets, haleta le misérable qui étouffait.

— Alors, tu t'engages à ne plus reparaitre dans le pays, à ne pas écrire à mon père, et à ne pas protester si le legs en ta faveur est biffé d'un trait de plume ?

— Oui, oui, répéta-t-il.

Déjà l'étreinte de Josel se desserrait. Annibal se redressa sur les genoux. La nuit empêchait de distinguer l'expression de son visage. Il se ramassa sur lui-même et, traltreusement, mû par un désir

fou de vengeance, il tira à bout portant sur ses deux adversaires.

Amaury ne fut pas atteint, mais Pierre chancela :
— Touché ! murmura-t-il.

En même temps, il saisissait son bras gauche.

— Ah ! gredin, s'écria Amaury, tu paieras cette fois !

Mais, par une brusque secousse, Annibal se dégagea des mains nerveuses qui s'agrippaient à lui et il dévala le talus sans être atteint par les balles qui le cherchaient dans l'obscurité.

Peut-être eût-il réussi à prendre le large si, ce soir-là, les gendarmes de Palavas n'avaient fait une patrouille sur la côte : il tomba dans leurs chevaux, et la rapidité éperdue de sa course paraissant suspecte aux représentants de l'autorité, il fut happé et solidement maintenu sous la menace de deux revolvers.

Amaury arrivait, soutenant son camarade qui perdait beaucoup de sang : ils revinrent ainsi jusqu'à la gendarmerie où l'accusé subit un premier interrogatoire.

Il voulut d'abord le prendre de très haut, renverser les rôles, prétendre qu'il avait été victime d'une agression de la part du « fils Maureilhan », désireux de faire disparaître le témoin de sa tentative de meurtre sur son père, et peut-être eût-il réussi à persuader ceux qui l'écoutaient, si Pierre Josel n'avait décliné son nom, ses qualités — qui impressionnèrent fort le brigadier dont le fils était étudiant et pensionnaire de la Maison fraternelle — et, réunissant ensuite toute son énergie, ne s'était mué en accusateur pour demander qu'on fouillât dans le passé du prévenu.

Le résultat fut concluant : Annibal, pressé dans ses retranchements, se coupa, se troubla, puis finit par avouer qu'avant d'entrer au service de M. Maureilhan, il avait subi une peine de cinq ans de prison pour abus de confiance au préjudice de son patron, un notaire de Nice.

Interrogé ensuite sur l'emploi de sa journée, il dut encore avouer qu'il était retourné à Montpellier pour chercher un revolver. A la nuit, il avait annoncé aux autres domestiques que sa rage de dents le forçait à se coucher de bonne heure, et, pendant le diner, il était parti à bicyclette avec l'espoir de rencontrer Amaury sur le chemin désert et de se débarrasser d'un revenant qui troublait sa vie. On ne l'interrogea pas davantage : il fut écroué à la prison de Palavas en attendant son transfert à la prison centrale.

Pierre se soutenait à peine lorsqu'il sortit de la gendarmerie.

Le médecin fut appelé à l'hôtel : il constata une plaie en séton qui, fort heureusement, ne lésait aucun organe essentiel.

— Ce ne sera rien ! déclara-t-il : Quelques jours de repos, et il n'y paraîtra plus !

Dès qu'il se fut retiré, Amaury s'approcha de son ami :

— J'ai vu votre geste, murmura-t-il, vous vous êtes jeté devant moi, et vous avez essayé de le désarmer... Comment vous remercierai-je jamais ?

— Oh ! de la façon que vous devinez...

— En allant trouver mon père, n'est-ce pas ?

— Oui... votre souvenir hante ses nuits... C'est lui-même qui en a convenu... Ce soir, par quelques mots, je l'ai préparé aux retours les plus inattendus. Son vieux cœur supportera le choc !

— Vous me demandez ce qui peut me coûter le plus ! Non pas que je sois dénaturé au point de ne pas désirer me réconcilier avec mon père... Je le désire au contraire ardemment ; depuis que je suis sorti des forteresses allemandes, je lutte même contre ce désir... Mais revoir en même temps Maguelonne me sera si pénible ! Néanmoins, si vous me l'ordonnez, j'obéirai... Ce soir je ne puis rien vous refuser... Et, en ce cas, je partirai tout de suite... Si je réfléchissais trop, je n'en aurais plus le courage !

Le jeune professeur consulta sa montre, elle marquait huit heures.

— Soit, dit-il, vous allez prendre quelque chose. Pendant ce temps, un garçon de l'hôtel vous procurera un véhicule quelconque. A neuf heures, vous pourrez être là-bas. La prière se dit à neuf heures et demie, dans la cathédrale. Avant, vous pourrez être reçu par M. Maureilhan qui, évidemment, travaillera dans la bibliothèque.

— Il me faut un prétexte pour me présenter. On ne visite plus l'église à cette heure tardive...

— Et vous ne pouvez davantage parler de notre agression.

— Je ferai mieux, Josel. Je dirai à mon père que vous m'avez chargé de préparer le terrain pour la demande officielle que lui adressera prochainement Mme Josel...

— Quoi ? Maureilhan, vous feriez cela pour moi, vous ?

— Oui, je n'ai pas de meilleure façon de vous exprimer ma reconnaissance ! Et, en somme, piétiner sur mon cœur sera peut-être le meilleur moyen d'en étouffer les battements !

Il n'attendit pas les remerciements de son ami.

Sa nature impulsive le poussait à agir sans réfléchir davantage. Il descendit à la salle à manger, avala une tasse de café, et, s'enveloppant d'un grand manteau, il monta dans la mauvaise carriole qui attendait au bas du perron. Le long du chemin, au grand désespoir de son cocher, un Méridional loquace qui eût aimé à se répandre en récits, il ne desserra pas les dents.

Neuf heures sonnaient lorsqu'il atteignit l'esplanade sablée. Au bruit des roues, Mariano apparut sur le seuil de la cuisine, une lampe à la main. Ses yeux noirs de sarrazine examinèrent avec défiance le visiteur tardif :

— Monsieur Maureilhan ne reçoit personne à cette heure, répondit-elle d'un ton bref.

— Je le sais... Mais je viens de la part de M. Josel pour une communication urgente.

Ce nom joua le rôle de « Sésame ouvre-toi ». Ma Douce, elle-même, émergea de la cuisine :

— Oh ! dans ce cas, dit-elle, Monsieur recevra... Il doit être seul en ce moment... Mademoiselle s'est déjà rendue à l'église.

Elzéar était en effet seul, et renversé dans le grand fauteuil à oreillettes. Il avait un livre sur les genoux, mais il ne le lisait pas. Il était absorbé dans ses pensées.

A la vue de l'étranger qui entra, il se redressa surpris, presque effrayé.

— Monsieur, lui dit Amaury qui tremblait, pardonnez-moi de me présenter si tard, mais M. Josel a bien voulu me choisir comme ambassadeur, et je ne savais pas si je pourrais venir demain.

Sa voix, ordinairement ferme et bien timbrée, était assourdie. Pourtant, les moindres inflexions pénétraient jusqu'au cœur du vieillard qui l'écoutait.

Sans trop savoir pourquoi, il se sentait ému...

Amaury s'était assis, le dos tourné à la lampe que voilait un abat-jour. M. Maureilhan n'apercevait de lui que la forme allongée du visage rasé et le reflet des verres de lorgnon.

— Monsieur, balbutia-t-il, ceux qui se présentent au nom de mon jeune et très remarquable ami sont toujours assurés d'être les bienvenus, mais il m'a quitté, il y a deux heures à peine, quel message si pressant peut-il me faire tenir ?

— Il y a deux heures, monsieur, il n'a pas osé vous avouer la pensée qui lui remplissait le cœur, mais peut-être l'avez-vous devinée ? Il aime Mlle Perhelle et, si vous l'y autorisez, après-demain, sa mère viendra ici pour la démarche officielle.

La voix était rauque, étranglée de sanglots : elle

ressemblait étonnamment à une autre voix, celle qui, dans le matin froid d'automne, suppliait : « Père, ne soyez pas cruel... Vous savez bien que je ne l'ai pas fait exprès... »

Elzéar pensa à ce que lui avait dit Pierre Josel : les rêves peuvent être parfois des pressentiments ; ses vieilles mains, déformées par les rhumatismes, tremblèrent sur le livre resté ouvert.

— Monsieur, murmura-t-il, j'accueillerai très volontiers la demande de Mme Josel. J'ai cru deviner les sentiments de ma nièce. Soyez certain qu'ils ne rencontreront aucune opposition de ma part.

— Mon camarade m'a prié de vous dire encore autre chose, monsieur.

— Quoi donc ?

— Vous imaginerez, peut-être, que l'intérêt dicte sa conduite. Il désire au contraire, ayant une fortune personnelle, que vous ne dotiez pas votre nièce.

— Il ne pourra pas m'empêcher de lui verser l'assurance de deux cent mille francs que j'ai contractée sur sa tête, le jour de sa naissance. Elle lui appartient... Mais ceci n'est qu'une goutte d'eau. Que veut-il que je fasse du reste de ma fortune si Maguelonne n'est pas mon héritière ! Mon fils est mort malheureusement ! Et plus je vais, moins je m'en console !...

Ce cri était parti déchirant. Amaury sentit qu'à ce moment, son souvenir remplissait la pensée de son père. Il fut sur le point de se jeter à ses pieds comme il l'avait fait, le matin douloureux, et lui prenant les mains, de lui dire avec des larmes : « Père, c'est moi !... A présent, nous ne douterons plus l'un de l'autre. » Mais il lui semblait que l'heure n'était pas venue ; il craignait de briser le pauvre cœur sous un excès de joie.

— Josel estime qu'il ne vous sera pas difficile de trouver un emploi à votre fortune, balbutia-t-il. Tant d'œuvres, nécessitées par l'époque, sollicitent notre générosité...

Le vieillard ne répondit pas : la tête penchée, les yeux clos, il était si pâle qu'on aurait cru que, déjà, la mort l'avait pris.

— M'en reviendrai-je sans avoir parlé ? pensait Amaury, suis-je lâche à ce point ?

Une cloche tinta dans le silence. Elzéar releva le front :

— C'est la prière, expliqua-t-il, lorsque nous sommes ici, nous avons l'habitude d'y assister... Vous plairait-il de m'accompagner, monsieur ?

— Très volontiers... Après, je repartirai... Une

voiture m'attend... Il faut que, demain, je quitte Montpellier...

Il ne savait plus ce qu'il disait : ses oreilles bourdonnaient, un voile tombait devant ses yeux.

Ils sortirent de la bibliothèque : l'air ne sentait plus seulement la violette, il était encore chargé de l'odeur des algues, que la mer rejetait sur la plage. Comme son ami, quelques heures auparavant, Amaury l'aspira fortement ; ses nerfs trop tendus avaient besoin de ce réconfort.

Un des vantaux de la cathédrale baillait grand ouvert ; il laissait voir un enfoncement de ténèbres que piquait d'un clou d'or le cierge, allumé à l'autel principal.

Les deux hommes descendirent les degrés ; leurs pas résonnèrent sur les dalles, et l'écho en monta jusqu'à la voûte cintrée qu'ils sentaient peser sur eux. Dans le chœur, nulle forme agenouillée ne s'apercevait. Les évêques de pierre, couchés presque au ras du dallage, comme des blessés sur leurs civières, semblaient, pour l'instant, les uniques adorateurs.

Aidé de sa connaissance des lieux, Amaury devina que Maguelonne et les domestiques se trouvaient dans la chapelle latérale, réservée d'ordinaire aux châtelains, et, par la pensée, il les imagina sur les prie-Dieu drapés aux couleurs pontificales.

L'archéologue luttait toujours contre l'émotion irraisonnée qui l'avait étreint dès l'entrée du tardif visiteur. Pour la vaincre, il fit appel à son érudition :

— Cette église était encore une ruine au siècle dernier, raconta-t-il. On y serrait le foin. Les chevaux y buvaient dans les tombeaux profanés. Mon ami l'a ressuscitée... Les pierres peuvent revivre ; elles n'ont pas un corps de chair...

— Quand Dieu le veut, toutes les résurrections sont possibles...

Ces paroles avaient échappé à Amaury : son père sentit soudain en lui une faiblesse inexplicable. Les marches du chœur s'offraient à ses pieds ; au lieu de les gravir pour rejoindre sa nièce, il s'y laissa tomber à genoux.

Doucement, Amaury s'affaissa auprès de lui.

— La cathédrale ressuscitée a retrouvé des fidèles, murmura-t-il. Le mort qui revient retrouvera-t-il les affections de sa jeunesse ?

Oh ! cette fois, le père ne pouvait plus douter ; il poussa un cri étouffé :

— Mon fils !

Et, déjà, il l'attirait contre lui ; mais Amaury se dégagea de l'étreinte passionnée :

— Père, devant Dieu qui m'entend, faut-il que je proteste de mon innocence ?

— Non... non... C'est inutile... Depuis ta lettre... ta chère lettre... la dernière... je n'ai plus douté de toi ! Et, du reste, sans cet homme, jamais je n'aurais douté... Oh ! pardonne-moi... j'ai tant souffert... autant que tu as pu souffrir !...

Le fils avait posé les lèvres sur la longue cicatrice qui barrait la tempe d'un trait livide, et, maintenant, il pleurait sur l'épaule de son père.

Maguelonne entendit le murmure des voix, le bruit des sanglots ; elle se leva sans mot dire et aperçut dans l'ombre les deux hommes à genoux et serrés l'un contre l'autre.

Bien qu'elle ne pût s'expliquer la présence de son cousin, elle pensa :

— Ils n'ont plus besoin de moi !

Et, revenant à son prie-Dieu, la tête dans les mains pour mieux rendre grâces, elle commença la prière : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

Lorsqu'elle eut achevé, elle se releva pour partir derrière les domestiques qui défilèrent un à un.

Amaury avait disparu. M. Maureilhan était seul, à genoux, et encore tout tremblant.

— Oh ! Maguelonne, murmura-t-il, le savais-tu, toi ?

— Oui, mon oncle, je le savais... Et je me réjouis de votre bonheur...

Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais jugeant sans doute que ce n'était pas le lieu des longues explications, il prit son bras et, à pas trébuchants, il gagna le parc sombre.

À travers les pins, des feux se distinguaient sur la mer : l'Espingoulette en avant d'Aigues-Mortes, qui a des éclats réguliers, et le phare de Cette, fixe et très brillant. Ils s'arrêtèrent, un instant, pour les regarder. Maguelonne pensait que, comme le marin du petit cotre, elle s'était cramponnée à la barre et que, maintenant, les flots s'apaisant, une lumière se levait dans sa nuit pour la guider vers le port...

XXI

Maguelonne sténographiait sous la dictée de son parrain dans la bibliothèque, lorsque Ma Douce, encore émue des confidences que, la veille au soir, lui avait faites sa jeune maîtresse, introduisit M^{me} Josel et son fils.

De Palavas, Amaury avait écrit à son père pour lui

exprimer tout ce que ses paroles n'avaient pu dire et lui raconter l'attentat dont il avait été l'objet. La jeune fille savait donc le beau geste de celui que, dans le secret de son âme, elle appelait déjà son fiancé ; mais, si elle ne s'étonna pas de son bras en écharpe, elle pâlit de le revoir si changé.

Elzéar était allé au-devant de Mme Josel ; il s'inclina devant elle. Puis il serra énergiquement la main du blessé.

— Si nous les renvoyions, proposa-t-il alors en désignant les deux jeunes gens... Nous serons plus tranquilles pour causer... Ne croyez-vous pas, madame ?

Mme Josel acquiesça d'un sourire, le beau sourire des mères chrétiennes qui comprennent leur devoir et n'hésitent pas à partager avec une belle-fille le cœur de leur fils. Elle attira vers elle Maguelonne et l'embrassa tendrement, puis, sans faiblesse, toujours souriante, elle la poussa vers Pierre comme si elle la confiait à celui-ci.

Ils sortirent côte à côte, tout frémissants de leur bonheur nouveau, et, d'abord, comme il arrive souvent lorsque les cœurs débordent, ils marchèrent sans se rien dire. Leurs pas les conduisirent à la statue de la Vierge, qui, sur un socle de rocaille, s'élève face au canal de Villeneuve.

Une brume légère atténuait la violence des couleurs. Ce matin-là, la mer semblait d'opale.

Quand les fiancés furent en la maternelle présence de la statue, instinctivement, leurs mains se joignirent.

— Oh ! murmura le jeune professeur, puis-je le croire... Vous consentiriez ?

— J'avais besoin de vous... C'est Dieu qui m'a conduite par la main.

— Il faut bien que vous compreniez ce que je suis, Maguelonne, un travailleur avant tout ! Ne trouverez-vous pas bien austères les longues soirées de silence près de mon bureau ?... Ne regretterez-vous pas, alors, le monde que vous avez entrevu ?

— Non, je ne le regretterai pas... Je sais maintenant ce que cachent ses dehors flatteurs : beaucoup de vide, de tristesse, de misère morale...

— Et vous ne m'en voudrez pas de vous dépouiller des habits d'or qui vous seyaient à ravir ; vous n'aurez pas peur de la vie simple et de toutes les épreuves, des difficultés qu'elle apporte ?

— Je crois que mon père m'a légué un peu de sa nature énergique. Un jour, vous vous en souvenez, tout en haut du phare d'Eckmühl, entre ciel et terre, il m'avait dit : « L'effort coûte, mais l'effort paie... »

J'avais recueilli cette parole, maintenant, j'en comprends la vérité...

Il avait gardé sa main dans sa main unique, il l'éleva jusqu'à ses lèvres pour la baiser.

— Je ne doutais pas de vous, murmura-t-il ; avant tous les autres, avant vous-même peut-être, je vous ai devinée, et ma mère aussi ! Mais certains penseront que « la belle histoire de Maguelonne » se termine d'une façon trop ordinaire... L'héroïne eût pu épouser le descendant des rois de Provence et d'Aragon et, au lieu de cela, elle choisit un simple magister dont le nom est aussi modeste que la fortune...

— Je proteste ! s'écria vivement la jeune fille en effleurant de ses doigts frémissants l'écharpe qui soutenait le bras de son fiancé. Maguelonne épouse le vaillant chevalier Pierre, un « as », comme dit Jacqueline de Vérignan ! Pierre et Maguelonne, ces deux noms ne sont-ils pas faits pour aller ensemble !... Dès le premier jour, je l'ai pensé.

— Moi aussi ! mais j'ai repoussé cette idée... Vous étiez trop riche !

— Et moi, on m'avait dit que vous ne vouliez pas vous marier... Alors, j'essayais de regarder ailleurs ; mais votre image se mettait en travers de mes projets, et, faut-il vous l'avouer, mieux que ma tante, mieux que Lazarine, mieux que M. l'Aumônier, mieux même qu'Amaury, c'est vous qui m'avez défendue contre Guilhem de Provence-Aragon.

— Au fait, réglons cette question... Ne l'avez-vous pas aimé un peu, ce beau vicomte ?

— Ma tête folle a été victime du mirage ! J'ai cru voir un paladin là où il n'y avait qu'un faible et un jouisseur... C'est la faute aux cœurs et à Pêtoïle que je rencontrais partout chez mon parrain : *Vers Elle, toujours unis*. Cette vieille devise m'avait troublé la cervelle... Je la trouvais si belle !

— Nous ne la mettrons pas sur les panneaux de nos voitures, mais nous la vivrons, Maguelonne ! Ne sera-ce pas mieux ?

Il baisa encore la petite main qui s'abandonnait à lui, puis Maguelonne s'assit sur les degrés du piédestal et il prit place à ses pieds. Un peu de brise s'était levée sur l'étang, elle traversait l'île en cueillant au passage des odeurs de violettes. S'était-elle chargée aussi des larmes, des prières, des joies très hautes de ceux qui, dans ce lieu d'exil, avaient souffert pour la Vérité ? Les fiancés avaient l'impression de respirer l'âpre parfum de leurs grands exemples.

Ils ne s'en effrayaient pas ; ils allaient au-devant de leur existence nouvelle, l'âme sereine, un sourire

de vaillance aux lèvres, confiants dans leur affection réciproque.

Et Pierre exprima tout haut la pensée que le vent lui jetait au passage :

— Je n'ose pas vous promettre une de ces félicités que rien ne trouble, Maguelonne. La vie est rude parfois pour qui veut faire son devoir... Mais quand on a la paix, on est bien près d'avoir la joie...

— Oui, cette vérité m'est nettement apparue pendant ces jours de lutte contre moi-même... Du reste, auprès de vous, désormais, je n'aurai peur de rien... C'était bon au Manoir de redouter l'avenir !

Ils restèrent un instant silencieux, voyant en eux des choses qu'ils n'osaient pas se dire encore, puis leur pensée dériva vers la vieille maison bretonne ; ils se promirent d'y abriter leur bonheur de jeunes mariés au lieu de le promener dans les hôtels et les casinos de la Côte d'Azur.

— Vous installerez votre cabinet de travail dans le donjon, décida Maguelonne.

— Vous me montrerez tous vos souvenirs, continua Pierre, il me semblera mieux vous connaître...

— En attendant, ce soir, quand vous partirez, je vous donnerai un petit pot de notre baume de famille que j'avais emporté à tout hasard... Vous verrez, il est merveilleux pour les plaies !

Pierre ne demandait qu'à le croire. Tout ce qui venait de Maguelonne lui semblait précieux...

A causer de la sorte, le temps passa vite. Les fiancés furent très surpris d'entendre la cloche du déjeuner.

— Ce pauvre Amaury, soupira la jeune fille en se relevant, il ne sera pas là... Son souvenir trouble un peu mon bonheur, dont, en somme, il est cause, puisque, s'il n'était pas revenu, jamais vous n'auriez parlé...

— Il m'a dit que des affaires le rappelaient à Paris, que, plus tard, il reviendrait.

Il ne s'expliqua pas sur ce *plus tard* qui, pour lui, enfermait tant de promesses, et, sans paroles, comme ils étaient venus, ils regagnèrent la maison.

Ma Douce et Marius les guettaient du seuil de la cuisine.

— Sont-ils gentils ? remarqua la première.

Le second poussa un long soupir :

— Ah ! ma payse, tout de même ! Si vous aviez voulu !

L'Arlésienne se détourna pour essuyer une larme :

— Que voulez-vous, mon pauvre ami, dit-elle, la voix tremblante, du moment que vous ne vous décidez pas à quitter M. Maureilhan, il n'y a rien à faire...

Jamais je ne me séparerai de ma jolie... Et en somme, ce sera peut-être mieux ainsi!.. Nous étions trop vieux pour entrer en ménage...

Le soir de ce même jour, à l'heure où le couchant laisse entrevoir sa magnificence à travers la porte du Peyrou, Amaury prenait le thé chez Lazarine avant de regagner la gare, et le professeur Mourèze, le nez dans sa tasse, s'ébahissait devant les deux nouvelles que sa fille venait de lui apprendre, le retour d'Amaury et l'attentat d'Annibal.

— Un vrai roman, déclara-t-il, et qui finira probablement par le mariage de Josel avec la petite Perhello.

Personne ne releva cette réflexion : le grand chirurgien en profita pour déposer sa tasse sur le plateau, choqua le sucrier, faillit chavirer le pot à lait et finalement jeta à terre une petite cuillère. Il la ramassa, puis revint vers ses compagnons en essuyant sa barbe courte.

— Ce Josel m'a toujours étonné, remarqua-t-il. Il possède une intelligence de tout premier ordre, ouverte aux grandes découvertes modernes ; il apporte dans ses recherches une méthode, un jugement que beaucoup lui envieraient. Sa grande érudition le met déjà en vedette dans le monde des historiens, et, avec cela, il est aussi croyant qu'un frère mineur du moyen âge, ce moyen âge déconcertant dont il nous restitue l'admirable relief. Lui aussi s'en va par les chemins, pauvre d'argent et riche d'amour... Oui, je le répète, il m'étonne... Je le considère comme un fait en opposition avec mes observations passées...

— Monsieur le professeur, du moment que l'expérience est en désaccord avec l'hypothèse, n'est-ce pas la preuve que celle-ci est fausse ?

Le docteur Mourèze prit le temps de consulter sa montre.

— Peut-être, mon cher ami, peut-être... Nous en philosopherons à la prochaine « revoyance ». Pour l'instant, il faut que je me sauve.. Mais laissez-moi vous dire toute la joie que me cause votre résurrection ! Comme Rip van Winkle, le héros du conte américain, qui avait dormi cent ans, vous trouverez que bien des choses et bien des gens ont changé... à commencer par ma fille qui n'est plus la demoiselle à marier que vous avez connue... Oui, oui, on ne peut pas reprendre la vie au point où on l'avait interrompue. Le temps marche et il nous entraîne avec lui !

Il sortit là-dessus, et, tandis que ses pas s'éloi-

gnaient, Lazarine et Amaury restèrent silencieux, l'un en face de l'autre, dans le jour qui s'effaçait.

Ce fut le dernier qui parla d'abord :

— Ma seule consolation est de leur avoir donné du bonheur, murmura-t-il, comme s'il exprimait le trop-plein de sa pensée. Ce bonheur, ils le méritent tous les deux !

— A présent, qu'allez-vous faire ?

— Je ne le sais pas encore... vous me conseillerez, Lazarine. En ce moment, je ne vois plus clair devant moi... Partout, Josel a pris ma place...

— N'est-il donc au monde que « la Maison fraternelle » pour occuper une vie ? Je vous vois jouant un rôle plus ample ; vous avez été amené à étudier de près les œuvres sociales, canadiennes et françaises. Il faut profiter de cet acquis.

— Où voulez-vous qu'il me mène ?

Lazarine continua sans répondre :

— Vous parlez bien, vous écrivez avec élégance, vous aimez l'action, et même la lutte, vous prenez la vie au sérieux et, de plus, vous posséderez la fortune qui rend indépendant, pourquoi ne deviendriez-vous pas, un jour, à la Chambre, le porte-parole de notre Midi, le défenseur de toutes les grandes causes ?

— Député ? Ma foi ! je n'avais pas songé à me lancer dans la politique, bien qu'à Paris j'aie fréquenté beaucoup de parlementaires.

— Je suis certain que vous réussiriez. A l'époque où nous sommes, aucun de nous ne doit se dérober à la tâche qui lui est imposée... La France a besoin du secours de tous pour revivre...

— Moi, pour revivre, j'aurai besoin de votre amitié, Lazarine, et je connais assez votre cœur pour être bien certain que vous ne me la refuserez pas...

Il s'était levé d'un geste machinal, une habitude qu'il avait prise dans les forteresses allemandes lorsqu'il se sentait excédé par les conversations de ses compagnons de geôle.

Il s'approcha d'une des fenêtres et appuya le front sur les carreaux.

La brume, chassée par la brise, s'était dissipée.

L'Amour, domptant la Force, s'ombrait de délicats tons violets, et, derrière la forme charmante du château d'eau, le soleil se couchait en splendeur.

Amaury ne lui accorda pas un regard d'admiration : il considérait le piédestal vide d'où un vent de tempête avait arraché la croix.

Soudain, il se retourna vers Mlle Mourèze, immobile dans le crépuscule qui s'amassait aux angles de la pièce.

— Si un jour ma voix domine celle des autres, déclara-t-il, nous la replanterons, et vous verrez, votre père nous y aidera. Il est en bon chemin.

Lazarine ne répondit pas; elle se leva pour se rapprocher de la fenêtre.

Le soleil avait disparu derrière les côteaux : elle éprouvait l'impression qu'en elle aussi tout ce qui restait de sa jeunesse, de ses espérances, venait de sombrer.

Amaury comprit-il vaguement ce qu'elle ressentait? Il remarqua :

— Comme ce serait triste, ces adieux de la lumière, si l'on ne savait que, demain, l'aube renaîtra. Peut-être pour les cœurs, en va-t-il de même?

Elle ne releva pas cette réflexion : elle fit seulement quelques pas pour prendre, sur une table, le chapeau qu'elle y avait déposé en entrant, avec l'intention de ne s'arrêter chez elle que le temps d'une tasse de thé.

— Où allez-vous encore? demanda Amaury, déçu de la voir partir si vite.

— Près d'un petit malade que, depuis quinze jours, je dispute à la mort.

— Vous le sauvez... J'ai bon espoir... Votre volonté est capable de tous les miracles.

Elle avait fait jouer le commutateur pour remettre son chapeau devant la glace de la cheminée; il s'aperçut qu'elle était un peu pâle, et même qu'elle avait les larmes aux yeux; mais lorsqu'elle se retourna pour lui tendre la main, elle s'était déjà reprise : elle souriait...

Et il emporta ce sourire comme un réconfort dans son chemin nouveau...

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux*
:: :: :: :: de dames :: :: :: ::
MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

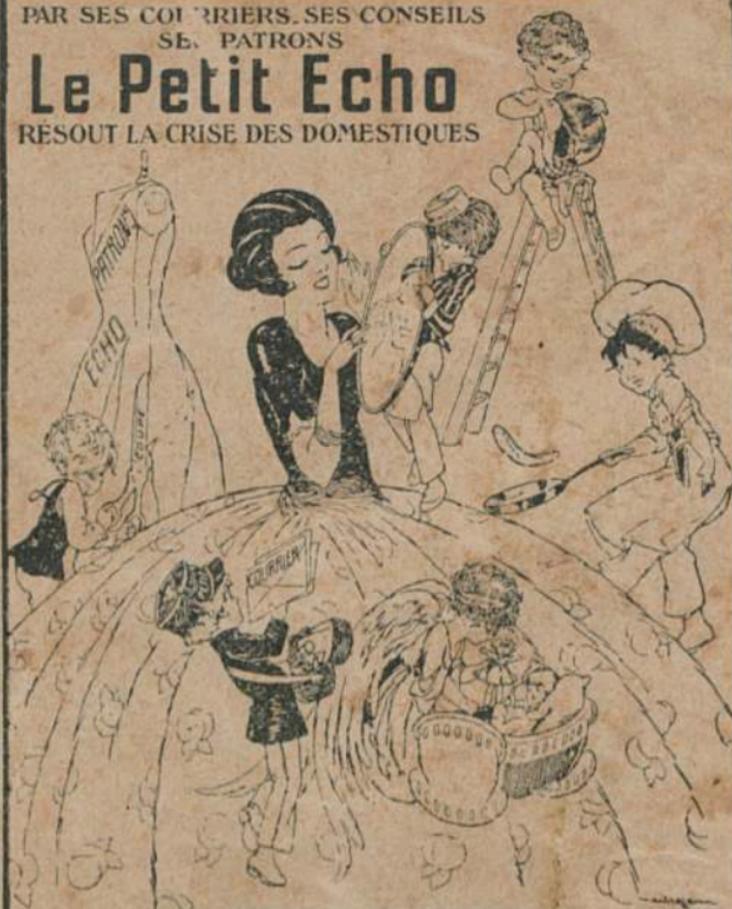
Les six Albums d'Ouvrages de Dames (n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6) sont envoyés franco contre mandat-poste de 30 fr. Etranger, 36 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte) à M. le Directeur du "Petit Écho de la Mode", 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV)

PAR SES COLPORTEURS, SES CONSEILS
SE. PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode, Chroniques variées, Contes
et nouvelles, Monologues, poésies, Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

Abonnements, France, un an : 12 francs ; six mois : 7 francs.

Imprimerie de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).